

Gaspard de la Noche

Vapeur mortelle

Sous la Cape



www.souslacape.fr

COLLECTIF, *Catalogues lacunaires
des éditions Mozschar et du Rhib*

ANONYME, *Nuit • L'An zéro de Jésus-Christ
Un Jeune Homme ordinaire • Boujma
Francesa, récit d'une prostituée*

HURL BARBE, *Pompe le Mousse • Les Celtes mercenaires*

PATRICK BOMAN, *Des nouilles dans le cosmos
Les Canines dans le pâté
Les Innommables et autres histoires de Canines
Amours, Délices et Morgue • Peabody se rince l'œil*

PIERRE CHARMOZ,
*Première ascension népalaise de la tour Eiffel
et autres cimes improbables • Zeb*

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU,
Le Vampire de Wall Street • La Canine impériale

GASPARD DE LA NOCHE,
*Luna di Miele et autres histoires de montagne
L'Homme à la moto • Nathalie • Une beauté suffocante*

GILLES DERAIS, *Trilogie Lange*

PIERRE LAURENDEAU, *Signé Fornax • L'Architecte*

NOIRCEUIL, *Sandre • La Maison aux Masques
Le Boudoir dans la Philosophie • Nuit d'orage*

NOIRCEUIL / LIA, *Trilogie lia*

YAK RIVAIS, *Francoquin*
Un monument du XX^e siècle enfin réédité.

Spymaster vs Blackspider

RENÉ TROIN, *Chantier Schéhérazade*

JULES VEINE, *L'Atour infernal
Le Voyage dans les spasmes*

VAPEUR MORTELLE



Gaspard de la Noche

apeur
mortelle

Sous la Cape

Prologue

Gare de Lyon, jeudi, seize heures dix-sept. L'homme monte dans un wagon du RER, le Réseau régional qui se dit express. Il est jeune et mince, sa démarche est souple, légère. Il est vêtu d'un pantalon de toile blanc et d'un tee-shirt vert émeraude. Il pose sur ses genoux un petit sac à dos rouge en s'asseyant sur le siège revêtu de moleskine noire. Blanc, vert, rouge, noir.

Le train roule lentement. Il s'engage dans la tranchée de Charenton, puis traverse Maisons-Alfort, Créteil. Il franchit le carrefour Pompadour, un marquisat révolu désormais saturé d'enseignes aux noms désopilants, Pizza del Arte, Décathlon, Norauto, Buffalo Grill, But. Quel But poursuit-on ici? Griller du Buffle? Gagner le Nord en voiture? Entreprendre les dix travaux d'Hercule? Goûter d'artistiques pizzas? Les bâtiments quelconques surplombent les rails et la voie rapide. Des mâts géants déploient leurs oriflammes pour inviter le peuple à venir se restaurer, s'équiper. Les portes de toutes les villes sont ceinturées de semblables sémaphores. Tous les mêmes, pour signaler les mêmes zones commerciales. Un TGV surgi du sud croise le convoi banlieusard dans un claquement de vitres secouées. Un passager en provenance de Milan s'y éveille et jette un coup d'œil chassieux sur l'enchevêtrement des magasins. Approche-t-il de Paris? Contourne-t-il Mâcon?

L'homme voyagera quarante minutes. Il ouvre un petit ouvrage broché : *Croire à l'au-delà*. Une dame qui lui fait face lit le titre et questionne : « Vous y croyez à l'au-delà, vous ? Moi, oui. » L'homme la cloue d'un regard inquietant et referme le livre. La voyageuse éconduite n'insiste pas. La rame poursuit son train de sénateur. Elle roule sous les frondaisons de la forêt de Sénart, domine la vallée de l'Yerres, traverse la Brie. Elle s'arrête longuement à Melun. Elle est presque vide désormais. Les clusters de la ville tentaculaire se sont effilochés.

L'homme descend à Bois-le-Roi. Il est dix-sept heures. Il fait beau. Il monte les rues pentues du village aux belles demeures en meulière puis traverse l'ancienne route de Bourgogne.

Il prend pied sur le plateau. Il pénètre dans la forêt. Six kilomètres, une heure de marche pour gagner le Bas-Cuvier. La chaleur de la journée commencera à se dissiper. Il grimpera à la fraîche. Un temps parfait, l'heure idéale, c'est le mois d'août, il n'y aura pas grand monde.

Il suit le sentier de grande randonnée, le GR balisé en rouge et blanc par des marques de peinture sur les arbres ou sur les rochers. L'homme devrait les ignorer. Les lieux lui sont familiers. Il pourrait marcher les yeux fermés. Mais il les guette. Il passe au Rocher-Canon, non loin de la Mare aux Evées, et subit une attaque de moustiques qu'il affronte stoïquement. La forêt devient dense, presque sombre. Il parvient au monument qui honore la mémoire de Césaire Sampité. Il lit l'épithaphe : *À la mémoire de Césaire Sampité, garde forestier de l'État, assassiné en cet endroit le 11 septembre 1887*. Il murmure : « Sans pitié. Assassiné sans pitié, Sampité. » Il repart. Il avise une trompette de la mort, cette curieuse craterelle couleur de cendre dont le

chapeau en entonnoir évoque l'instrument de musique prêt à annoncer le Jugement dernier. Le champignon a poussé près d'une pierre marquée de deux repères rouge et blanc du GR. Il point sous des fougères aux frondes d'un vert délicat. L'homme s'accroupit, contemple longuement le végétal noir. Il l'écrase entre ses mains. Noir, rouge, blanc, vert. Il abandonne le sentier de grande randonnée pour s'engager dans le raccourci qui franchit les monts de Faÿs.

Il parvient à la platière. Le soleil a entrepris sa course descendante et les ombres des arbres commencent de s'étendre. Le spectacle est magnifique et, pour habitué qu'il soit à s'en repaître, l'homme ne s'en lasse pas. La forêt de Fontainebleau est merveilleuse. Des essences multiples s'y pressent, chênes et hêtres ici, charmes et érables, autres feuillus et, plus loin, résineux, pins Laricio de Corse, pins Douglas ou maritimes et pins parasols exhalant des parfums poisseux sous leurs panaches. La large étendue de grès qui culmine ici – la platière – s'est rompue autrefois, suite à quelque mystérieux bouleversement géologique consécutif à l'érosion. Des blocs de pierre ont roulé vers la vallée sèche et s'y sont égaillés dans le sable. Ils gisent là, entre les arbres. Certains sont de vulgaires cailloux que l'on franchit d'un saut léger. Mais d'autres sont puissants, énormes, hauts de plusieurs mètres, vaguement effrayants, offrant des défis à celui qui voudrait se hisser à leurs sommets. Les alpinistes exploitèrent l'endroit dès l'après-guerre, trouvant là un terrain propice à l'entraînement pour les courses en montagne. Peu à peu, grimper ces rochers devint un exercice en soi, tant les techniques de l'escalade peuvent s'y parfaire, loin des aléas de la haute montagne, en s'épargnant glaces et neiges, vents, orages et risques d'égarement. La varappe y est devenue un art à part entière, un exercice

sportif et esthétique, comme la danse. L'homme en est un des meilleurs pratiquants.

Il descend vers les blocs du lieu-dit «le Bas-Cuvier». Il extirpe ses accessoires du sac qu'il cachera derrière une souche et prend une gourde. Il s'abreuve. Il enfle les chaussons d'escalade revêtus de gomme espagnole. Il glisse un petit chiffon dans sa ceinture qui lui sera utile pour ôter le sable qui reste accroché aux semelles lors des déplacements entre les rochers.

Il s'échauffe sur le jaune, le circuit aux cinquante numéros, réputé peu difficile mais rares sont ceux qui le parcourent en entier sans tomber: il est très fréquenté, les prises sont usées. L'homme en a terminé en une petite heure. Il le connaît par cœur et semble planer de bloc en bloc, sans regarder les flèches ni les chiffres peints en jaune orangé sur le grès qui indiquent les passages, les «pas» comme disent les varappeurs. Il s'envole sur les raides et vertigineuses dalles de la fin du circuit, le long de la fissure de la Prestat, haute de cinq mètres. Un simple échauffement pour lui.

Dix-neuf heures. L'homme retourne à son sac et boit longuement l'eau de sa gourde.

Il attaque le circuit blanc, celui côté ED+. Extrêmement difficile. Il va enchaîner les pas les plus délicats du massif de Fontainebleau, ceux que les grimpeurs réputés peinent à graver, qui s'escriment pendant des heures pour vaincre deux ou trois mètres de grès vertical apparemment infranchissables. Les varappeurs se protègent avec un *crash pad*, un matelas en mousse pliant qu'ils disposent sur le sol afin d'amortir les chutes. Ils répètent les tentatives, échouent souvent, tombent, se relèvent puis recommencent. Les pulpes de leurs doigts sont meurtries d'avoir

accroché les minuscules aspérités qu'ils agrippent pour se hisser. Ils progressent en se crispant sur ces infimes grattons. Leurs pieds se tordent sur des réglettes rocheuses exiguës qui proposent leurs maigres saillies pour soutenir leur poids. C'est le plus haut niveau de grimpe possible, scandé de cotations de difficulté inouïes. Le livre ouvert de l'escalade à «Bleau». Le circuit jaune est coté *trois* ou *trois+*, avec quelques pas de *quatre*. Ici, on quête du *six*, du *sixb*, du *sixc*, du *sept*, et jusqu'à du *septc* et du *huit*, l'ultime degré. Chaque pas porte un nom, évocateur ou humoristique, qui atteste la créativité de leurs inventeurs : *la Stalingrad*, *la Joker*, *l'Abattoir*, *le Carnage*, *l'abbé Résina*, *la Défroquée*, *Enigma*, *l'Angle incarné*, *la Boucherie*... L'homme les franchit avec aisance. Il méprise l'utilisation du *crash pad*, comme s'il était certain de ne jamais tomber, même dans les pas exposés qui surplombent racines ou mauvais cailloux et garantissent entorses ou fractures en cas de défaillance. Il gravit ces blocs en se jouant des difficultés. Quelques grimpeurs présents s'arrêtent pour le contempler, avec admiration et jalousie. Ce varappeur leur paraît irréel, démoniaque, qui semble retenu par un fil invisible le tirant vers le ciel. Un ange de lumière.

Il en a terminé. Il reprend son sac. Il se désaltère. Il s'en retourne à pied prendre le train pour Paris vers neuf heures du soir. Il est fatigué. Il cueille en chemin une amanite tue-mouche, l'amanite muscarine, vénéneuse, le champignon hallucinogène que l'on nomme aussi oronge folle. Il en observe longuement le chapeau rouge tacheté de blanc. Puis il le broie sous son pied dans l'herbe verte en ricanant. Quand il pénètre dans la gare, il fait nuit noire. Rouge, blanc, vert, noir.

Chapitre 1 : L'Antinea's

Vendredi, treize heures trente. Le commissaire Georges Dupin revient de déjeuner. Il longe les arcades du viaduc des Arts le long de l'avenue Daumesnil, qui abritent des commerces de luxe et d'artisanat branché. C'est un bel homme dans la petite soixantaine, aux cheveux blancs et drus, grand, bien découpé, à la démarche sportive – malgré un discret embonpoint. Il porte un pantalon de lin, une chemisette au col ouvert et des mocassins légers. Il a pris son repas dans une brasserie de la gare de Lyon, comme souvent depuis qu'il dirige l'hôtel de police du douzième arrondissement. C'est un gourmet. Aujourd'hui : dos de cabillaud accompagné de pommes de terre Vitelottes écrasées à la fourchette avec de l'huile d'olive. Pas mal. Avec une carafe de sancerre blanc. Convenable. Il est remonté jusqu'à l'ancienne gare de Reuilly. Il a parcouru ensuite la promenade plantée qui occupe le site de la voie de chemin de fer désaffectée, suspendue entre les anciennes habitations bon marché, les HBM, et l'avenue en contrebas.

Il se souvient des temps anciens, de son enfance, quand il passait là nez au vent, la moitié du torse hors la fenêtre ouverte des wagons de la ligne de la Bastille. Il recevait des escarbilles mais ne résistait pas à ce plaisir : abaisser la vitre avec la manivelle, s'incliner, sortir la tête le plus loin possible en méprisant

les avertissements écrits en plusieurs langues pour prévenir le voyageur du danger de se pencher. Le plus chantant était *E pericoloso sporgersi*, le plus rude *Nicht hinauslehnen*.

Il regardait un avenir ébouriffé, les yeux plissés dans le vent sous le vacarme du train. On disait aussi le chemin de fer de Vincennes. Monsieur Jo, comme il aime qu'on le nomme, est natif de Fontenay-sous-Bois. Il étudiait au collège Arago, place de la Nation. Il voyageait chaque jour dans le train propulsé par une locomotive à vapeur qui le transportait à la gare de Reuilly d'où il gagnait l'avenue Dorian à pied. Combien de mélomanes de l'Opéra-Bastille savent que l'endroit où chantent les divas était autrefois assourdi par le fracas des machines à destination de Nogent et Joinville? Et que Raymond Radiguet y empruntait le train des roses avec sa Marthe? Georges Dupin pense à sa mère en contemplant les bâtiments en brique rouge qui dominent la promenade. Elle disait: «*Je plains les pauvres gens qui habitent là, dans le vacarme et les fumées du train, quelle misère.*» Désormais, les riches bourgeois se battent à coup de centaines de milliers d'euros pour acquérir le privilège de la tranquillité de la promenade gentrifiée, plantée de fleurs et d'arbustes. *O tempora, O mores*, pense le commissaire qui fut parmi les derniers à souffrir du Gaffiot. Il regagne l'hôtel de police, songeur.

Seize heures. Monsieur Jo travaille dans son bureau. Il rédige des rapports. Le lieutenant Rachid Elbachir sollicite un entretien. En fait, il débarque en trombe:

- Monsieur Jo?
- Oui, Rachid?
- On vient d'appeler. Un mort, là, tout de suite, juste à côté, qu'est-ce qu'on fait?

- À côté? Dans l'hôtel de police?
- Non, non, à côté, rigolez pas M'sieur Jo, j'veux dire, la rue à côté, dans un sauna.
- Dans un sauna? Un Finlandais égaré? Un coup de chaleur?
- Non, non, vous z'y êtes pas, je vous expliquerai, mais le type, l'employé, il panique au téléphone. Il dit que c'est un meurtre. C'est à même pas deux cents mètres. On y va?
- Rien compris. Où à côté?
- Rue Barrot, à deux minutes. J'y vais et j'vous appelle, OK? C'est sûrement un homicide, j'ai ordonné à l'employé de ne laisser sortir personne mais il ne va pas tenir les clients longtemps. Je prends Sébastien, j'y vais et je vous appelle, OK?
- Pourquoi un homicide? Le sauna peut provoquer des malaises, n'est-ce pas, lieutenant?
- Écoutez patron, le type est étranglé avec un bas de femme.
- D'accord, lieutenant, vas-y. Embarque Sébastien et tiens-moi au courant.

Le grand Rachid se précipite sur la poignée de la pauvre porte du commissaire et gicle hors du bureau. Monsieur Jo lui crie: «Rachid! Prends pas froid!». Le lieutenant est parti, truffe au vent. Monsieur Jo imagine qu'il lève ses gros sourcils d'agacement. Une fois le dos tourné, bien sûr: il ne manquerait plus que Rachid manque de respect au supérieur. Ce n'est pas parce que tout le monde l'appelle Jo ou Monsieur Jo qu'il faudrait oublier que le commissaire, c'est lui. Commissaire Georges Dupin. Même s'il n'est en poste à Paris que depuis trois mois. Le lieutenant Elbachir le sait bien, tout agacé qu'il est: respect! comme on dit dans les banlieues. Rachid veut passer capitaine, il faudra l'avis de Monsieur Jo, qui était juste-

ment en train de rédiger cet avis quand il a été interrompu par cette histoire de macchabée trouvé dans un sauna proche. Et il l'a appelé deux fois *lieutenant*, sûrement pour lui rappeler que le passage au grade supérieur n'est pas encore acquis. Il est brillant, bosseur, un des meilleurs parmi les officiers de police judiciaire sur la place de Paris. Les OPJ comme on dit. Il faudra trouver un support budgétaire pour la promotion, convaincre les bureaucrates responsables des finances, et ça... On va voir comment il se débrouille avec cette histoire.

Jo suppose que c'est à l'Antinea's. Il aime bien faire marcher le grand Rachid qui se le joue initié à l'égard d'un supérieur récemment débarqué de Grenoble. Un vrai Parigot-banlieusard, Rachid, contrairement à Monsieur Jo, natif de Fontenay mais ayant effectué toute sa carrière en province. Provincial mais pro : il a identifié dès sa prise de poste les lieux où il peut se passer des choses. Ils sont nombreux près des gares.

Les gares, c'est du mélange, du passage, des sédentaires qui jouent fugacement les nomades, qu'ils arrivent ou qu'ils partent, de Marseille ou de Lyon, vers Turin, Genève ou plus quotidiennement vers Corbeil-Essonnes ou Alfortville. On peut être en avance, très en avance, voire faire exprès d'être très en avance. Plus volontiers, certes, quand on applique de Lombardie avec le MacBook Air à la main que d'Évry avec l'Ipod fiché dans les oreilles. On peut en profiter pour allonger la note de frais d'une douzaine de marennes-oléron à la brasserie en face si on est oral, ou faire un tour à l'Antinea's si on est autre chose. Jo s'était rancardé. Les abords des gares foisonnent de lieux de débauche à l'intention des furtifs qui peuvent vaquer dans l'un ou l'autre des sex-shops du coin, dégoter une prostituée, ou aller faire un tour à l'Antinea's, un sauna propice pour se faire tout propre et forniquer salement.

Monsieur Jo n'avait pas encore visité les lieux. Ses nouvelles

fonctions l'avaient accaparé à l'approche de l'été et à cause des sous-effectifs, d'autant que son prédécesseur avait consacré l'essentiel de son temps à préparer sa retraite. Les choses du sexe semblaient organisées dans le quartier à la satisfaction générale, dont celle de la police qui n'était jamais sollicitée pour des rixes ou autres rackets habituels dans les zones où l'interdit s'autorise. Et les mœurs, c'était pas le truc du commissaire Dupin. Certains flics adorent se frotter aux histoires de cul, voire aux protagonistes. Monsieur Jo, pas trop. Lui, c'est plutôt la randonnée en montagne, les balades en forêt, les copains, la bouffe et le bon vin. Plutôt oral, Monsieur Jo.

Il s'est amusé du grand Rachid. C'est un plaisir subtil que de passer sciemment pour un couillon au regard d'un hâbleur. L'histoire du type mort au sauna est sans doute un jeu du foulard qui a mal tourné. Jo se souvient d'une affaire du même genre, à Lyon. Un homme était mort étranglé dans sa baignoire. Le doyen de la faculté de médecine. Un scandale d'enfer : on l'avait trouvé pendu par un bas de soie au pommeau de la douche, à poil, avec des trucs dans le fondement. Un petit étranglement provoque des sensations, semble-t-il. Mais point trop n'en faut, sinon l'érection risque de n'être qu'*ante mortem*. Le doyen en question était professeur de physiologie, il aurait dû savoir. On avait conclu à un accident.

Jo aime bien les saunas. Il en prenait souvent chez son pote Pierrot quand il était en poste à Grenoble. Pierrot était guide de haute montagne en retraite à Briançon, et le commissaire passait un week-end sur deux chez lui : l'hiver, pour randonner à ski avec les peaux de phoque vers les pentes de l'Oisans ; l'été pour se maintenir sur les sentiers, voire s'essayer à quelque course facile du côté des Écrins. À soixante ans, il tient encore la route. Mieux que le Pierrot qui languit avec ses lombaires

ravagées par les sciatiques glanées en trente ans passés à mener les uns et les autres sur les vertigineuses parois. Ils goûtaient le réconfort du sauna chaque soir après l'effort, dans une cabine que le guide avait aménagée sous les combles de son appartement de la vieille ville. C'est chouette, le sauna. On peut monter la température à plus de cent degrés, sortir se plonger dans l'eau froide de la baignoire ou glisser sous la douche glacée, revenir, recommencer, vivifiant ! Les deux amis agrémentaient les séances avec quelques herbes qui embaumaient l'atmosphère de la petite cabine en pin noir d'Autriche. Jo aimait bien l'eucalyptus qui lui dégagait les bronches. Après, ils se sentaient détendus, parfumés, il ne restait plus qu'à boire une vieille prune de Souillac et hop : au dodo. Mais il paraît qu'il ne faut pas être cardiaque, ou prendre des médicaments contre-indiqués, ou allez savoir quoi : l'exercice secoue le palpitant. Pierrot lui avait raconté la mésaventure mortelle d'un vieux libidineux qui avait cassé sa pipe dans une cabine de sauna. Il prenait un tas de médicaments pour le cœur et s'était enfilé un Viagra en préambule d'une fin de soirée coquine avec la petite qu'il avait invitée à se chauffer avec lui. La fille s'était retrouvée avec un compagnon refroidi. Tiède plutôt.

Le cœur du dcd de la rue Barrot s'est peut-être simplement, de battre, arrêté. Le commissaire ne comprend pas pourquoi Rachid s'excite comme ça. D'un autre côté, il ne voit pas non plus l'intérêt de se foutre dans un sauna en plein mois d'août, à quatre heures de l'après-midi, même pour forniquer. Et en pratiquant le jeu du foulard avec de la lingerie. Faut être sacrément en manque. Il fait trente-cinq dans son bureau : sauna permanent à l'hôtel de police du douzième. Jo se marre : les Finlandais ne sont vraiment pas comme nous.

Son portable sonne. Il va en savoir plus. Le temps d'éponger son front couvert de sueur et il a Rachid en ligne :

– M’sieur Jo ? Faut que vous veniez. C’est un homicide et je les ai tous en main.

– Qui ça tous ? Les Finlandais ?

– Quels Finlandais ? Rigolez pas, venez, venez tout de suite, vous comprendrez. Je vous donne l’adresse.

C’est à deux minutes à pied, dans une rue aux immeubles haussmanniens rectilignes et austères, aux entresols en redents. *L’Antinea’s, Sauna et Hammam* occupe un rez-de-chaussée. Une odeur de vapeur vaguement chimique se répand à l’en-tour.

Jo ouvre la porte. Une petite entrée. Un guichet, avec un hygiaphone, comme dans les gares. Avec des tarifs et une affiche expliquant les distractions possibles en ce lieu : *Le Sauna Antinea’s est un club naturiste qui accueille toutes les tendances, gays, bisexuels, travestis, transsexuelles et les hétéros tolérants*. Une seconde porte ferme l’accès. Il devine la procédure : on paie au guichet, puis on vous ouvre le club naturiste. « Naturiste », mon œil : un lieu de débauche, en fait. Il y a une sonnette. Jo l’actionne, la seconde porte se débloque. Il entre.

Le commissaire Dupin connaît ce genre de coin, les clubs à partouzes, échangistes, (pardon : les clubs privés), les saunas, où se libèrent les instincts bestiaux. Mais il n’a jamais fait dans les mœurs, comme on sait. Il pressent une occasion de compléter sa culture sur la vie des animaux.

La seconde porte ouvre sur un petit hall où se trouve la caisse, derrière le guichet à l’hygiaphone, qui permet de filtrer à la gueule du client et d’encaisser avant d’autoriser l’entrée. Des empilements de serviettes éponge, rouges et blanches, garnissent les étagères derrière un minuscule bar dépourvu de bouteilles ou de verres. Les murs sont laqués dans un rouge et noir stendhalien, sombrement joli. L’établissement a visiblement été refait à neuf récemment, les affaires doivent pros-

pérer. Un petit canapé en skaï vert émeraude fait face au bar. L'ébauche d'un vestibule aux murs écarlates se devine sur la droite, ainsi que les premières marches d'un escalier qui plonge vers un sous-sol. Deux vaporeuses et un baigneur se tiennent serrés les uns contre les autres sur le canapé vert, surveillés par Rachid et son adjoint Sébastien. Plus un qui fait du foin debout au bar. Un grand-gros-ventru dégarni, dans les soixante ans, en costume gris, cravate bleue, sacoche de cuir au bout du bras, qui apostrophe tout de go Monsieur Jo : « Vous êtes le commissaire ? Puis-je avoir un entretien avec vous en particulier ? » Rachid lui demande de rester tranquille comme les autres en l'assurant que, des entretiens, il va en avoir. « C'est que je suis attendu, réplique le gros, attendu à la Mairie de Paris où j'ai mon bureau, je n'ai pas que ça à faire, voyez-vous. » On lui répond que la mairie attendra et que, s'il ne la ferme pas, on l'emmène au poste tout de suite. Ça le calme.

Le trio sur le canapé est composé d'une blonde, d'une pétasse, et d'un grand black.

La première se la joue blondasse décolorée agacée, vêtue de la seule serviette rouge nouée à la taille, avec des petits seins ronds bien en vue, les ongles manucurés en vernis mauve éclatant et le regard insolent de celle que tout ça énerve, longues jambes croisées sous la serviette ras le minou – ce qui lui permet d'exhiber de jolies cuisses – et ses mains ramenées sur la nuque pour mieux faire apprécier sa poitrine. Des lèvres minces rouge-baiser pour faire la tronche au milieu d'un visage fin encadré de cheveux blond jaune mi-longs. Pas trop avenante. Si c'est une tapineuse, elle doit attirer les amateurs de sévérité. L'autre fille est fringuée pute, talons hauts de quinze centimètres, bas noirs à couture, minirobe en voile de dentelle rose, outrageusement maquillée et cheveux longs

encadrant le visage. Une brune, grande et mince, aux genoux un peu cagneux. Jo se demande ce qu'elle peut bien foutre habillée dans un sauna. Contrairement à la blonde, elle semble plutôt emmerdée par l'arrivée de la flicaille, tout comme le black qui reste assis tête basse, torse nu, comme un naturiste qui aurait fauté. Adossé au mur en tee-shirt, l'employé, un grand mince au regard morne, dans la trentaine, pantacourt et sandales à la grecque.

Rachid demande à Sébastien de continuer à relever les identités. Il entraîne le commissaire dans le vestibule qui abrite une trentaine de casiers fermant à clé, comme des déshabillloirs de piscine. Il explique: «C'est là que les clients rangent leurs affaires. Ils conservent la clé attachée à un bracelet qu'ils fixent par un Velcro à leur cheville, avec la pochette qui contient un préservatif et du gel.» Le vestibule donne accès aux équipements: salle de douches collectives, toilettes, hammam, sauna. Puis un couloir, qui ouvre sur des petites cabines dotées de portes pouvant se verrouiller à l'aide d'un loquet. Le cadavre gît dans la première. Un homme corpulent, la cinquantaine. Affalé au travers d'une banquette, le visage violacé, la mâchoire pendante, la langue sortie, les yeux révilés. Un bas de femme en résille noire est serré autour de son cou, si fortement que les chairs graisseuses débordent du sillon d'étranglement. Il porte un collant en voile de couleur chair, déchiré de partout, et un bas à jarretière en résille noire, sur une seule jambe. Un escarpin pend au bout d'un pied enraidit. L'homme est vêtü d'une robe bleu pâle aux parements brodés, retroussée sur ses grosses cuisses et sur une culotte de dentelle. Une perruque blonde, de travers, masque la moitié du front. Le visage est joufflu, glabre, dépourvu de rides, celui d'un enfant étonné. Le commissaire interroge Rachid:

– T'as appelé la crim'?

– Oui patron. Toute la bande arrive, un commandant, le légiste, la police scientifique, c'est la gloire.

Jo abandonne le cadavre. Il jette un coup d'œil dans la poubelle: elle contient deux ou trois préservatifs usagés. Il essaie de spéculer sur les allées et venues de la clientèle entre les douches, le hammam, le sauna, les cabines pour les coquinerries, les cochonnetés. Le vieux travelo étranglé à mort ne venait pas là pour les seules délices orientales des bains de vapeur.

Ils retournent dans le petit hall d'entrée où Sébastien peine à calmer le locataire du bureau à la Mairie de Paris, qui couine et exige d'appeler son avocat. Les autres, sages, demeurent alignés sur la banquette. Curieusement, il ne fait pas trop chaud malgré la température extérieure. L'immeuble est en pierre de taille. Un ventilateur ronronne. La fille fringuée pouffiasse ne se couvre pas de rosée sous ses dentelles.

La brigade criminelle se pointe en même temps que la police scientifique pour prélever les indices, embarquer le macchabée, tout le tintouin. C'est le commandant Jadot qui dirige l'enquête. Jo l'a croisé l'année précédente à l'occasion d'un séminaire à l'École nationale supérieure de la police sur on ne sait plus quoi. Il avait longtemps bossé à Lyon autrefois. Un fin connaisseur, Jadot. Jo l'avait invité dans un bouchon où il conservait des habitudes. Le commandant avait refusé le beaujolais sur le saucisson chaud pour proposer un côtes-du-rhône. Un cornas. Un type qui n'aime pas le beaujolais et qui sait distinguer un côte-rôtie d'un cornas ne peut pas être un mauvais flic: «Tu vois, avait-il expliqué, il y a de la syrah dans les deux, un cépage qui donne ces arômes fruités formidables. Mais de là à mettre cinquante euros, voire plus pour un côte-rôtie, oublie! Pour trois fois moins, tu peux trouver un cornas du feu de Dieu. C'est là-dessus que je les distingue aussi, les côtes-du-rhône, sur le prix.» Un pragmatique, sympathique,

et qui ne joue pas les stars en dépit de son statut à la prestigieuse Brigade criminelle du 36 quai des Orfèvres à pas même quarante ans. Jo pourrait être son père. Il aime la bonne chère et les bons vins, comme Georges, mais les conséquences en sont plus visibles sur son physique : assez petit, replet, bedonnant, un peu chauve, le commandant porte en toutes saisons un costume gris, une chemise blanche et une cravate incertaine. Son gros nez court se pare de lunettes d'écaille. Il n'imaginerait jamais s'essayer aux lentilles de contact. Il pourrait ressembler à un Winston Churchill jeune, car il apprécie les cigares et déteste toute forme de sport.

On se salue, on explique le bazar, la police scientifique se met au boulot en râlant que la scène de crime n'a pas été balisée. Monsieur Jo les envoie aux pelotes : le meurtre a eu lieu dans un couloir sans issue, en cul-de-sac ; seuls lui et Rachid y ont pénétré, et il fallait bien vérifier que le mort était mort avant de lancer la procédure. Ces types sont agaçants qui se rengorgent au motif qu'on ne peut plus se passer d'eux, les récolteurs d'ADN et autres entomologistes picoreurs de cadavres. Il leur balance son sentiment : « Vous êtes en bordure ou quoi ? Vous voulez qu'on vous appelle chaque fois qu'un messieurs-dames a ses vapeurs dans un sauna ? Moi, je sonne quand je suis sûr qu'il y a de la viande froide. Et vu la chaleur ambiante, j'ai du mérite. » Les experts filent vers la cabine mortuaire en renaudant.

On tombe d'accord pour embarquer les personnes présentes afin de les interroger à l'hôtel de police. C'est à deux cents mètres, ça arrange Jadot qui sonne ses enquêteurs pour filer un coup de main pour les dépositions.

L'assemblée est informée qu'elle peut aller récupérer ses affaires et se rhabiller, sauf le grand-gros-dégarni-ventru-d'importance, costume-gris-cravate-bleue-sacoche, déjà vêtu au

moment de la macabre découverte, comme on dit. Il semblait bien pressé de partir. Le commissaire et Jadot ne le quittent pas des yeux, ainsi que l'employé. Il est maussade et désinvolte, le grand-gros. Il sort le *Canard enchaîné* de sa sacoche, le déploie, et se plonge dans la lecture. Les deux flics ne peuvent pas ne pas lire le titre: *Bavures policières en série: Abusés, levez-vous!* Rachid fait venir les autres un à un dans le vestibule pour qu'il et elles récupèrent leurs fringues dans les casiers, sous son contrôle. Un minuscule local pourvu d'un lavabo et clos par un simple rideau est attenant au vestibule. L'un après l'autre, le client et les clientes ôtent leur bracelet, ouvrent leur casier, prennent leurs effets et se glissent derrière le rideau.

Retour dans le hall comme pour une entrée en scène transformiste. Le black est le premier, un beau Noir souple et musculeux. Il porte un jeans taille basse qui découvre la moitié de ses fesses rondes ainsi qu'une bonne partie de son slip. Il arbore une chemise déstructurée imprimée de cocotiers inclinés sur une mer tropicale ouverte sur ses pectoraux et ses abdominaux en tablettes de chocolat noir quatre-vingt-dix pour cent de cacao. Il se retourne vers le vestibule aux casiers pour jeter un baiser. À la blonde: c'est elle qui suit, la blonde. Le châtain clair en fait: il a des cheveux très courts. Un travesti, donc, qui portait une perruque blonde. Il lance d'une voix grave: «Alors les schmitts, vous nous embarquez au commico?» Il-elle est vulgaire, BCS typique avec des baskets Adidas, une casquette Lacoste à l'envers et un survêt marqué d'un énorme NIKE sur la longueur de la jambe. Ses petits nichons ne se devinent pas, qui flottent sous l'ample sweater Ralph Lauren. Le visage est délicat, lèvres minces, nez retroussé. Les yeux bleu lavande sont ravissants. La peau est imberbe, fine, presque transparente. Il cultive un look de loubard-crevette à l'aise dans ses baskets. Il adresse un Ça

va love? Pas trop vénère? à l'employé et lui fait la bise avant de s'asseoir, poseuse, à côté du black qui lui enserre l'épaule. L'autre fille a mis du temps pour se démaquiller et se vêtir. En fait de fille, la pétasse brune est incontestablement un jeune homme, une fois débarrassée de son fond de teint, son rouge à lèvres essuyé et son fard à paupières effacé. Il est vêtu d'ordinaire costard-cravate, un peu comme le grand-gros-important mais en plus joli. Un beau garçon dans les trente-cinq ans, un peu maigre. On se demande s'il n'a pas laissé le portemanteau sous sa veste. Un brun aux longs cheveux, tout en finesse, pas maniéré du tout et bien embêté, qui interpelle Jo :

- Monsieur le Commissaire, est-ce que ça va être long?
- On va prendre votre déposition. On verra ensuite.

Le fourgon est arrivé et tout ce petit monde est emmené au poste par Rachid et Sébastien. «Au commico avec les schmitts», comme aurait dit l'autre tarlouze.

Jadot a demandé à l'employé de rester. Celui-ci bredouille :

- Vous comprenez, moi je ne suis que l'employé, je vous ai immédiatement prévenu.

Le commandant lance un regard à Monsieur Jo et, d'un mouvement de menton, l'invite à commencer l'interrogatoire. Sympa Jadot: il comprend que ça fait plaisir au commissaire d'entreprendre l'enquête, vu que la scène de crime est dans son périmètre. Un bon flic aussi: Jo est sur son terrain et, si ça se trouve, il sait les usages locaux mieux que la brigade du quai des Orfèvres. Un malin, Jadot: pendant que son collègue interroge l'employé, il écoute, il note dans sa tête, il ne grille pas ses munitions. Il n'écrit pas sur un vieux calepin ou quelque Smart-phone: il regarde, il observe. Les informations proviennent autant de ce que dit le témoin que de la manière dont il parle quand son visage s'anime, se crispe, se défait ou demeure impassible. Le commissaire Georges Dupin questionne :

– Vous vous appelez comment ?

– Claude Dominique.

Certains prétendent que les homosexuels portent souvent des prénoms ambigus, pouvant désigner aussi bien un garçon qu'une fille : Dominique, Claude, Camille. Auquel cas l'employé touche des deux côtés du patronyme. Ces histoires de prédestination des prénoms sont des bêtises inventées par les homophobes. Imagine-t-on des parents qui choisiraient le prénom en contemplant, ravis, l'image de la quéquette sur l'écran de l'échographe ? *Chéri, ça sera un garçon. On l'appellera Dominique, tu veux bien ? J'aimerais tant que ce soit un gay. Dis oui chéri, s'il te plaît.* Mais l'employé est probablement homosexuel en raison de l'ambiance de l'établissement de bains qu'il anime. Des bains de stupre et de fornication, surtout. Il a une voix fluette, un peu tremblotante. Jo le prie de s'asseoir à côté de lui sur le petit canapé. Il regarde de côté, les coudes sur les cuisses et la tête entre ses mains, accablé. Il n'en mène pas large :

– Claude ou Dominique ?

– C'est Claude mon prénom.

– Tranquillisez-vous et racontez ce qui s'est passé. Vous avez quelque chose à vous reprocher ? Non ? Alors, on vous écoute.

– On devait fermer à six heures. Normalement, c'est ouvert jusqu'à vingt-deux heures, mais y a pas beaucoup de monde au mois d'août, on ferme plus tôt, je me passe des services de Daniel. Moi je pars en juillet.

– Vous êtes ouverts tous les jours ?

– Oui, sauf le jeudi.

– Qui c'est Daniel ?

– Mon collègue, on est deux habituellement, y a du boulot.

– C'est quoi ce boulot ?

– J'accueille les clients derrière le guichet, je filtre un peu, j'explique, j'encaisse, je débloque la porte.

– Vous filtrez comment ? Vous expliquez quoi ?

– J'accepte pas les types louches, les gars bourrés. J'explique que c'est un lieu libertin, surtout quand je vois que les gens pensent entrer dans un simple établissement de bains. Y a une majorité d'habitues, mais des naïfs peuvent se pointer en pensant venir que pour se délasser. Je préfère les affranchir, vous comprenez ? Des naïfs qui savent pas lire. Vous avez lu l'affiche à l'entrée ?

Jo avait lu. Et vu les tarifs affichés : homme seul, vingt-quatre euros ; homme seul moins de vingt-sept ans : vingt euros ; femme : dix euros ; couple : vingt euros ; transsexuelle : quatorze euros. Une étrange échelle des valeurs, sans réduction pour les seniors, les étudiants, les chômeurs, les bénéficiaires de minima sociaux. L'âge compte qui fait de vous un vieux dès vingt-huit ans, la situation de famille aussi : une femme paie dix euros, qu'elle soit seule ou accompagnée, mais un homme bénéficie d'un demi-tarif s'il amène sa femme. Ou une femme. Quant au transsexuel, au travesti en fait car on n'imagine pas qu'une palpation soit réalisée à l'entrée, il est tarifé entre homme et femme, ce qui semble logique, mais pas moite-moite : un peu plus près des femmes. Effectivement, seuls les illettrés pouvaient se présenter sans autre projet que celui de se faire suer. Jo poursuit :

– C'est juste un club échangiste pour gays ici, c'est ça ? Pourquoi déguiser ça en établissement de bains ?

– Pas que pour gays. On prend toutes les orientations, faut pas croire. Des homosexuels, bien sûr, mais aussi des bisexuels, ou des qui savent pas encore. Des hétéros curieux, comme on dit entre nous. Et parfois des couples, des femmes seules aussi. Rarement, mais ça arrive.

– Et des travestis, j'ai vu. Ils se douchent et prennent des saunas en bas de soie et porte-jarretelles ?

Rictus de l'employé :

– Ben non, ils se changent dans le petit local du vestibule où y a un miroir. Y a des ventilateurs un peu partout, y fait pas trop chaud. Les travestis se baladent dans les couloirs et s'isolent dans les cabines, quand ils s'isolent. Même qu'elles nous crèvent les matelas avec leurs talons aiguilles, on a beau les engueuler, elles exagèrent parfois.

Il désigne de la tête une affichette placardée au mur : *Les travestis sont priés de ne pas marcher sur les matelas en talons hauts*. Jo réitère sa question :

– Pourquoi ces équipements, le sauna, le hammam. Ça fait des frais de maintenance, non ? Quel intérêt par rapport à un club privé classique pour partouzeurs ?

– Ben chais pas, m'sieur, je bosse ici, c'est tout.

Jadot intervient : « Propreté et anonymat, Georges. Ici, tout le monde est propre, douché, récuré. Ça pue parfois dans les clubs, même huppés, et les culottes peuvent ne pas être bien nettes. Pas celles des putes mais celles des bourgeoises qui révèlent parfois des incertitudes à l'ablation. L'anonymat est relatif, certes. On peut croiser son voisin de palier, son banquier, ou son supérieur hiérarchique, ici comme ailleurs. Pas trop grave, le secret est partagé. J'ai bossé à la brigade de répression du proxénétisme, tu sais, l'ancienne brigade mondaine, je connais ce genre d'endroit. L'anonymat social compte aussi, Georges. Le riche abandonne son costard de chez Smalto et sa Rolex, le jeune quitte son jeans et ses baskets, l'ouvrier oublie son bleu de travail, et tous partagent une égale nudité. Comme disait une actrice qui se voyait reprocher d'avoir fréquenté les Allemands d'un peu trop près pendant la guerre : *Un Allemand ou un Français, une fois à poil, vous savez...* Mais on n'est pas là pour raconter des anecdotes. »

Chapitre 2 : les bas-fonds

La police scientifique est à l'œuvre. Le cadavre est déjà enroulé dans la toile bleue pour être transporté à l'Institut médico-légal, l'IML tout proche, place Mazas. «Vous avez l'identité du lascar?» demande Jadot à Dubuisson, le collègue qui dirige les experts en combinaison de cosmonaute. Il tend une carte d'identité: «Tu te débrouilleras avec ça. Mes gars ont trouvé un portable et une clé USB. Ça t'intéresse?» Il agite les objets sous le nez de Jadot qui s'en saisit :

– Merci. On a chopé cinq suspects, je fais partir leurs prélèvements ADN dès ce soir. Embarque la vidéo de la caméra de surveillance de l'entrée, sait-on jamais.

– Ça va, je connais mon boulot.

– Tâche d'activer, Dubuisson, j'ai pas envie de traîner, je vais avoir le proc sur le dos, je crains des pressions.

– Joue pas les importants, Jadot, tu devrais te rancarder sur les effectifs au mois d'août. Je te livre une info en primeur, puisque t'es pressé: il semblerait que la gonzesse calanchée soit un homme. Tu peux vérifier sur ses papiers. Et mon petit doigt me dit qu'il serait mort étranglé, ça te va, Maigret? Bon, je suis bon prince, le téléphone est protégé, la clé aussi sans doute. Je les emmène, on lève les codes et tu les feras récupérer. Le film de vidéosurveillance va être visionné, mais le matos a pas l'air terrible. Alors? Heureuse?

Jadot lui rend le portable et la clé USB. Il consulte la carte d'identité du mort : Christophe de Saint-Alban, né le 23 août 1959, 122 bis avenue Mozart. Il se tourne vers Monsieur Jo :

– Tu peux envoyer quelqu'un pour prévenir ? Mais pas un plouc : un malin, avec du doigté.

– Rachid Elbachir. Je l'appelle. Les autres enquêteurs prendront les dépositions sans lui. Je l'envoie tout de suite dans les beaux quartiers, ça le changera, et il pourra commencer à fouiner dans l'entourage du vieux travelo étranglé.

Il sort pour téléphoner au lieutenant. Ce dernier n'est guère emballé de se rendre dans le seizième arrondissement, au risque de tomber sur une veuve dans l'ignorance de l'acquisition récente de cette situation de famille, mais il faut faire le boulot, et peut-être qu'il tombera sur un veuf. Ou sur personne, on verra bien.

Jo rejoint Jadot, qui a eu le procureur au téléphone. Le magistrat décide de mettre tout ce petit monde en garde à vue, mais il semble préoccupé. Les deux flics se mettent d'accord pour cuisiner un peu l'employé.

Les collègues de la police scientifique s'activent dans la cabine où fut commis le crime. Monsieur Jo ironise : « Oubliez pas d'embarquer les capotes. » Il se fait rembarrer. Ils poursuivent la visite. Une croix de Saint-André, garnie de cuirs, est fixée au mur d'une cabine plus grande que les autres, sans doute à la disposition de ceux ou de celles qui aiment les forts liens affectifs. Une grande banquette est installée dans le recoin qui ferme le couloir. Elle est recouverte de skaï vert et fait face à un écran plat. Claude explique que des vidéos pornographiques y défilent en boucle. Ils retournent sur leurs pas pour descendre au sous-sol.

Un minuscule hall dispose d'une banquette comparable à celle du haut, devant à un autre écran. L'employé précise que

celui-ci diffuse des films pornos gays : « Vous comprenez, en bas, c'est plutôt pour les homosexuels purs et durs. » Le hall donne accès à trois cabines. La première est ouverte. Le mur de droite est garni de barreaux qui ménagent des ouvertures permettant de regarder dans une petite salle mitoyenne où une sorte de hamac en plastique rouge est suspendu : le *sling*.

Claude montre le dispositif, réglable en hauteur grâce aux chaînes qui le tiennent attaché au plafond par des poulies. Il l'actionne afin que le bord du hamac soit à bonne hauteur. On comprend que celle (ou celui) qui s'allonge sur l'engin s'expose en maintenant ses pieds écartés dans des sangles. Claude envoie un clin d'œil complice et mobilise la chose en tirant sur une chaîne : « Ça fait aussi balançoire, vous voyez ? » Il ricane. Jo l'interrompt : « Ça va, on connaît. »

Dans la première cabine, sur la cloison de droite, des barreaux verticaux métalliques, placés tous les dix centimètres, au travers desquels on entrevoit le *sling* qui bouge encore, comme la balançoire de la chanson. Il n'y manque que la demoiselle. Ou le damoiseau. La cloison de gauche est percée de grands trous, les *glory holes*.

La visite du sous-sol s'achève par l'examen de la cabine située derrière ces trous de la gloire et par celui de la *back room*, une pièce dépourvue de tout éclairage. « En enfilade », fait remarquer Jo à Jadot qui réplique que c'est le mot qui convient. Ils remontent.

Tout ici est organisé pour le sexe, les hétéros en haut, les homos en bas, les travestis, les bisexuels et les hétéros curieux faisant la navette. Le commandant de la Crim' pourrait railler : l'expression est idoine. Tout pour tous les goûts. Les timides enfermés dans les cabines peuvent, une fois enhardis, les ouvrir aux regards, les exhibitionnistes se donner en spectacle, les amateurs d'inconnu se planter devant les *glory holes*, ou

derrière selon leurs humeurs, les passionnés de mystère s'engager vers la *back room* où les instincts se libèrent dans un noir absolu pourvoyeur de sensations. Dans un total anonymat. Et pendant ce temps: *Une demoiselle sur une balançoire, Se balançait à la fête un dimanche, Elle était belle et l'on pouvait voir Ses jambes blanches sous son jupon noir.*

Le commissaire Dupin et le commandant Jadot reviennent au petit bar de l'accueil avec l'employé. Les deux policiers prennent place sans façons sur le petit canapé. Jo demande:

- On peut boire un coup dans votre turne, Claude?
- J'ai du Coca, des sodas, des trucs sans alcool à un euro cinquante. Le thé et le café sont gratuits pour la clientèle.
- Eh bien, considérez-nous comme clients. Un café pour moi. Et toi, Jadot?
- Un thé.

Ils sirotent les boissons servies dans des gobelets en carton. L'employé est debout devant eux, ses coudes posés en arrière sur le bar. C'est un grand jeune homme mince, aux longues jambes finement musclées, tout en souplesse, avec un long visage émacié, des joues creusées, des cheveux châains très courts. Il a des yeux vairons, un vert, l'autre gris. Cette singularité accroît le sentiment d'étrangeté qui se dégage de sa personne. Il alterne exaltation et abattement, comme s'il y avait deux hommes en lui. Il semble parfois indifférent. Jo poursuit l'interrogatoire:

- On reprend, maintenant qu'on a visité. Alors?
- J'ai fait une petite tournée de nettoyage vers quatre heures. C'est comme ça que j'ai trouvé le cadavre.
- Vous faites le ménage?
- Je passe régulièrement briquer un peu les cabines, vider les poubelles, vaporiser un désinfectant, et je lance le lave-linge qui tourne en permanence pour donner des serviettes propres

aux arrivants. La clientèle fait pas trop gaffe. Je découvre des capotes dégueulasses un peu partout, sous le sling, dans la *back room*. Je mets des gants pour ramasser, c'est assez crade. On est deux, habituellement : un à la caisse, un autre qui nettoie. Comme je suis tout seul en ce moment, je fais les deux.

– Il ne reste personne à l'entrée?

– C'est pas grave, y a pas grand monde. Je rapplique quand j'entends sonner. Personne ne peut entrer tant que j'ai pas déverrouillé la seconde porte. Ni sortir d'ailleurs. Je laisse partir les clients quand ils ont rendu la serviette et la clé du casier.

– Ensuite? Vous découvrez le corps. La cabine était ouverte?

– Non, elle était fermée. Eva était remontée vers seize heures. Elle avait trouvé la porte de la cabine fermée. Christophe était introuvable et les autres cabines étaient ouvertes, elle pensait qu'il était enfermé à l'intérieur. Mais ça répondait pas quand elle cognait à la porte.

– Eva? Christophe?

– Eva, c'est le travesti blonde. Christophe, c'est le mort.

– Vous les connaissez bien?

– Des habitués. Eva m'a dit qu'il cherchait Christophe.

– Qui ça «il»?

– Ben, Eva.

– Ensuite?

– J'ai ouvert la cabine et j'ai trouvé le cadavre.

– Vous m'avez dit que la cabine était verrouillée.

– Oui, mais au loquet. J'ai une clé pour ouvrir de l'extérieur.

– Ensuite?

– Je vous ai appelés.

– Vous avez trouvé le corps à quelle heure?

- Quatre heures. Je vous ai téléphoné juste après.
- Ça s'est passé quand d'après vous ?
- Forcément après trois heures.
- Pourquoi ?
- J'avais fait un tour à trois heures. Christophe roupillait dans la cabine ouverte.

- Vous notez vos tâches à la minute ?
- Non, mais vous voyez, y a une pendule, là.

Jo découvre une grande horloge ronde accrochée au-dessus de lui, face au bar. L'employé éclate de rire, sans raison. Monsieur Jo poursuit :

- Il n'y avait que cinq clients ?
- Oui. Y avait eu un peu de presse entre midi et deux, comme d'hab, puis ils sont restés tous les cinq. C'est la période creuse.

- Les autres clients étaient partis à quelle heure ?
- Vers deux heures – deux heures et demie, à cinq minutes près. J'ai pas avalé la pendule, quand même.

- Que des habitués, alors ? Vous les connaissez tous ?
- Plus ou moins.
- Plus, ou moins ?
- Je connais Christophe et Eva qui se connaissent bien entre eux. Salif aussi. Et aussi Sabrina.

- Salif ? Sabrina ?
- Le noir et le travesti brune.
- Le travesti au look pute ?
- C'est ça. L'autre homme vient régulièrement mais ne se mêle pas trop aux autres. C'est un solitaire, un discret, et c'est pas un travesti.

- Le grand-gros-important qui s'était déjà rhabillé ?
- C'est ça.
- Vers quelle heure étaient-ils arrivés ?

– Christophe vers midi et demi, je dirais, à l'heure d'affluence. Il a dû rester en cabine pour profiter des mecs qui traînent puis s'endormir, ça fatigue vous savez.

– Qu'est-ce qui fatigue ?

– Les rapports. Christophe aime s'exhiber dans une cabine, laisser la porte ouverte et se faire niquer par un gus qui se pointe. Y a eu pas mal de monde à l'heure du déjeuner. Je l'avais pas revu depuis.

– Et les quatre autres ?

– Y sont arrivés en début d'après-midi. Salif en premier, je crois.

– Donc, personne n'est venu entre quinze et seize heures dans le couloir aux cabines ?

– Je peux pas savoir, je le vois pas depuis le bar.

– Vous n'avez rien entendu ? Rien surpris ?

L'employé semble gêné. Il roule des yeux effarés, son œil vert à Brest, l'autre à Quimper. Il murmure :

– Quelqu'un a pris une douche. Je suis allé voir.

– Et alors ?

– Chais plus.

– Répondez, nom de Dieu.

– J'ai vu Salif. Il revenait du couloir aux cabines.

L'employé se tord les mains. Il semble comme fou, s'agite d'avant en arrière en un mouvement pendulaire comme certains malades mentaux hébétés dans les asiles. Jo et Jadot s'entendent du regard.

Ça suffit pour le moment. Ils indiquent à Claude qu'il va tout répéter à l'hôtel de police pour sa déposition, et se soumettre au prélèvement d'ADN. L'employé reprend ses esprits et renâcle. Il refuse de se toucher devant les flics. Jo lui explique gentiment qu'on va juste lui gratter l'intérieur de la joue avec une petite languette, rien n'y fait : « Je

ne veux pas être fiché.» Le commissaire s'irrite: «Dis donc, petit bonhomme, on fait des histoires? On veut pas être innocenté? Parce que je te préviens: le meurtrier est né-cé-ssai-rement l'un de vous cinq, si on te suit: Eva, Salif, Sabrina, le grand-gros et toi. Alors? Tu piges? Les collègues de la police scientifique ont tout prélevé sur le corps de... Il s'appelle comment déjà? Christophe. Suppose qu'ils ne trouvent pas ton empreinte génétique sur lui, ça plaidera en ta faveur, non? Alors, ne fais pas le malin, Claude.» L'employé s'obstine: «Vous n'avez pas le droit de m'obliger.» Jadot intervient: «Exact, monsieur Claude Dominique. Articles sept cent six et suivants du Code de procédure pénale. Mais si l'on considère que vous entravez le cours de la justice en refusant le prélèvement, vous êtes passible d'une amende de quinze mille euros et d'une peine d'un an de prison. Ferme. Il est clair que, en raison des circonstances, votre refus entraverait le cours de la justice.» L'employé pâlit et maugrée: «On verra.» Deux gardiens de la paix rappliquent pour le prendre en charge. Il se laisse embarquer à l'hôtel de police, tête basse. Il a des larmes aux yeux.

Jadot et Monsieur Jo font le point. Le commandant de la Crim' attend que le procureur le rappelle. Ils sont clairement dans le cadre d'une enquête de flagrance, puisqu'il y a évidence d'un homicide. Ils vont disposer de vingt-quatre heures pour identifier le coupable qui, si l'employé n'a pas menti, est nécessairement parmi les cinq témoins. Les aveux ne devraient pas être trop difficiles à obtenir: on n'est plus au temps d'Hercule Poirot ou de Maigret, pour autant que ces temps aient existé hors les romans. Avec la garde à vue, les interrogatoires, auditions, confrontations, perquisitions, l'examen des fadettes, des comptes bancaires et des fichiers d'ordinateur, l'assassin impulsif devrait être démasqué sans

coup férir. Et avouer. Avec des aveux circonstanciés : les aveux extorqués ne sont guère utiles. Monsieur Jo fait remarquer que l'autorisation du témoin n'est pas requise pour perquisitionner en cas d'homicide.

– Je sais bien, réplique Jadot, je connais mon Code de procédure pénale, t'as bien vu avec l'autre demeuré. Mais je suis préoccupé par le grand-gros, ça peut renâcler, t'as vu le titre du *Canard*? Je me demande qui c'est, ce lecteur du *Canard enchaîné* attendu je ne sais où.

– Il dit qu'il possède un bureau à la Mairie de Paris. Tu penses que c'est une huile?

– Possible! On peut tout voir en matière de déviances. Y compris chez les grands de ce monde, les députés, les ministres. En revanche, ils sont généralement prudents car tout le monde connaît leurs bobines : ils sont à mi-temps à la télé. Tu te souviens quand des députés ont proposé de légiférer contre la prostitution? D'emmerder les putes un max, de faire condamner les clients? Les filles organisées ont éclairé la lanterne de ces messieurs, leur ont fait comprendre qu'elles avaient les noms. Et pas que les prostituées «e, s», les prostitués «é, s», aussi. Ils feraient mieux de nous donner les moyens pour lutter contre le vrai problème, le trafic d'êtres humains, l'esclavage, quoi.

– T'en penses quoi de cette affaire?

– Les crimes sont passionnels ou crapuleux. Y a les cinglés aussi. Et les cinglés passionnés. On a arrêté un psychotique la semaine dernière. Il avait arraché les yeux de sa grand-mère. Il voulait voir ce qu'elle avait dans la tête.

– T'aimes bien les anecdotes, hein Jadot? Mais les fantaisies sexuelles en sous-sol ne sont pas du domaine de la psychose. Tu connais la différence entre un psychotique et un névrosé?

– C'est compliqué. Le névrosé a conscience de son trouble, au contraire du psychotique qui vit son délire ou croit en ses hallucinations. En résumé. Où veux-tu en venir, Georges ?

– Il y a quelque chose qui me défrise dans l'histoire. Le meurtrier a joué serré. Il a pénétré dans la cabine du travelo Christophe avec un gros risque d'être surpris, en entrant, ou en sortant une fois son forfait accompli. Ça ressemble à un comportement pathologique, impulsif. La cabine était verrouillée, le tueur au bas résille ne peut être que Claude Dominique : le prénommé Christophe n'a pas refermé derrière son assassin et l'employé possède la clé. Encore que, ces loquets peuvent parfois s'ouvrir de l'extérieur avec un simple tournevis ou une clé plate, non ?

– Tu l'as dit.

Ils retournent à la cabine. Ils examinent la porte. Le verrou peut être actionné par une tige qui traverse l'huis et est fendue à son extrémité du côté extérieur. Jo sort son trousseau et fait glisser aisément une clé plate dans la fente. Il lève et abaisse le loquet plusieurs fois :

– Comme tu dis. N'importe qui peut ouvrir ça avec n'importe quoi. L'assassin a néanmoins pris un risque. À moins qu'ils ne soient tous de mèche ?

– Tu as trop lu Agatha Christie, Georges : l'Orient-Express partait de la gare de l'Est, non de la gare de Lyon. À propos d'Est, je t'invite à bouffer une choucroute en attendant les résultats des dépositions.

– À cinq heures de l'après-midi ? Par cette chaleur ?

– J'ai faim.

– Alors, allons-y.

– Tu préfères la bière ou le vin blanc avec la choucroute ?

– La bière, bien sûr.

– Je savais que tu étais connaisseur.

La police scientifique poursuit son travail. L'Antinea's va être fermé et mis sous scellés. Monsieur Jo raconte une anecdote sur le chemin de la brasserie, une plaisanterie de carabin que lui avait livrée un psychiatre pour expliquer la différence entre psychose et névrose: le névrosé construit des châteaux en Espagne, le psychotique les habite, le psychiatre touche les loyers.

Ils s'attablent à la terrasse de la taverne qui regarde la gare. Ils boivent un demi pression en attendant petit-salé, saucisses et saucisson à l'ail qui garniront le chou aux fines lamelles fermentées. Jadot se réjouit que les gardes à vue puissent avoir lieu à l'hôtel de police que dirige Georges Dupin: il déplore les conditions de travail au 36 quai des Orfèvres.

– Tu sais, Georges, ça devient de pire en pire chaque jour dans la grande maison. Les locaux de la boîte sont vétustes, exigus, quasiment insalubres, impossibles à agrandir, et même à entretenir. Avant, c'était parce que le bâtiment est classé. Désormais, c'est parce qu'on va déménager aux Batignolles. En conséquence, plus le moindre kopeck pour redresser une étagère ou rafraîchir un bureau. Les salles de garde à vue ne sont plus aux normes depuis longtemps.

– On vous promet le grand déménagement pour deux mille dix-sept, c'est ça?

– Oui. Les promesses n'engagent que ceux qui les reçoivent. Il paraît que la nouvelle PJ sera formidablement installée, avec des conditions de travail de rêve, des espaces *différenciés*, une salle de sport, une armurerie, les labos de la police scientifique, un stand de tir et d'autres équipements extraordinaires, à côté du nouveau palais de justice. Six étages avec ascenseurs: finie la volée circulaire de cent quarante-huit marches. Tout ça sur le site du Village olympique réservé pour les Jeux de deux mille douze.

- Ceux de Londres ?
- Exactement : les Jeux que la perfide Albion nous a subtilisés. Je n'envie pas les collègues d'outre-Manche. Tu imagines le cirque, quinze jours sur les dents, en plein été, avec la sécurité publique à assurer, la voirie, la protection des personnalités et autres entourloupes, toutes les brigades sur les dents ! Tout ça pour une boîte privée ! Le mouvement olympique est une de ces entreprises dont les dépenses sont publiques et les recettes privées. Et sans médailles pour les flics.
- Il y en a qui regrettent déjà le 36 et son histoire fabuleuse.
- Oui, je sais. D'autres pleurent Vidocq et Bertillon. La nouvelle adresse de la Crim' sera rue du Bastion, et ça pourrait être au 36. T'imagines un film titré : *36 rue du Bastion* ?
- Tant que c'est pas rue du Baston...

Chapitre 3 : Avenue Mozart

Vendredi, dix-sept heures. Rachid sonne à l'interphone: *Christophe et Marie-Lucie de Saint-Alban*. L'immeuble est un bâtiment Art Nouveau tout biscornu, construit en brique et en pierre de taille. La façade est pourvue de vérandas et de balcons, ornée de ferronneries ouvragées et de fenêtres à meneaux garnies de vitraux colorés. La porte en bois est immense. Le nom de la voie est indiqué sur une plaque émaillée: *Avenue Mozart*. Personne ne répond. Il sonne à nouveau. Une voix d'homme grésille, qui invite le visiteur à se présenter. Rachid dit «Police», on lui répond: «Patiencez, je vous prie.» Une bonne minute se passe. Il se tourne vers Sébastien, qui l'accompagne: «On va poireauter longtemps, tu crois?» Les paroles inutiles rassurent. Débarquer pour prévenir qu'il va falloir changer la plaque de l'interphone et, en attendant, descendre tout de suite foutre un adhésif pour masquer *Christophe* n'est pas le plus excitant dans le métier de flic. Rachid déteste annoncer les décès. C'est encore plus flippant quand le mort est un assassiné et non un banal accidenté. Il subodore que Monsieur Jo l'a choisi pour commencer l'enquête sur l'entourage du Christophe aux mœurs dissolues. C'est excitant pour un futur capitaine de police. Va falloir ouvrir l'œil.

Il s'apprête à sonner encore quand la voix dit: «Quatrième étage.» La porte se déverrouille. Les policiers pénètrent dans

un vaste hall en marbre, au plafond très haut, agrandi par les miroirs rococo qui couvrent les murs et décoré d'arbres en pot, palmiers, résineux. Une belle rangée de ficus en bonsaï est alignée sur un rebord éclairé par une verrière ouvrant sur un patio engazonné. Un immense catalpa y est planté. Sébastien lâche un sifflement admiratif: «On est tombé sur des sacrés rupins, tu crois pas, Rachid?» Ce dernier approuve d'un hochement de tête épaté. Leurs regards se croisent dans le grand miroir qui occupe la cloison de l'ascenseur qui les emmène au dernier étage. *Pas trop présentable*, pense le grand Rachid: visage taillé à la serpe, mal rasé, sourcils broussailleux surmontant les yeux noirs cernés, cheveux frisés, gras, longs sur la nuque et rares sur le crâne. Sa femme a raison de lui reprocher sa chemise au col râpé; il a eu tort de l'envoyer balader: *Les magasins de vêtements, ça me gonfle*. Il ajuste les pans de la chemise dans sa ceinture: *Et, merde, y a une tache sur le bide*. Il saisit la fermeture à glissière pour fermer son blouson de cuir. *Et, merde, elle est coincée*. Il relève le col. Les voilà arrivés. Il jette un ultime coup d'œil en sortant. *Et, merde, une poche du jeans déchirée*. Comme un flic de la BAC du 9-3 qui serait parachuté Faubourg Saint-Honoré. Sébastien est plus classe. Un beau gosse, Sébastien, au regard velouté de *Latin lover*, brun et bouclé, portant avec souplesse sa grande taille, et sa carrure d'athlète mise en valeur par une chemise de soie sous un blazer de bonne coupe. Sa paie doit passer en fringues, mais ça le regarde. Mais, se dit Rachid, c'est moi le lieutenant de police, le supérieur, et bientôt capitaine, surtout s'il ne déconne pas sur cette enquête.

L'ascenseur donne accès à un vaste palier et une seule porte. Elle s'ouvre avant que Rachid ait à sonner. Un loufiat les dévisage, impassible, un grand escogriffe en gilet rayé, qui les détaille comme un physionomiste de casino et lance froi-

dement: «C'est à quel sujet?» Rachid se décoinçe et exhibe sa carte professionnelle: «Lieutenant Elbachir, Police nationale, et brigadier Dubois. J'ai une information à communiquer à madame de Saint-Alban.» Le domestique ne semble pas plus impressionné qu'un dealer de La Courneuve contrôlé par la police municipale. Il fait entrer les deux policiers et leur demande de patienter dans une entrée aux allures de salle d'attente de dentiste, dotée de cinq ou six chaises Louis XV, ou XVI, va savoir, toutes dorées et alignées. La moquette est épaisse comme une banquise, un lustre vénitien aux ampoules en forme de bougie distille une lumière jaune. Rachid passe sa main dans le désordre de ses cheveux en se mirant dans un miroir. Vénitien aussi, le miroir. Il ne manque que les gondoles et les chevaux de Saint-Marc. Et justement, y en a un, de cheval, une statue en marbre rose, superbe: *Un peu minable, hein, Sébastien? À peine grandeur nature.*

Il ricane mais tourne dans sa tête les recommandations. Il se souvient d'une formation là-dessus: *Informier une famille du décès tragique d'un de ses membres.* C'est un peu loin. Il regrette de s'être laissé distraire par les longues jambes de la psychologue qui faisait le topo et portait une jupe un peu courte. Il se marre en évoquant le cadavre affublé de la perruque de travers et recouvert de dentelles grotesques: *Un décès tragique. Comique aussi, non? Tragi-comique.* Rire est une défense.

Le laquais Grand Siècle rapplique et lâche un *Madame va vous recevoir, veuillez me suivre* que Rachid croyait réservé aux films d'époque. Ils lui filent le train dans un appartement dont la surface pourrait accueillir quinze métiers à tisser si on était à Belleville. Ils traversent la salle à manger. Une grande table y est dressée pour une quinzaine de couverts, porcelaine blanche, serviettes pliées en queue de paon, verres de cristal innombrables et vases cathédrales remplis de fleurs.

Ils accèdent à une terrasse de la taille d'un court de tennis. Le sol est en parquet de pin. De beaux meubles en teck harmonieusement disposés dans un petit jardin avec tables basses, poufs de couleur, chiliennes, et innombrables bacs fleuris. Une fontaine glougloute comme au jardin d'Éden au pied d'un érable sycomore planté dans un large pot. Le domestique s'efface et invite Rachid et Sébastien à pénétrer dans l'endroit, inondé de soleil. Ils clignent des yeux. Il fait chaud bien que le vent commence à se lever et que de gros nuages noirs s'accumulent derrière la colline de Meudon, qui apparaît toute proche, coiffée de son observatoire. La tour Eiffel s'entrevoit derrière l'érable et, sur la gauche, on aperçoit le toit du palais de Chaillot. Ce petit paradis est en plein ciel et ne s'expose à nul regard indiscret. Un spa carré de belle taille en occupe un coin. Une femme aussi, une rousse, allongée sur un transat. Elle porte un maillot de bain deux pièces, blanc, qui rehausse le bronzage. Rachid s'approche, la main en visière, ébloui par le soleil qui descend derrière la tour Eiffel. La femme alanguie soulève ses lunettes de soleil à la monture en ailes de papillon et aux branches en cuir noir. Les binocles ne viennent pas du Monoprix de la rue de Passy. Elle interpelle les visiteurs :

- Que puis-je pour vous, messieurs ?
- Lieutenant de police Elbachir. Bonjour madame. Voici le brigadier Dubois. Avez-vous un lien de parenté avec monsieur Christophe de Saint-Alban ?
- C'est mon mari. Pourquoi cette question ?
- J'ai une information à vous transmettre le concernant. Une mauvaise nouvelle.
- Qu'est-ce à dire ?

Les consignes de la psychologue aux jolies gambettes reviennent en rangs serrés dans le cerveau du policier : //

convient de marquer une pause pour que la famille puisse se préparer psychologiquement à recevoir l'annonce du décès qui sera formulée simplement, en adoptant une attitude chaleureuse et compassionnelle. Il est nécessaire de prendre du temps pour écouter les réactions de l'endeuillé (larmes, cris, révolte, agressivité) avec empathie et répondre sur un ton apaisant.

Marie-Lucie de Saint-Alban reste allongée, en bikini, les lunettes sur le front. Rachid remarque deux lettres «C» entrelacées qui habillent le haut des branches. Son *Kèsadire* flotte dans l'air comme le *Cétakelsujet* inaugural du domestique. Sébastien note les seins ronds, parsemés de taches de rousseur et cachés par le soutien-gorge qui n'est pas agrafé. Un bon flic se doit de tout noter : elle devait prendre un bain de soleil à poil. La visite des flics porteurs de mauvaises nouvelles ne semble pas bousculer la naïade. Le ventre est plat, marron-nasse. Le slip est marqué d'un CHANEL sur une ceinture bleu pétrole fictive, en aussi grandes lettres que NIKE sur un survêtement de BCS. Les policiers restent debout devant la femme qui ne se départ pas de sa nonchalance et répète :

- Qu'est-ce à dire ? Une mauvaise nouvelle ?
- Votre mari est malheureusement décédé, Madame.
- Ah ?

Rachid réfléchit à ce que peut être une attitude chaleureusement compassionnelle en attendant les cris et les pleurs de désespoir. Il se calque sur celle de Sébastien qui regarde ses chaussures. La bronzeuse se lève, non sans difficulté, obligée de tenir le soutien-gorge d'une main pour ne pas déballer ses nichons. Elle s'extirpe grotesquement du siège, enfle une paire de mules argentées à talons hauts et abandonne les flics sur la terrasse pour gagner l'appartement, sans un mot. Sébastien note qu'elle a de belles fesses. Ils se retrouvent seuls comme deux brêles. Sébastien lève la tête :

– Qu'est-ce qu'on fait ?
– On attend. Logiquement, si j'en crois les recommandations, l'endeuillée devrait rappliquer en poussant des hurlements désespérés, en se tordant les mains de douleur, avec larmes, révolte, agressivité et tout le fourbi. Il faudra prendre du temps pour écouter, dire que c'est normal qu'elle réagisse comme ça, qu'on est désolés, et avec empathie, et sur un ton apaisant.

– C'est quoi, on pâtit ?
– Je sais plus trop, mais la veuve semble assez bien maîtriser ses affects, c'est pas sûr que j'en ai besoin.

Le gugusse en gilet rayé rapplique et prie ces messieurs de bien vouloir attendre madame dans le petit salon. Il les accompagne dans une pièce luxueuse dotée d'une table basse et de fauteuils Voltaire (ou Diderot, va savoir), un petit salon dans les quarante mètres carrés. Lourde cheminée de pierre. Ils s'asseyent, cul au bord des sièges. Rachid admire un tableau accroché au mur qui représente un bateau à vapeur blanc et gris naviguant sur une mer aux bleus contrastés. La fumée qui sort de la cheminée envahit le haut de la toile dans un camaïeu de noir, de gris, de gris-bleu, et masque à demi un autre bateau, plus petit, qui est incliné sur le flanc et semble échoué. La facture est moderne, les couleurs sont apposées en épaisses couches de matière qui donnent du relief à l'eau. La fragilité des chalands est ainsi soulignée. Ils voguent en vacillant, irréels, noyés dans les immenses bleus d'une mer sans ciel. C'est très beau, froid, un peu angoissant. Rachid murmure à Sébastien :

– Je connais ce tableau. C'est un Nicolas de Staël.
– C'est pas mal, y a des jolies couleurs, mais les bateaux ne sont pas bien dessinés. Tu t'y connais en peinture, Rachid ?
– Tu peux le dire. J'aime beaucoup Nicolas de Staël. Ce tableau est souvent reproduit.

– Ça coûte cher une croûte comme ça ?
– Des millions d’euros, Sébastien.
– Tu rigoles ? D’un autre côté, ils ont l’air sacrément friqués les de Saint-Alban.

– Ce n’est pas l’original.
– Tu crois ? Va savoir. Dis donc, Rachid, tu vas lui raconter quoi à la veuve ? Que son mari a été étranglé dans une boîte de cul en bas résilles et minirobe de dentelle ?

– La psychologue bien roulée prétendait que, une fois passé le choc initial, la famille pose des questions sur les circonstances du décès, et qu’on doit fournir les éléments factuels. On est dans la merde.

– T’es forcé de tout dire ?
– Je sais plus trop mais j’ai pas l’intention d’entrer dans les détails graveleux. On verra plus tard. Je me souviens qu’il faut éviter de dire cadavre, corps, dépouille. Éviter : *Le cadavre est à la morgue*. Choisir : *Votre mari est à l’institut médico-légal*. Taire les *broyé, déchiqueté, écrabouillé, en lambeaux* en cas d’accident. La psychologue allumeuse n’avait pas évoqué la circonstance présente. Je vais passer sous silence : *La dépouille est au caveau étranglée et défoncée à mort*. Qu’est-ce que t’en penses, Sébastien ?

Il se marre. Rire est une défense. Rachid est préoccupé par ce qu’il va devoir expliquer. Peut-être que la madame de Saint-Alban qui se languit à poil en plein ciel est au courant des déviances de son mec ? Ça arrangerait bien Rachid. Sinon, ça va faire beaucoup d’un seul coup : primo il est mort ; deuzio assassiné ; troisiso dans un sauna glauque ; quatrio c’était une tantouze.

Marie-Lucie de Saint-Alban entre dans le petit salon. Elle a revêtu une robe d’été légère, bleu pâle, avec des « C » entrecroisés un peu partout. C’est une belle femme dans la quarantaine, qui doit consacrer du temps à ralentir le temps autant que ses moyens le permettent. Elle en a et ça se voit :

elle expose un physique botoxé-lifté-siliconé classique dans le quartier. Sébastien semble apprécier, d'autant qu'elle inaugure son veuvage en s'installant face à lui en croisant ses jambes nues, un peu cuites mais aux cuisses suggestives à l'orée de la robe. Elle se tient assise le dos bien droit, les nibards pigeonnant comme sur la place de l'Opéra. Ses cheveux roux sont coupés courts, à la garçonne. Elle aurait ressemblé à Jean Seberg si Rachid et Sébastien avaient connu cette actrice du siècle passé. Son visage est un ovale imperturbable, sans qu'il soit possible de distinguer, dans cette froideur, la part revenant à la personnalité de celle impartie à la chirurgie ayant ravaudé les traits. La bouche est grande, les lèvres sont épaisses, artificiellement sensuelles. Elle jette un long regard sur Sébastien. Elle a de grands yeux verts inexpressifs. Elle détaille le jeune homme comme une touriste en vacances romaines examine le marbre de l'Apollon du Belvédère. Sébastien en paraît ébahi, tout Apollon qu'il soit. Elle décroise et recroise ses jambes et dit : « Je vous écoute. » Rachid avale sa salive et répète :

- Votre mari est malheureusement décédé.
- Que s'est-il passé ?
- Il a été trouvé mort dans un établissement de bains.
- C'est impossible. Nous disposons de tout le nécessaire.

Elle tourne rapidement la tête en direction de la terrasse et, d'un coup de menton, semble faire allusion au spa. Rachid subodore qu'il doit bien exister quelques salles de bains en porphyre ou en lapis-lazuli dans l'appartement et déglutit. Il cherche brièvement dans sa mémoire si la psychologue vaguement salope avait évoqué le cas où la famille se dispense de cris et autres larmoiements. Il comprend qu'il va devoir improviser :

- Madame, son corps a été découvert dans un sauna.
- Nu ?
- Euh oui, presque.

- Comment savez-vous que c'était lui?
- Ses papiers se trouvaient dans un vestiaire avec ses vêtements.
- C'est une erreur, une confusion avec quelqu'un d'autre. Je vais le joindre immédiatement. James? Prenez mon portable et appelez Monsieur sur son mobile personnel. Et rappelez-lui que nous avons un dîner.

Elle a appuyé sur un interphone et le domestique a appliqué immédiatement, comme s'il écoutait à la porte. Elle prend une cigarette égyptienne dans un petit coffret et sollicite Sébastien: «Vous permettez? Avez-vous du feu?» Un briquet Dupont mahousse trône sur la table basse. Sébastien se précipite servilement sur l'engin et allume la cigarette de la veuve qui offre ses jolis seins en pâture au regard de l'Apollon du douzième arrondissement. Comme des brioches. Ou plutôt comme ces croissants de la veille que les pâtisseries accommodent avec des amandes et disposent au premier rang derrière la vitrine afin de les écouler, appétissants mais déjà un peu rassis. Rachid l'observe. Cette femme n'existe que pour paraître? Et son mari pour disparaître? James revient et proclame qu'un policier a répondu à l'appel sur le mobile de Monsieur et souhaite parler à Madame. Il tient le téléphone à la main entre pouce et index, comme une chose obscène. Madame de Saint-Alban le saisit, le porte à son oreille. Elle reste de marbre. Elle murmure: «Oui, ils sont là», et tend l'appareil à Sébastien, qui le transmet à Rachid:

- Allô, lieutenant Elbachir à l'appareil.
- Salut, Dubuisson, police scientifique. On a levé le code du portable. Tu peux dire à la famille qu'elle est attendue à l'IML pour identifier formellement le corps.
- Je m'en occupe.

La nouvelle veuve tire sur la cigarette au papier rose pâle et

au bout doré. Un parfum sirupeux, vaguement écœurant, a envahi la pièce. Rachid se tourne vers la femme, qui le regarde de ses grands yeux verts indifférents: «Madame, il s'agit bien de votre mari. Je vous invite à nous accompagner à l'institut médico-légal pour l'identification.» Elle se lève, écrase la cigarette dans un grand cendrier d'albâtre et sort, impénétrable.

Rachid est soulagé, mais perplexe:

– T'en penses quoi, Sébastien?

– Belle femme, non?

– Pour les jeunots dans ton genre qui se pâment devant les cougars en pré-avachissement, je dis pas non. Mais c'est pas la question. La mort de son jules n'a pas l'air de la bouleverser des masses.

– Elle a de la réserve, de la pudeur, elle maîtrise ses affects comme tu dis. Elle est digne.

– Surtout digne de déballer ses miches sous ton blair, hein, Ducon?

– Charrie pas, Rachid, t'es jalmince parce que j'ai un ticket?

– Laisse tomber, Seb, mélange pas le cul et le boulot, sinon t'es cuit.

Le loufiat James radine avec sa tête à claques et son sempiternel *Si ces messieurs veulent bien me suivre*. Ils traversent la salle à manger. Une soubrette s'active pour débarrasser la table. Ils rejoignent la maîtresse des lieux dans l'entrée. Elle les attend à côté du cheval en marbre rose. Elle s'est changée. Elle porte un tailleur de cuir fauve. Rachid s'étonne de ne pas voir briller des «C» enlacés un peu partout sur la pelure haut de gamme. Sébastien trouve que le cuir sied bien à l'endeuillée. Un mascara bleu métallique souligne ses paupières. Un rouge à lèvres violet dessine ses lèvres épaisses à la moue dédaigneuse. Le trio quitte les lieux, direction Mazas, l'institut médico-légal, la morgue, à deux pas de la rue Barrot.

Chapitre 4: Vendredi soir

Vendredi, dix-neuf heures. Jadot fait le point à l'hôtel de police du douzième avec Monsieur Jo, Rachid et Sébastien. Le commandant de la Crim' est sur les dents. Il y a une personnalité parmi les témoins, comme il le craignait. Il attend d'en parler plus avant avec le procureur pour déterminer les modalités de l'enquête. Jo sert une tournée de bières. Il fait encore chaud bien que l'orage menace. Plus chaud qu'à l'Antinea's.

Jadot interroge Rachid sur les résultats de sa virée avenue Mozart. Le lieutenant lui raconte l'immeuble Art nouveau tarabiscoté, l'ambiance friquée, le domestique au gilet rayé, la terrasse paradisiaque, le Nicolas de Staël, la veuve sexy en belle rousse imperturbable qu'ils ont accompagnée à la morgue et qui a reconnu le corps sans ciller. La dépouille était plus présentable à poil qu'en dessous affriolants, mais la marque de la strangulation n'était pas belle à voir, un sillon rougeâtre affreux qui entamait les chairs. Jadot apprécie le rapport de Rachid, court, précis, clair, sans fioritures.

On commence à disposer d'informations sur le mort. Christophe de Saint-Alban était un galeriste réputé sur la place de Paris, un marchand d'art ayant pignon sur rue, expert connu internationalement, spécialiste du baroque italien. Il avait traîné par le passé une sale affaire sur le dos, une histoire de recel pas joli-joli. Il s'en était tiré avec un non-lieu et une répu-

tation d'escroc malin. En revanche, rien sur lui côté mœurs.

Les auditions des témoins ont été menées rapidement. Jadot résume à voix haute les dépositions recueillies par les enquêteurs :

– Primo, le môssieur de la Mairie. François Bataille, directeur des Affaires culturelles de la Ville de Paris, un notable, le proc est emmerdé. Le type a exigé son avocat, qui a rampliqué fissa. Il ne semble pas gêné du tout d'avoir été ramassé dans un sauna libertin. Il prétend s'y amuser de temps à autre. Sur l'emploi du temps entre quinze et seize heures, il raconte qu'il s'est délassé (tu parles) en regardant les vidéos dans le recoin du haut.

– Il pouvait apercevoir le couloir ? questionne Rachid.

– Il prétend qu'il n'a rien vu des entrées et sorties des cabines. C'est possible. Faudra vérifier si un pékin installé dans le recoin peut se « délasser » tranquillement sans perspective sur le couloir.

– Je persiste à mal comprendre l'intérêt de ce genre de pratique, interrompt Monsieur Jo. Il ne peut pas trouver plus discret, l'huile enculturée ?

– Souviens-toi de la visite commentée, Georges. Tout ça tourne autour du désir et de la crainte. Désir de voir, d'être vu, de passer à l'acte, crainte d'être surpris et de devoir rendre des comptes. Le philosophe dit : *Comme le soleil, le sexe ni la mort ne peuvent se regarder en face*. Que l'on soit gay, bisexuel ou surtout hétéro curieux, comme dit l'employé Claude Dominique. Rendre des comptes, non tant à la société qu'à soi-même. Y en a que ça excite, cherche pas à trop comprendre, ça relève du *surmoi* totalitaire et possessif en guerre avec les pulsions et refoulements du *ça*. C'est de la psychanalyse, trop compliqué pour nos p'tites têtes de flics.

– Alors, il n'a rien vu, c'est ça ? conclut Rachid.

– C'est ce qu'il dit. Il a remarqué un passage furtif de la blonde qui a jeté un coup d'œil dans le recoin aux vidéos où il se «délassait». La blonde, c'est Eva. Elle s'appelle David. Il est aide-soignant à l'hôpital Saint-Antoine mais travaille sur un autre site, à l'hôpital Rothschild. Il bosse la nuit. Il est souvent à l'Antinea's dans la journée. D'après ce qu'il dit, il roupille chez lui le matin et débarque dans le lieu de débauche dans l'après-midi. L'hosto est à deux pas et il crèche dans le quartier.

– C'est un transsexuel? questionne Sébastien avec une moue dégoûtée.

– Plus compliqué que ça. Il a incontestablement un look féminin, et je crois que vous vous êtes fait surprendre, non? Il s'est fait remplir un peu les seins, sans doute, et il est imberbe. Mais autant homme que femme, sinon plus, attendez cinq minutes, vous allez voir ce que vous allez voir.

Il agite une clé USB avec un air mystérieux et poursuit :

– Vers quinze heures, elle était en bas avec Salif.

– Qui ça, «elle»?

– David! Eva si tu préfères, suis un peu, Georges. Elle s'est isolée au sous-sol dans la cabine aux barreaux, avec le black, pendant un bon moment. Puis elle est montée chercher Christophe et ne l'a pas trouvé, ni dans les cabines ouvertes, ni dans le recoin où elle a vu Bataille qui matait les films pornos. Elle a frappé à la porte de la cabine fermée. Personne ne répondait, elle s'est inquiétée et a prévenu Claude Dominique. Son récit corrobore ceux de l'employé et du directeur de la Culture.

– Pourquoi cherchait-elle Christophe? interroge Rachid. Pour une partie de jambes en l'air entre filles?

– Pas impossible. J'ai récupéré la clé USB trouvée dans les vêtements de De Saint-Alban, le code a été levé. Regardez: il n'y a guère de doute qu'Eva et Christophe partageaient parfois une certaine intimité.

Jadot entre la clé dans le port USB de l'ordinateur qu'il a installé sur le bureau. Les policiers voient défiler des photos du marchand d'art en travesti, prenant des poses érotiques, obscènes, grotesques. Certains clichés sont pris en extérieur, dans une forêt, sur un parking, une aire d'autoroute. Il n'est pas seul parfois, et s'exhibe en femelle dépravée livrée aux appétits de mâles en rut. Il y a une vidéo. Jadot la déclenche. On y voit de Saint-Alban s'ébattant sur une table de pique-nique avec une femme. Eva. En l'occurrence plutôt David qui va et qui vient entre les reins du travesti en bas noirs et porteparretelles, offert docilement à genoux sur le banc. Christophe qui couine «C'est bon Eva, t'es bonne ma chérie, je t'aime, viens plus fort mon amour.» Eva qui l'insulte, le claque, et lui procure de la joie tandis que ses petits seins ballottent. «C'est répugnant» commente Jo sous le regard approbateur de Sébastien. Rachid ajoute sobrement : «Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'ils s'y connaissent en pique-nique, surtout côté nique.» Jadot poursuit la synthèse des dépositions :

– Salif Cissoko, le grand black, est un petit gars du 9-3, parents originaires du Sénégal mais natif de Gonesse. Habite à Goussainville, bosse dans la zone de fret de Roissy. Il confirme le récit d'Eva : ils sont restés ensemble entre quinze et seize heures dans la cabine du sous-sol, celle aux barreaux mitoyenne de la salle du sling.

– Gonesse et Goussainville, c'est dans le Val-d'Oise, M'sieur Jadot, pas dans le 9-3, dans le 95, le 9-5 si vous préférez.

– Merci Rachid, on va ranger les GPS grâce au lieutenant Elbachir, spécialiste en géopolitique administrative.

– Je suis de Saint-Denis, Monsieur Jadot, c'est pas loin de Gonesse mais c'est pas dans le même département.

– Ça va, Rachid, on a compris.

Le lieutenant revient aux faits :

– Il est resté tout le temps au sous-sol, le Salif? Il n'est pas monté?

Sébastien ricane pour lui-même afin que tous entendent : « Faudrait questionner sa chérie... » Jadot le fusille du regard et poursuit :

– Le Noir dit qu'il est monté prendre une douche puis qu'il est redescendu rejoindre Eva. Il n'a rien remarqué dans le couloir du haut, qui était désert selon lui.

– Il aurait eu le temps d'étrangler le Christophe?

– Vraisemblablement. Et ce d'autant plus que l'employé affirme l'avoir vu rôder vers les cabines. On va confronter les versions de ces deux-là. Quant au travesti looké pute, il s'agit du docteur Valéry Duchemin, psychiatre, installé rue des Saints-Pères et attaché à l'hôpital Saint-Antoine.

– Comme par hasard, remarque Sébastien. Il-elle bosse pas en psychiatrie, par hasard l'aide-soignant-soignante Eva-David? Tant qu'à faire, entre pervers.

– Faudra vérifier. Duchemin est de garde de nuit tous les jeudis à l'hôpital et ne travaille pas le vendredi. Il en profite pour se rendre à l'Antinea's y faire la folle. Il est marié.

– Il est marié, cette tapette? commente Sébastien qui ne semble pas très tolérant à l'égard des fantaisies de ses semblables.

– Marié avec une femme, répète Jadot. Tu sais, petit gars, c'est plus compliqué que tu crois, la vie des animaux. Les pervers sont ceux qui emmerdent les autres, qui se régalent à corrompre des innocents. Tant que les amusements restent entre initiés, que tout le monde est content, ça ne regarde pas le populo. Si ça se trouve, Duchemin est un psychiatre de première et un époux exemplaire.

Sébastien est dubitatif. Jadot poursuit :

– Quoi qu'il en soit, Sabrina (c'est son nom de guerre) affirme être resté(e) en bas entre quinze et seize heures, sur le sling, à attendre le chaland.

– Une plombe là-dessus les cuisses écartées, pattes en l'air ? s'étonne Rachid. Elle ne craint pas l'ankylose, Sabrina-Valéry-Duchemin. Et à attendre quoi ?

– Qu'un inconnu rapplique et s'occupe d'elle. C'est son truc. Elle reste dans la pénombre, sur le sling, comme une chose offerte. Ça la regarde, il se sent objet de désir.

– Qui ça, « il » ? demande Monsieur Jo.

– Sabrina ! Le docteur Duchemin. Suis un peu, Georges !

– Je plaisante, j'rigole comme disent les jeunes. Il n'a donc pas quitté le sous-sol, Duchemin allongé en Sabrina sur le sling ?

– Non. Eva et Salif confirment qu'elle était sur le sling, visible à travers les barreaux de la cabine. Mais la salle du sling est dans la pénombre, et j'imagine qu'ils étaient occupés. On leur a demandé s'ils pouvaient garantir que Duchemin ne s'était pas absenté cinq minutes à leur insu. Ils ne savent pas. En revanche, Sabrina-Valéry-Duchemin confirme que Salif est parti une dizaine de minutes. Il-elle précise que c'était suite à une engueulade avec Eva après qu'ils eurent baisé. Le black lui gueulait dessus en la traitant de pauvre type, et Eva aurait fait une crise d'hystérie en reprochant à Salif de la tromper.

– C'est la meilleure ! explose Monsieur Jo. Voilà une bande de partouzeurs effrénés, moitié mecs-moitié gonzesses, parfois les deux tour à tour, qui se retrouvent dans un endroit parfaitement aménagé pour les ébats et qui se jouent des scènes de jalousie...

– C'est la vie des bêtes, Georges. Je ne serais pas étonné que Sabrina Valéry-Duchemin soit jalouse d'Eva et soit restée dans la salle du sling pour regarder ce qu'elle faisait avec Salif et se

torturer le sentiment. J'anticipe sur la question qui va venir : tout porte à croire que Salif est un actif viril avec qui Eva est femme, et certainement pas un passif comme Christophe, vous suivez ?

– Compris, Jadot, conclut Jo. Si j'analyse les dépositions qui sont toutes cohérentes, aucune hypothèse n'est à écarter. À une nuance près : l'employé signale avoir vu le black près des cabines, bien que celui-ci affirme n'être remonté que pour prendre une douche. Chaque personne parmi les cinq présentes à l'Antinea's entre quinze et seize heures a pu commettre le crime. Encore que : faut être costaud pour étrangler si fortement un homme. Je ne vois pas une femme réussir ça. Il a dû se défendre, le Christophe, non ?

– Il devait roupiller à moitié. Ça fatigue, tu sais bien. Et je te rappelle que les cinq suspects sont des hommes, Eva et Sabrina comprises.

– Oui c'est vrai, j'oubliais. On finit par s'y perdre avec cette Sabrina psychiatre élégant du Faubourg Saint-Germain et cette Eva qui est aussi un David vachement viril. Reste le mobile.

On reprend des bières. Jadot sort se soulager. Il revient et annonce qu'il a eu le procureur au téléphone :

– C'est incroyable, chaque fois que je vais pisser, faut qu'on me sonne sur mon portable. C'est d'un pratique. Le procureur est emmerdé, mais bien davantage que prévu. Figurez-vous que François Bataille est le père d'un membre du gouvernement.

– Il y a un ministre qui s'appelle Bataille ? questionne Monsieur Jo. Je ne vois pas. Mais ils sont une tapée, je serais bien incapable de les nommer tous. Il n'est pas ministre de l'Intérieur ou de la Justice, on les connaît ceux-là. Un petit portefeuille ? Ministre des Choux-Farcis ?

– Le père et le fils ne portent pas le même nom. Secret défense sur l'identité du fils. Dès que vous saurez qui c'est, vous la fermez, compris? Pas un mot, même dans les couloirs. Surtout dans les couloirs. C'est un ministre très important, à la tête d'un ministère clé, et politiquement incontournable pour la majorité. Ça vous suffit?

– Le père a la soixantaine, commente Sébastien. Le ministre doit à peine friser les quarante, ça en élimine un gros paquet.

– Suffit, Sébastien, on s'en fout, compris?

Jadot a élevé le ton. Il explique que le procureur aimerait éviter la garde à vue pour Bataille. Le magistrat hésite. Il se perd en conjectures, entre conseils et suggestions. Pire que des ordres. Monsieur Jo se récrie :

– C'est pas possible, ça, Jadot. Suppose que ce soit Bataille l'assassin? Comment justifier qu'on le libère et qu'on garde les autres? Imagine qu'il y ait des fuites. C'est le ministre qui va s'étrangler en lisant *le Canard enchaîné*.

– Une juge d'instruction a été immédiatement saisie. À elle de se démerder avec ça et de diligenter notre enquête. En cas de problème, ça relèvera de la Chancellerie.

– C'est le ministre de l'Intérieur, alors? questionne Sébastien. Je le voyais plus vieux.

– Sébastien, ferme-la ou ça va mal aller.

– Pourquoi t'as dit «la» juge? reprend Monsieur Jo. Tu sais de qui il s'agit?

– Les emplois publics se féminisent, Georges. Trop compliqués pour les mecs. La magistrature comme l'enseignement, la médecine hospitalière, l'armée. Et la police. Et trop mal rémunérés. C'est la petite Martin-Dubourg, je la connais. Et elle n'est pas en vacances. Elle est très bien. On va disposer dès maintenant des commissions rogatoires pour réquisi-

tionner, perquisitionner, confronter, reconstituer, examiner les factures détaillées de téléphone, les comptes bancaires, fouiller les ordis, le grand jeu, quoi. Tout ça va être faxé dans les minutes qui viennent. Mais le procureur aimerait que l'affaire soit bouclée sous quarante-huit heures. On est vendredi vingt heures. Il faut l'assassin pour dimanche soir. Il m'a dit que si je n'étais pas capable de le débusquer alors que c'est à l'évidence un de la bande des cinq, je n'ai plus qu'à demander ma mutation à Sainte-Foy-la-Grande. Il est parfois mutin, le proc. La juge va m'appeler d'un instant à l'autre.

– C'est joli, Sainte-Foy-la-Grande, ajoute Georges. C'est là que j'ai débuté. Y a du bon pinard dans le coin, tu vas apprécier, Jadot.

– Je ne suis pas encore en Gironde, Georges.

Le portable de Jadot sonne. Il s'éloigne pour répondre. Monsieur Jo rumine à haute voix : « On est certain que l'assassin est parmi les cinq et on va en lâcher un dans la nature ? Ça va pas du tout, cette affaire. Renoncer à la garde à vue ? Quelle connerie énorme. Je vous parie qu'on va les foutre sous contrôle judiciaire. L'assassin pourra se barrer dans l'espace Schengen, et c'est grand. Il se planquera jusqu'en Finlande, le tueur du sauna. Je n'ose imaginer deux poids et deux mesures : quatre en garde à vue et le père du ministre libre de se barrer en Laponie. »

Jadot revient et annonce ce qu'a décidé le juge des libertés et de la détention : contrôle judiciaire pour tout le monde. La juge d'instruction râle mais elle n'a pas pu obtenir davantage qu'un contrôle contraignant avec astreinte à domicile, interdiction de communiquer et commissions rogatoires tous azimuts. Les piliers de l'Antinea's passeront le week-end à la maison, ça tombe bien, on annonce des orages. Les OPJ qui les ramèneront chez eux pourront perquisitionner et embar-

quer les ordinateurs. Mais c'est du grand n'importe quoi : faudra envoyer des agents chercher les témoins chez eux pour les interrogatoires, puis les ramener. Et si on veut poursuivre, recommencer la noria. Un vrai bordel. Le directeur de la boîte met à disposition les effectifs nécessaires, y compris pour surveiller chaque témoin. Il y aura des flics en planque devant tous les domiciles. Au mois d'août, ça tombe bien, on est en sureffectifs, c'est bien connu. Pour ce qui est de la police scientifique, tous les prélèvements devront être traités en urgence. C'est Dubuisson qui va jubiler. La consigne est claire : primo, ménager le père du ministre mais ne pas le rater s'il est coupable. Secundo, ne pas laisser accroire qu'il pourrait y avoir une faveur.

Le commandant demande à Monsieur Jo s'il peut disposer de Rachid et de Sébastien. Il a besoin de renforts sûrs. Le commissaire est écœuré, mais conciliant :

– Pas de problème, Jadot. T'es disponible, Rachid ou je te fais réquisitionner ? T'avais prévu quelque chose ce week-end ?

– Y a une expo à Beaubourg, mais ça attendra, vous pensez bien Monsieur Jo.

– Et toi, Sébastien ?

– Ça attendra aussi pour ce qui me concerne, même si j'avais des projets moins culturels.

– Je vois. C'est pas trop le « ture » qui te passionne dans « culture », réplique Monsieur Georges. Tes conclusions provisoires, Jadot ?

– Il ne faut pas s'obnubiler sur le côté sexy glauque de l'affaire. Les travestis, les bisexuels, les hétéros curieux et autres partouzeurs ne sont pas plus souvent criminels que ceux qui honorent madame consciencieusement le samedi soir. Éventuellement après avoir regardé un porno sur le câble. Sauf quand le milieu s'en mêle, évidemment. Mais l'Antinea's est

une boîte peinarde d'après ce que tu m'as dit, Georges, sans histoires, sans putes ni maquereautage, sans racket ou autres entourloupes. On démarre tout de suite, je mets mes enquêteurs sur le coup et les services s'occupent d'organiser les transferts et la surveillance des témoins. Toi Rachid, tu seras en paire avec moi, et Sébastien reste en stand-by, ça vous va? Demain matin huit heures à mon bureau du 36. On commence par Salif Cissoko.

– Pourquoi lui, Monsieur Jadot?

– On a déjà pas mal d'infos sur le mort, sur la veuve et sur Eva. On suit la logique des choses, si j'ose dire. Et j'aimerais bien savoir comment il va réagir aux allégations de l'employé le concernant. Je convoque le directeur de la culture à neuf heures. Je pense disposer des premiers résultats des examens des fadettes et autres ordinateurs de tout le monde dans la matinée. On fera le point après.

Chapitre 5: Rachid

Saint-Denis, vingt heures trente. Rachid rentre chez lui tout excité. Sa femme l'accueille avec un : *T'as pas encore eu le temps d'aller acheter des vêtements, c'est pas possible, Rachid, t'as vu ta dégaine? Ta chemise tachée, ton jeans déchiré? C'est pas possible, c'est pas comme ça que tu vas avoir ta promotion.* Rachid répond qu'effectivement, c'est pas comme ça. Il explique qu'il a du boulot pour le week-end, une grosse affaire, il ne peut pas en dire davantage, il doit foncer sur son ordinateur pour surfer du côté des trafiquants de tableaux et autres escrocs connus sur la place, ça lui rappellera ses études. Stéphanie râle un peu : «Tu te souviens qu'Anne a une soirée pyjama chez sa copine Myriam? La maman est sympa, elle semblait se réjouir de garder des gamines en transes. Et on devait dîner en amoureux, pour une fois qu'on avait une soirée pour nous sans la petite. Et ma mère doit emmener les deux fillettes à la Cité des Sciences demain après-midi pendant qu'on sera à Beaubourg. Tu as oublié?» Rachid se souvient. Il prend sa femme entre ses bras, l'embrasse tendrement. Il a de beaux yeux noirs sous ses sourcils broussailleux. Il prend la tête de Stéphanie entre ses deux grandes mains. Il la regarde dans les yeux. Ses beaux yeux bleus, les yeux qu'elle a donnés à Anne, leur petite Bretonne qui vient d'avoir l'âge de raison et dont c'est la première sortie.

– Je suis désolé ma chérie. On pourra peut-être quand

même jeter un œil sur l'expo Picasso, une heure ou deux, je sais pas, ça dépendra de Jadot.

– Jadot ?

– Un commandant de la brigade criminelle, qui dirige l'enquête. Il s'agit d'un meurtre, je peux pas t'en dire plus, avec des embrouilles sulfureuses. Et peut-être bien que ma licence en art va me servir. Incroyable, non ? C'est ta mère qui va en faire une tronche, elle qui redoutait de te voir frayer avec un Arabe qui étudiait l'art. Je la revois comme si c'était hier : *Mais enfin, Rachid, c'est pas comme ça que vous allez nourrir une famille.* Déjà qu'elle voulait pas croire que j'étais Breton.

– Reconnais qu'elle n'avait pas tort.

– Quoi ? Je ne suis pas Breton peut-être ?

– Mais si mon chéri, tu le lui répètes assez. Mais elle avait raison : on ne vit pas de ta licence en art, grand bêta. Sinon de ton art de la déduction et des horaires pas possibles. Et de mon salaire de professeur des écoles aussi, non ?

Rachid la serre fort contre lui, jusqu'à lui faire craquer les côtes, et gagne leur chambre où une petite console sert de support à l'ordinateur. Stéphanie lui apporte un peu du tagine aux mille saveurs qu'elle avait concocté pour le dîner en amoureux. Elle lui susurre : « Bon courage mon chéri, si c'est pas demain, on ira une autre fois, j'espère que c'est pas dangereux, ton affaire. » Elle lui passe la main dans les cheveux : « Faudra quand même que t'ailles chez le coiffeur. » Il lui tend la joue. Elle l'embrasse. Il se met à jongler sur les touches. Elle le quitte tendrement : « Je vais te préparer des affaires convenables pour demain, sale type. »

Vendredi, minuit. Rachid a bien travaillé sur Internet. Ses recherches ont confirmé ce qu'il subodorait sur François Bataille et de Saint-Alban. Ça sert de s'intéresser à l'art, même

pour un flic. Surtout pour un flic. Il avait entendu parler de cette combine en lisant la revue qu'il reçoit chaque mois, une belle revue sur papier glacé. Avec des actualités sur le monde de l'art. Sur les marchands d'art. Il en sait davantage après avoir fouillé sur la toile. Il n'a pas touché au tagine aux milles saveurs. Maintenant, il a faim. Une faim de loup. Stéphanie est venue se coucher une heure auparavant, comme une petite souris. Il la regarde endormie. Malgré l'heure tardive, l'orage n'a guère rafraîchi l'atmosphère. Elle a rejeté la couverture et sommeille nue. Elle ressemble à la *Maja desnuda* de Goya. Elle expose de beaux seins lourds, une peau blanche dans l'obscurité, une taille marquée, des hanches larges, un ventre plat, une toison brune comme une touffe diabolique au sein de cette candeur. Rachid est ému par un trouble sensuel qui prend peu à peu le pas sur l'excitation intellectuelle de fouiller la vie des autres, leurs turpitudes sur le net. Il embrasse le ventre chaud. Il lui fera l'amour demain. Stéphanie aime être prise, surprise dans l'entre-deux du petit matin.

Il réchauffe le tagine au micro-ondes. Il boit un grand verre d'eau pétillante. Il aime bien son travail. Quelle journée! Une journée qui le change de la routine bureaucratique. Le tagine est réchauffé. Il dévore la viande d'agneau savoureuse imprégnée des parfums de cannelle, de cumin, de gingembre, de safran, de vanille et de miel entre amandes, raisins et pruneaux, courgettes et carottes. Il est repu. Il est fatigué. Il n'a pas sommeil.

Il s'accoude à la fenêtre et contemple Saint-Denis qui brille dans la nuit. Il est né là, à deux pas, dans la cité Langevin. Il habite rue de la République désormais, dans le centre-ville. Rachid aime sa ville. Il aime le 9-3 malgré ce qu'on en dit. Il se penche. Il voit la basilique et les grilles de la Maison de la Légion d'honneur, où l'on enseigne aux filles de ceux qui

eurent du mérite. Ou furent considérés comme tels. Il sourit en lui-même d'une anecdote que lui avait racontée son pote Pierre Goldstein et qu'il se promet de confier à Jadot à l'occasion : le poète Louis Aragon avait refusé la Légion d'honneur. Jacques Prévert l'en félicita en disant : *C'est très bien de la refuser, Louis, mais encore faudrait-il ne pas l'avoir méritée.*

Les souvenirs et les relents de l'histoire se côtoient ici, à deux pas du plus grand marché d'Ile-de-France, un marché aux exotismes mélangés, ceux du lointain Orient et des parfums de l'Inde en passant par l'Italie, le Portugal, le Maghreb, l'Afrique et jusqu'aux maraîchers de Noisy-le-Grand. On s'y croise le dimanche en sari, en boubou, en bleu de chauffe et en jeans.

Rachid aime sa ville. Il rêve. Il songe au 36 quai des Orfèvres, un autre lieu chargé d'histoire et de souvenirs. Pourquoi ne pas postuler à la Crim', travailler avec des types comme Jadot ? La brigade va déménager aux Batignolles, moins loin du 9-3 que l'île de la Cité. Il pourrait aller bosser en vélo.

Il revoit le tombeau de Louis XII et d'Anne de Bretagne, une merveille en marbre de Carrare. Il se jura de devenir sculpteur quand il visita pour la première fois la basilique lors d'une sortie scolaire, la basilique où sont enterrés les rois et les reines de France. Il se souvient des quatre vertus cardinales qui siègent aux coins du mausolée : Prudence, Justice, Force et Tempérance. Il avait demandé à l'institutrice ce que signifiait *tempérance*. Elle l'avait expliqué en soulignant que les musulmans la pratiquent naturellement. La conne, elle confondait tout. Si elle avait su qu'il était Breton. Elle avait néanmoins raison : bien que Breton, Rachid ne connaît pas l'intempérance. Elle avait raconté l'histoire des départements franciliens, pourquoi la Seine-Saint-Denis porte le numéro 93. Elle avait

précisé en riant que celui-ci, le 93, désignait le département du Constantinois quand l'Algérie était Française. Est-ce pour cette obscure raison administrative que les Français d'origine maghrébine sont nombreux par ici ?

Il sourit. C'est devant le tombeau qu'ils avaient choisi le nom de leur fille en revenant de l'échographie, il y a plus de huit ans déjà. Un prénom breton. En hommage à la maman de Rachid qui venait de mourir et était née Le Goff, à Audierne, avant de devenir madame Elbachir à Saint-Denis. Rachid se demandait parfois : *Si ç'avait été le contraire ?* S'il avait eu un papa breton et une maman maghrébine ? Il s'appellerait Tanguy Le Goff et personne ne lui demanderait si sa mère avait pour nom de jeune fille Elbachir ou Larbi malgré les cheveux noirs et les sourcils broussailleux du rejeton. À quoi tiennent les préjugés ? Son copain Pierre Goldstein lui avait un jour expliqué qu'il n'était pas juif : sa mère était née Martin et l'on n'est juif que par sa mère. Eût-ce été le contraire qu'un petit Martin serait juif dans l'indifférence générale. Pierre et Rachid s'étaient accordés sur le fait que l'essentiel est de pouvoir choisir, et ils étaient de Saint-Denis. Dionysiens. Sauf que, parfois, c'est les autres qui choisissent pour vous. Souvent. Était-ce pour cette raison, aussi, qu'ils étaient devenus policiers tous les deux ?

Rachid va se coucher.

Il a envie de fumer. Huit ans qu'il a arrêté. Depuis Cannes. C'est court, huit ans. Il se redresse à moitié assis dans le lit, mains sur la nuque, une clope virtuelle au bec. Sa petite Anne, sa première sortie ce soir. Encore huit ans et elle aura les nichons qui poussent et envie de sortir pour de vrai. C'est un peu à cause d'elle qu'il est flic. Une licence en art acquise à l'université Paris VIII - Saint-Denis, vingt-quatre ans, Stéphanie enceinte avec son désir d'enfant qui lui tenaillait le

ventre: fallait oublier la vie d'artiste. L'École nationale supérieure des officiers de police. À Cannes. Pas Cannes sur la croisette: Cannes-Écluse, en Seine-et-Marne. Son pote Pierre était déjà lieutenant de police. Il lui avait vanté le job, les possibilités de promotion, la sécurité de l'emploi, et la possibilité de postuler une formation ouverte aux licenciés bac-plus-trois. Rachid avait réussi le concours d'entrée à l'ENSOP du premier coup. Les sujets l'avaient un peu aidé. La question de culture générale était: *L'artiste doit-il être engagé?* et la note de synthèse portait sur: *Les violences à l'école*. À croire qu'ils avaient été choisis exprès pour un rebeu artiste du 9-3. Pour le reste, tout avait roulé: il avait bossé le droit tout seul et avait répondu à l'aise à la question sur *Les pouvoirs du juge*. Les tests psychométriques l'avaient amusé et, une fois l'admissibilité en poche, les entretiens, les oraux, les épreuves physiques, c'était de la gnognotte. Pourquoi devenir policier? Les examinateurs lui avaient posé la question. Curieusement, bien qu'il se fût parfaitement préparé, il avait été pris de court. Il avait improvisé une réponse qu'il croyait bateau: *Parce que j'aime le service public, j'ai envie de participer à l'organisation d'une société juste et harmonieuse, comme dans la devise Force, Justice, Prudence, j'aurais voulu être directeur de musée, participer à la diffusion de la culture mais, en fin de compte, j'aime trop l'action au quotidien et le travail en équipe*. Les examinateurs semblaient, pour l'un bluffé, dubitatif pour l'autre, mais il avait été reçu. Depuis, il s'apercevait que c'était exactement la bonne réponse. Il avait simplement omis de préciser qu'il avait une famille à nourrir et que la sécurité de l'emploi compte aussi. Mais ça, ils devaient s'en douter.

Il n'arrive pas à dormir. Il entend le souffle régulier de Stéphanie. Il se rappelle la première fois: l'avait rencontrée dans le parc de La Courneuve. Il revenait de Gonesse à vélo

et était tombé à ses pieds, en faisant le mariole. La première chose qu'il avait vue d'elle en se relevant, c'était ses seins dans l'échancrure du corsage. La seconde était le livre qu'elle lisait, sagement assise dans l'herbe. *Gombrich: Histoire de l'Art.*

Il est facile de se rendre de Saint-Denis à Gonesse à vélo : on suit la piste cyclable de la Vieille-Mer, on traverse le parc de La Courneuve, le plus beau d'Ile-de-France, vallonné, propre, on arrive à Dugny, on longe l'aéroport du Bourget par une sente champêtre. Un jour, Rachid s'y était arrêté et avait subi une attaque de jars élevés dans une minuscule ferme improvisée sous les Falcons. Puis Bonneuil-en-France, le grand champ et on arrive à Gonesse. Sous les vrombissements des Airbus et des Boeing. Rachid songe à Salif, le black du sauna, qui est né à Gonesse. On accède au plateau de la plaine de France après avoir gravi la rude côte qui traverse la ville. Un sentier mène à Goussainville-Vieux-Pays, à travers champs. Salif habite Goussainville.

Rachid finit par s'endormir, sa main posée sur le ventre doux de Stéphanie, à peine égarée vers la toison brune.

Chapitre 6 : Samedi matin

La police est venue chercher Salif à Goussainville dès sept heures trente. Il attend devant le bureau de Jadot, 36 quai des Orfèvres, à huit heures. Il s'est sapé classe, pas comme la veille pour se rendre à l'Antinea's. Il va et vient dans le couloir, incapable de rester assis sur une de petites chaises en bois alignées près du planton de service. Il porte un costume bleu pétrole et des chaussures en cuir noir, qui brillent trop. Il possède l'élégance naturelle des Africains. C'est un beau garçon à la démarche souple, grand, baraqué sans être massif, sans doute un danseur accompli dont les femmes apprécient la douceur de la peau quand elles se lovent entre ses bras. Son visage est fin et ses lèvres charnues. Son regard est tendre. Il doit arborer un sourire éclatant et sympathique quand il est de bonne humeur. Mais il est plutôt renfrogné en faisant les cent pas. Il aperçoit la Sainte-Chapelle entre les grilles d'une fenêtre. Croit-il en Dieu ? Au Diable ? Lequel pourrait l'aider ? Il se précipite quand Rachid le prie d'entrer dans le bureau de Jadot. Il se dit : *Merde, encore le beur.*

Jadot lui résume les éléments de la déposition recueillis la veille : Salif Cissoko, vingt-neuf ans, Français né à Gonesse de parents originaires du Sénégal. Célibataire, vit à Goussainville. Diplômé d'un BTS « management des unités commerciales », travaille depuis cinq ans dans la zone de fret de l'aéro-

port Roissy – Charles-de-Gaulle. Bon job, gagne bien sa vie.

Un fonctionnaire tape la déposition qui sera signée ensuite par le témoin. Il ressemble à un échassier qui picorerait des touches d'ordinateur en silence. Discret, efficace, il fait partie des meubles. Il est précieux à un point tel qu'on l'oublie.

Salif demande à sortir pour aller aux toilettes. L'entretien débutait à peine. Le planton l'accompagne. Jadot dit à Rachid: «L'anxiété, ça fait pisser. Il était destiné depuis toujours à bosser sous les avions, ce Salif Cissoko. Tu connais Gonesse et Goussainville, n'est-ce pas? Moi aussi, même si j'oublie que c'est dans le 95. Pile sous les pistes. Il y a beaucoup d'Africains qui habitent par là. À se demander s'ils ne sautent pas par les hublots avant l'atterrissage pour éviter les collègues de la Police de l'air et des frontières. À moins que les loyers peu chers, peut-être...» Rachid se marre. Rire est une détente. Il répond: «À moins que le rugissement des avions ne leur rappelle leur savane natale? Mais vous savez, Monsieur Jadot, le bruit est insupportable dans ces coins-là. C'est une honte de loger les gens sous le vacarme incessant des avions.»

Salif revient, un peu palot comme un Noir peut l'être. Jadot reprend:

– Vous confirmez être resté avec monsieur Solal dans une cabine du sous-sol entre quinze et seize heures?

– Avec qui?

– David Solal. Connu à l'Antinea's sous le nom d'Eva.

– Ah, oui, Eva, je confirme, monsieur l'inspecteur. Mais je suis remonté un moment en haut pour prendre une douche puis je suis retourné la retrouver.

– Vous êtes resté longtemps en haut? Vous n'avez rien remarqué?

– Non, c'était désert.

– Vous n’êtes pas allé dans le couloir? Vous avez regardé dans les cabines?

– Non, j’ai pris une douche et je suis redescendu.

– Monsieur Duchemin, Sabrina si vous préférez, prétend que vous avez eu une altercation avec Eva. Vous saviez qu’il, ou plutôt qu’elle était dans la salle du sling?

– Oui, elle n’a pas arrêté de nous espionner. C’est une emm... Une fouineuse, monsieur l’inspecteur.

– Vous la connaissez?

– Un peu, comme ça, répond Salif, en rougissant comme un Noir peut rougir.

– C’est-à-dire?

– Elle est souvent là le vendredi.

– Vous venez le vendredi à l’Antinea’s?

– Je travaille souvent le week-end, le fret aérien, ça part tous les jours. Je récupère le vendredi.

– Comme le psychiatre, murmure Jadot. Voilà un lien inattendu entre les marchandises qui s’envolent et celles qui restent sur le cœur. Vous voyez Sabrina en dehors du sauna?

– Jamais m’sieur l’inspecteur.

– Vous n’avez pas son portable? Réfléchissez bien.

– Si, mais c’est juste pour savoir si elle va venir au sauna le vendredi suivant. Et je l’appelle toujours en numéro masqué, je vous jure, je la fréquente pas. Y a longtemps que je l’ai plus contactée. C’est une emmerdeuse. Oh! excusez-moi.

– Vous n’avez de relations qu’avec les homosexuels? Vous connaissiez Christophe de Saint-Alban?

– Quoi? Vous déconnez m’sieur l’inspecteur, si je peux me permettre. Je ne suis pas gay, vous me prenez pour quoi? Qui vous dites?

– Christophe, le travesti assassiné.

– Je le croisais de temps à autre, mais c’était pas mon genre.

- C'est quoi votre genre ?
- Ben Eva, Sabrina, les copines sexy quoi...
- Vous fréquentez des femmes ? Je veux dire, des vraies femmes.

- J'ai une amie qui s'appelle Gloria.
- Pourquoi cette attirance pour les travestis ?

Salif se tortille sur son siège. Il a envie d'envoyer le commandant Jadot aux pelotes, lui dire qu'il est vénère avec ses questions à la con, que ça ne le regarde pas. Et devant l'autre flic, en plus, le beur. Il répond en baissant la tête, les coudes sur les genoux :

- Je sais pas, m'sieur.
- Pour quelle raison vous êtes-vous disputé avec Eva ?
- Chais plus, m'sieur.
- Écoutez, tout ça reste entre nous. Mais vous devez comprendre que quelqu'un a été assassiné. Rachid ? Va me chercher un café, tu veux bien ?

Rachid sort. Il comprend que Jadot veut favoriser les confidences en tête à tête. Il connaît l'hostilité de certains Africains à l'égard des Maghrébins. Il en profite pour aller pisser en songeant au poids de l'histoire. Tout ça parce que les Arabes tenaient les Noirs en esclavage depuis l'extension de l'Islam au IX^e siècle. Il va faire couler un café à la machine et regagne la porte du bureau. Il attend que Jadot le fasse entrer.

Derrière la porte, le commandant a invité le Noir à répondre d'un coup menton, du style : *Maintenant qu'on est seuls...* Salif est penaud, il parle bas, sans regarder son interlocuteur :

- M'sieur l'inspecteur, c'est que j'en ai un peu marre qu'elle fricote avec ce type, le Christophe. Je peux pas le blairer, cette vieille tafiole poilue. C'est pas normal qu'elle le baise, voilà, c'est tout.

- Vous êtes amoureux d'Eva ?

- Je sais pas m'sieur, c'est bizarre.
- Ça ira pour le moment. Vous allez signer votre déposition.

Le bel Africain se lève et s'apprête à partir. Il se sent vaguement coupable, comme dirait un psychanalyste et non un juge. Rachid entre et l'interpelle, en s'appuyant sur le chambranle tout en tenant la tasse en plastique à la main :

– Encore une question : vous n'avez rien remarqué de particulier dans la clientèle de l'Antinea's hier ?

– Y avait pas beaucoup de monde, je suis arrivé vers une heure et demie et ça s'est vidé vers quatorze heures. Seuls les habitués sont restés.

– Vous y êtes tous les vendredis ?

– Quasiment.

– Les vendredis précédents ? La semaine dernière ? Rien de spécial ?

– Je ne vois pas. Encore que...

– Encore que quoi ?

– Il y avait un couple le vendredi précédent. Ça arrive parfois. Mais ce couple était spécial, comme vous dites.

– C'est-à-dire ?

– Ils n'ont rien fait. Ils sont arrivés juste après moi. J'étais venu tôt, il devait être midi. La femme est restée au bar à bavarder avec Claude à voix basse. Ils sont repartis après un quart d'heure, pas plus, et ils ont disparu sans aller visiter l'établissement. Je m'en souviens bien parce que j'étais arrivé avant Eva et Sabrina, et je les attendais sur le canapé du bar. Ce couple m'a paru bizarre.

– Un homme et une femme ?

– Ben oui, un couple quoi.

– Comment était la femme ?

– Une brune, dans les quarante ans, plutôt bien conservée.

– Brune ? Vous êtes sûr ?

– Aile de corbeau.

Jadot a fait celui qui relit la déposition pendant cet échange. Il interpelle le Noir :

– Attendez un peu. Vous confirmez ne pas vous être rendu dans le couloir aux cabines du haut entre quinze et seize heures, après vous être douché ? Réfléchissez bien.

– C'est tout réfléchi. Je confirme et je signe.

– Quelqu'un vous a vu rôder vers les cabines.

– Quoi ? Qui a raconté cette connerie ?

– Nous verrons lors de la confrontation.

– C'est tout vu. C'est ce chtarbé de Claude, y avait que lui à l'étage. Complètement mytho ce taré. Vous le croyez ?

– Vous pouvez partir. Vous restez à notre disposition. Je vous rappelle que vous êtes sous contrôle judiciaire et que vous n'avez pas le droit de quitter votre domicile. On va vous ramener chez vous.

Salif sort. Il tremble de rage. Il se retourne et jette, bave aux lèvres : « C'est un dangereux cinglé ce type, un branque. Méfiez-vous de lui. »

Rachid tend la tasse à Jadot, qui la jette à la poubelle en expliquant que le café du distributeur du 36 quai des Orfèvres est infâme et qu'ils iront en prendre un bien meilleur plus tard aux *Deux Palais*. Les policiers font la synthèse de l'interrogatoire. Rachid s'étonne que le grand Noir se soit vexé d'être considéré comme homosexuel. Jadot explique :

– Il ne l'est pas. Il considère les travestis comme des femmes. Je serais étonné qu'il ait jamais touché un sexe d'homme. Il a une amie, et peut-être bien plusieurs, beau gosse comme il est.

– Que trouve-t-il aux travestis puisque leurs attributs mâles ne l'intéressent pas ?

– Va savoir, Rachid. Une sensualité débordante, peut-être? L'attraction pour la transgression? Les travestis sont réputés raffoler des Noirs. C'est un plaisir des Dieux que d'être désiré par une chaudasse, non? Tu sais ce qu'il dit à propos de son engueulade avec Eva? Qu'il est amoureux d'elle, et qu'il ne supporte pas qu'elle fréquente Christophe. Qu'elle soit homme, en fait.

– Vous pensez que ça lui suffirait comme mobile pour aller tuer l'amant d'Eva? Je veux dire sa maîtresse, on finit par s'y perdre.

– Je ne sais pas. Il faudra vérifier s'il n'est pas toxicomane. Une prise d'Ecstasy, de coke ou de LSD peut faire délirer. Il faudra aussi savoir qui des deux ment: lui ou l'employé qui prétend l'avoir vu près de la cabine où de Saint-Alban a été assassiné. Pourquoi ces questions sur le vendredi précédent?

– Une intuition. Cette affaire manque de femmes. Que pensez-vous de ce couple saugrenu?

– Faut voir. Il est neuf heures. Regarde si Bataille est arrivé.

Rachid va chercher le directeur de la culture de la Ville de Paris, ci-devant père de ministre *d'on-sait-pas-quoi-et-si-on-l'sait-on-s'tait*, qui attend sur une chaise. Il le fait entrer.

Jadot engage la conversation. Il excuse et explique les perquisitions et le contrôle judiciaire par la gravité des faits: «Je vous dois des explications. Il s'agit d'une affaire criminelle, un meurtre, vraisemblablement un assassinat. La peine encourue étant supérieure à cinq ans de réclusion, le juge a le devoir de placer les témoins au moins sous contrôle judiciaire strict. Les témoins qui, vous le comprenez j'en suis sûr, sont également des suspects. Monsieur le procureur a plaidé pour éviter la garde à vue.» François Bataille s'est calmé depuis la veille. Il est vêtu d'un sobre costume de toile grège, assez chic,

dont l'ouverture de la veste expose une bedaine qui déforme un polo de marque. Son visage est rond, gras, avec des boursofflures qui envahissent le cou et un menton empâté d'espion du Divan. Il est dégarni, avec des cheveux blancs en couronne autour de la tête et des mèches qu'il ramène sur le haut du crâne pour tenter de masquer la calvitie. Rachid a du mal à l'imaginer moitié nu dans le recoin à s'exciter seul devant des vidéos pornos. Le regard est vif, les yeux noirs pétillent d'intelligence. Il répond à Jadot :

– Je comprends parfaitement, Monsieur le Commandant. Je vous prie d'excuser mon comportement d'hier, mais admettez que j'ignorais ce qui s'était passé. Je suis à votre disposition.

– Je vous en remercie. Je résume votre déposition. Vous êtes François Bataille, soixante-deux ans, administrateur civil. Vous êtes directeur de la culture à la Ville de Paris. Votre fils occupe de hautes fonctions.

– Ne parlons pas de mon fils, voulez-vous ?

– Vous êtes de nationalité française, divorcé, vous habitez un appartement de fonction rue de Varennes. Vous avez déclaré ne pas avoir quitté le canapé du recoin aux vidéos entre quinze et seize heures et n'avoir rien remarqué, sinon que le travesti nommé Eva y a jeté un coup d'œil furtif. Vous confirmez ?

– Je confirme.

– Vous pouviez apercevoir le couloir aux cabines ?

– Non. J'étais installé dans le fond du canapé. On ne voit pas le couloir dans cette position.

– C'est exact, interrompt Rachid. J'ai envoyé Sébastien vérifier.

– Connaissiez-vous Christophe de Saint-Alban ?

– Tout le monde le connaît, voyons. C'est un expert dans

le monde de l'art, une vedette même, il serait singulier qu'un spécialiste des affaires culturelles ne le connût pas.

– Je voulais dire : en tant que client de l'Antinea's.

– Pas plus que ça. Nous nous étions croisés, bien entendu, de temps à autre. Pour tout vous dire, nous ne partageons pas les mêmes affects. Je ne suis pas homosexuel, si c'est ça qui vous intéresse.

– Mais vous le connaissiez personnellement, n'est-ce pas ? intervient Rachid.

Bataille tourne la tête vers lui, le regarde longuement comme pour jauger le jeune policier maghrébin. Il réfléchit.

– Effectivement. Il a traité une affaire avec ma mère, il y a quelque temps.

– Affaire, si l'on peut dire, poursuit Rachid, qui compulse ses notes. D'après nos renseignements, de Saint-Alban a escroqué votre mère. Celle-ci était veuve, et couverte de dettes laissées par votre père qui souffrait d'une addiction au jeu. Elle était Italienne et possédait une toile d'un petit-maître du dix-huitième que lui avait léguée sa grand-mère. Le marchand d'art la lui a achetée cinquante mille euros, payés en liquide, sans document écrit attestant la transaction. Il s'avère que le tableau en question est un Canaletto. Le dernier Canaletto mis aux enchères à Londres s'est adjugé onze millions de livres sterling. Un peu plus de treize millions d'euros. Votre mère a été contrainte de vendre son appartement pour couvrir les dettes. Elle avait quatre-vingt-sept ans. Elle n'a pas supporté la vie en maison de retraite et s'est suicidée la semaine dernière. Est-ce exact ?

Le directeur de la culture contemple à nouveau Rachid avec un regard rempli d'anxiété et d'admiration. Et mouillé.

– Vous êtes foutrement bien renseigné. Vous voulez tout savoir ? Ma mère a fugué de la maison de retraite. Elle a pris l'avion. À quatre-vingt-sept ans. Elle est retournée en Vénétie.

Elle a pris un taxi à l'aéroport Marco-Polo pour se rendre à San Donà di Piave, sa ville natale. Elle a marché jusqu'au pont et s'est jetée dans la rivière, à l'endroit même où son père s'était suicidé quatre-vingts ans auparavant.

– Vous tenez de Saint-Alban pour responsable du suicide de votre mère ? poursuit Rachid.

Bataille a une moue méprisante. Son regard erre. Il ressasse les souvenirs qui le relient à sa mère. Il murmure, tête basse, comme pour lui-même, que sa mère s'appelait Lucia, qu'il l'appelait Luce. Luce sa petite puce aux cheveux blancs qui s'était envolée pour Venise. Tout ce temps à ruminer, seule, à repenser à son père qui s'était jeté dans la rivière quand elle avait sept ans. San Donà, mille neuf cent trente et un. La grande dépression économique, Mussolini au pouvoir, les séquelles de la guerre d'avant, les préparatifs de celle qui allait venir. Le père de Luce était militant communiste, un compagnon de Silvio Trentin, le député antifasciste. Il avait refusé de le rejoindre à Toulouse. Luce avait toujours prétendu que les fascistes avaient jeté son père dans la rivière. Un suicide est une tare dans une famille. Elle préférerait penser qu'il avait été assassiné. Bataille se redresse et jette à Rachid :

– C'est moins grave, un assassinat. C'est la faute des autres, pas celle du sang, n'est-ce pas ?

– Vous pensez qu'un assassinat est sans importance ?

– Je n'ai pas dit cela.

– Est-ce vous qui aviez mis en contact votre mère avec le marchand d'art ?

– Oui.

– Vous ignoriez sa réputation sulfureuse ?

– Oui et non. J'avais entendu des rumeurs, mais Christophe était terriblement charmeur, ce salopard, compétent, intelligent, convaincant, séduisant même. Magnétique.

- Vous fréquentez régulièrement l'Antinea's?
- De temps à autre. Plutôt le vendredi après-midi, le jour calme à la Mairie de Paris.
- Y étiez-vous le vendredi précédent?
- Oui. Pourquoi?
- Avez-vous remarqué une clientèle inhabituelle? Un couple avec une femme très brune, aile de corbeau, vers midi?
- Non, je ne vois pas.

Jadot reprend la parole: «Nous vous remercions, vous pourrez disposer après avoir signé votre déposition. Je vous rappelle que vous êtes sous contrôle judiciaire et que vous ne devez pas quitter votre domicile. On va vous reconduire chez vous.» François Bataille sort sans saluer. Jadot félicite Rachid:

- Où as-tu appris tout ça?
- Je suis abonné à des revues d'art. L'affaire avait émergé malgré le lobbying du marchand qui a tout fait pour l'étouffer. J'ai confirmé ces infos sur Internet hier soir. Il est probable qu'il avait l'intention de planquer le Canaletto quelque temps avant de le faire réapparaître avec un faux certificat d'authenticité. C'est cuit, désormais.

– Tu l'as dit, pour être cuit, il est cuit Christophe de Saint-Alban. Et nous avons un mobile à son assassinat. François Bataille a dû tourner et retourner tout ça dans sa tête. Il est concevable qu'il ait pété les plombs en retrouvant le marchand à l'Antinea's. Cette hypothèse rend compte du côté impulsif du crime. Il est parfaitement possible qu'il ait quitté le coin des vidéos entre quinze et seize heures, pendant que l'employé Claude était au bar et les autres au sous-sol. Et qu'il ait étranglé le marchand d'art qui restait tanqué dans la cabine ouverte. Ou fermée, on s'en moque puisque la porte s'ouvre avec n'importe quoi. Qu'est-ce qu'il branlait seul dans la cabine, Christophe, si j'ose dire?

– Vous voulez dire : en attendant son assassin ? À mon avis, la même chose que Sabrina-Valéry-Duchemin : qu'un inconnu friand de vieilles folles se pointe. Ou il roupillait pour récupérer.

Jadot et Rachid s'installent à la terrasse des *Deux Palais*. Il est neuf heures et demie. Le ciel charrie des gros nuages noirs par-dessus le palais de justice, le temps est lourd mais il ne pleut pas. Ils commandent cafés et croissants. Le commandant désigne le marché aux fleurs tout proche et enseigne à Rachid, qui l'ignorait, l'origine du mot « poulet » pour désigner les policiers : ce marché proche de la boîte était auparavant celui des volailles.

Il attend avec impatience les premières conclusions de la police scientifique. Son portable sonne au moment où il se levait pour aller pisser. Il écoute en maugréant, puis se rend aux toilettes.

Rachid trempe un croissant dans le café, le renverse, décore d'une jolie carte de géographie marron foncé le beau pantalon beige clair que sa femme avait préparé pour lui. Il l'appelle pour lui dire que tout va bien, que l'enquête avance, qu'il se sent beau comme un sou neuf grâce à elle. Pas facile d'être femme de flic, des horaires incertains, un week-end fichu, les copains mi-moqueurs, mi-respectueux, le devoir de réserve et parfois des doutes sur l'absence de réserve du mari au sein d'une profession qui se féminise, comme toutes celles du service public, dirait Jadot : trop dur et trop mal payé. Déjà qu'elle a épousé un rebeu. Breton, certes, mais faut le savoir. Mais bientôt capitaine de police, à trente-deux ans, pas si mal. Rachid pense à l'enquête en cours. Bataille, faut voir. Salif, il n'y croit pas trop, encore que : des fois qu'il se came. Il appelle Sébastien et lui demande de se rancarder là-dessus. Si Salif

Cissoko touche à l'Ecstasy ou à la coke, ça doit se savoir à Goussainville.

Jadot revient, perplexe.

– Écoute ça Rachid. C'était Dubuisson au téléphone. Il a la Direction générale sur le dos, tout comme nous. Il a lancé les analyses ADN dans la nuit. Elles n'ont rien donné sur les capotes souillées récupérées dans la poubelle de la cabine où Christophe fut occis: trois préservatifs pleins de sperme, certes, mais pas trace de matériel génétique d'Eva ou de quelque autre mâle présent – Salif, Bataille, Claude Dominique ou Sabrina-Valéry-Duchemin. Du sperme d'autres clients venus entre midi et deux. C'était une gourmande, Christophe. Aucune trace non plus du passage d'aucun de ceux-là sur son corps supplicié, qu'il fût le fruit d'une caresse ou de la strangulation fatale. Sauf d'un: Salif. Ils ont trouvé des traces d'ADN appartenant au beau black sur le bas résille qui a servi à étrangler Christophe de Saint-Alban.

– Ils peuvent se planter?

– Il y a une chance sur cent milliards pour que deux ADN soient identiques.

– Donc, selon la police scientifique, Salif a étranglé le marchand d'art avec le bas résille, c'est ça? Une hypothèse qui colle avec la déclaration de l'employé qui l'a vu traîner vers les cabines. Et avec les dénégations outrées du black: il en fait trop en traitant l'autre de mythomane taré, non?

– Pas si vite. On peut établir que Salif a menti. Un sacré mensonge, va falloir le recuisiner celui-là. Je téléphone pour qu'on le ramène tout de suite et on va reprendre l'interrogatoire.

– Sébastien est parti enquêter à Goussainville, voir s'il est connu parmi les toxicos du coin.

– Bien, Rachid. Pour ce qui est des caméras de vidéosur-

veillance, les images sont médiocres, comme le prévoyait Dubuisson. Le matériel est un ancien système analogique. On confirme cependant les arrivées de Christophe à midi trente et des autres entre treize heures et quatorze heures trente, ainsi que les sorties d'autres clients entre ces heures-là. Personne n'est entré ou sorti entre quatorze heures trente et seize heures.

– Je repense à l'analyse ADN. La négativité des tests prouverait que l'assassin ne peut être que Salif?

– Non, bien sûr. Le meurtrier a pu mettre des gants. L'employé Claude nous a dit qu'il mettait des gants pour nettoyer. N'importe qui peut enfiler une paire de gants. Des gants en latex comme on trouve dans les hôpitaux. Ou des gants Mapa comme on trouve dans les supérettes. Salif est peut-être passé dans la cabine pour déposer une caresse sur la jambe encore gainée de Christophe. Mais pourquoi nous l'avoir caché? Pourquoi rendre visite à Christophe pour une douceur alors que le black affirme ne pas pouvoir l'encadrer? La police scientifique a ses limites. Il va falloir travailler à l'ancienne. Tu veux un autre café? On a cinq minutes.

Ils boivent un autre café. Chacun réfléchit en silence.

Jadot reprend: «Il me fait rire ce Bataille qui dirige la culture à la Mairie de Paris. Il me rappelle un type qui était directeur de l'Amérique au ministère des Étranges Affaires. Quand j'avais ton âge, Rachid, j'ai enquêté au ministère des Étranges Affaires: c'est comme ça que le divisionnaire avec qui je bossais désignait le ministère des Affaires étrangères. Un marrant, le divisionnaire. On était sur une histoire à la gomme de documents volés que le directeur de l'Amérique en question affirmait essentiels pour la sécurité du pays. On n'a rien trouvé. Il avait dû les paumer et pousser des cris d'orfraie pour jouer les importants. Le divisionnaire m'avait dit: *Tu vois, Jean-Marie...* C'est mon prénom, Jean-Marie Jadot. Il

m'avait dit : *Tu vois, Jean-Marie, il y a cinq directions au ministère des Étranges Affaires : une par continent. Il y a un directeur de l'Europe, un de l'Asie, un de l'Océanie, un de l'Afrique, un de l'Amérique. Eh bien, je me demande si le directeur de l'Amérique ne s' imagine pas qu'il dirige l'Amérique.* Tu vois, Rachid, c'est pareil pour Bataille : peut-être qu'il s' imagine qu'il dirige la culture des Parisiens. Bon, c'est pas tout, il n'y a pas que les anecdotes dans la vie. David Solal est convoqué à dix heures. On y va. »

Chapitre 7 : Les filles

Samedi, dix heures. David Solal patiente dans le couloir quand les flics reviennent. Il est vêtu dans le même style que la veille, BCS, mais avec des baskets Galliano, une casquette Nova Check et un pantalon de survêt en jersey Gucci. Au moins mille euros de fringues sur lui pour un look de caillera de banlieue friquée. Il a la peau mate, imberbe et veloutée, un visage fin, de beaux yeux bleu lavande aux longs cils, une bouche sensuelle. Il porte un diamant à l'oreille, assez gros. Il se lève et salue les policiers sans un mot, d'une inclinaison de tête. Il est difficile de savoir s'il manifeste ainsi du respect ou de l'insolence. Il est grand, mince, avec une démarche souple et assurée, ni maniérée ni efféminée. Il a les cheveux courts. Il est difficile de l'imaginer travesti. Il porte un sweater Zadig & Voltaire.

Jadot lui dit de patienter et entre dans le bureau avec Rachid: il va téléphoner à l'enquêteur qu'il a mis sur Eva-David, savoir si l'on peut disposer d'informations sur sa vie d'aide-soignant en complément de celles que l'on possède sur sa vie de femme. Il a un long entretien sur son téléphone portable, dont il résume le contenu à Rachid: «C'était Mafflier, un lieutenant de la brigade, un jeune très efficace. Lui, il prenait son café à Charenton, à la Cipale, le stade où il s'entraîne au rugby. Son seul défaut, cette passion

du rugby. Je l'ai envoyé enquêter sur Solal. Il s'est rendu à l'hosto où l'aide-soignant travaille de nuit. Il sait faire parler les gens. Il a recueilli pas mal de biscuits, écoute : David Solal est un excellent professionnel, ponctuel, zélé, très apprécié des malades âgés dont il s'occupe avec patience et dévouement. Ses collègues l'adorent. Une perle, si l'on peut dire. Maffier a fait un tour dans son voisinage tôt ce matin. Il a cuisiné la gardienne de l'immeuble où habite l'aide-soignant, boulevard de Picpus. La pipelette est prolix. Elle décrit son locataire comme un garçon discret, gentil, voire effacé, mais toujours disposé à rendre service. Trois particularités : uno, il possède une Harley-Davidson, une bécane dans les quinze ou vingt mille euros. Secundo, il part régulièrement en vacances à Miami ou dans d'autres coins du même genre, au bout du monde. Tercio : il gagne mille deux cents euros par mois. Tu vois le client ? Fais-le entrer. »

Le témoin s'installe avec réserve et nonchalance sur la chaise qui lui est proposée. Jadot résume la déposition enregistrée la veille : David Solal, vingt-cinq ans, aide-soignant à l'hôpital Saint-Antoine. Vous travaillez dans quel service ?

- En gériatrie.
- Vous n'avez jamais travaillé en psychiatrie ?
- Non. Si c'est pour Sabrina que vous dites ça, laissez tomber : je ne la connais que parce qu'on fréquente l'Antinea's, pas autrement.
- Mais vous savez qu'il est psychiatre à Saint-Antoine ?
- Oui et non. Moi je travaille sur le site de Rothschild. Et j'ai rien à cirer de Sabrina, je la connais, c'est tout.
- Salif dit que c'est une emmerdeuse.
- S'il le dit.
- Pourquoi est-ce une emmerdeuse, selon vous ?
- Elle est jalouse, des histoires de filles.

– Vous habitez boulevard de Picpus, célibataire. Vous confirmez que vous êtes resté avec Salif entre quinze et seize heures dans une cabine du sous-sol?

– Absolument, comme j'ai dit hier soir. Et je suis monté vers quatre heures. Christophe n'était pas en bas, ni au sous-sol, ni dans le recoin aux vidéos, ni dans aucune cabine – elles étaient toutes ouvertes, sauf une. J'ai frappé à la porte, ça ne répondait pas, je me suis inquiété, j'ai prévenu Claude.

– Pourquoi cherchiez-vous Christophe?

– Comme ça, on s'était engueulé avec Salif en bas, j'avais envie de changer d'air.

– L'air du haut est plus pur que celui du sous-sol, à l'Antinea's?

– Laissez tomber, m'sieur l'inspecteur, vous pouvez pas comprendre. Et puis voilà: je suis bien content qu'il soit crevé, ce salopard de Christophe. Mais je ne l'ai pas tué. Quelque part, je le regrette. Alors foutez-moi la paix, je dirai plus rien si j'ai pas un avocat, paraît que j'y ai droit.

David croise les bras et admire la flèche de la Sainte-Chapelle par la fenêtre, buté. Jadot jette un coup d'œil à Rachid: «Bon. Je vais prendre un café. T'en veux un, Rachid? Et vous monsieur Solal?» Il sort sans attendre les réponses. Rachid prend une chaise et s'installe à côté d'un David boudeur: «Écoute, David: on n'a rien à taper de tes histoires avec Salif, Sabrina et compagnie. On n'a rien à foutre que tu te travestisses et fasses la folle à l'Antinea's. On enquête. On a toutes les raisons de croire que Christophe de Saint-Alban était un salaud. On sait déjà que tu es quelqu'un de bien, un aide-soignant formidable, un chic type. On enquête. On trouvera. On trouvera l'assassin parce que c'est notre boulot, comme c'est le tien de torcher le cul des vieux, chacun sa merde. On sait que tu te contentes pas de ça, que tu sais les

aider au-delà de leurs incontinences, les aimer aussi. Nous, c'est pareil, on aime bien les innocents. Seulement voilà : même si la victime est une ordure, on doit trouver son meurtrier. Nous, on juge pas. Ça sera à la cour d'assises de dire s'il y a des circonstances atténuantes. Et si on en trouve, ça reposera beaucoup sur la qualité de notre enquête, tu piges ? »

David ne lâche pas la chapelle des yeux mais Rachid voit qu'il écoute. Il poursuit :

– On sait que tu as un train de vie bien supérieur à celui d'un aide-soignant. On sait aussi que tu voyais Christophe ailleurs qu'à l'Antinea's, et qu'il était raide dingue de toi. On est flics, mais pas pour autant plus cons que ça : Christophe te rémunérerait pour que tu le baisses, c'est clair. c'est comme ça que tu t'es payé ta Harley, ton diamant, et tes voyages. On s'en fout, c'est pas notre problème. En revanche, on a des indices pour incriminer Salif.

– Salif n'a rien à voir avec ça.

– On a l'impression qu'il n'appréciait pas trop que tu fréquentes Christophe.

– Vous êtes complètement loufdingues, vous, les schmitts.

Rachid sent que David lui échappe, qu'il fait fausse piste. Il reste silencieux. David garde le regard lointain. Ses beaux yeux clairs se mouillent. Une larme apparaît au bord de sa paupière, s'arrête un instant comme une nacre sur ses longs cils puis roule le long de sa joue. Une immense détresse se lit sur son visage. Rachid se lève, trouve un paquet de mouchoirs en papier qui traîne sur le bureau, le tend au témoin et se rassied. David s'essuie la joue, se mouche, tombe en larmes. Il se prend la tête à deux mains, les coudes sur les genoux, les épaules secouées par des sanglots qui ne semblent pas devoir prendre fin.

Jadot ouvre la porte. Il voit le dos du jeune aide-soignant

agit  par les saccades de détresse. Il gagne le bureau voisin.

Rachid se lève sans réfléchir. Il pose une main sur l'épaule d'un David prostré par un chagrin sans fin et la serre, comme pour lui montrer qu'il n'est pas seul, que quelqu'un est là, fût-ce un flic. David saisit cette main dans la sienne, inconfortablement, son bras plié devant son torse, sa main droite serrant la main policière accrochée à son épaule gauche. David se calme. La main de Rachid reste posée sur son épaule. Puis, comme pour lui-même, pour elle-même, Eva-David parle. Lentement, avec un désespoir creusant, elle parle dans le vide du bureau. Longuement. Sa main molle est retombée sur sa cuisse. Eva se raconte, paume ouverte vers le ciel, dans le silence qui s'est fait, un silence imprévu, un silence de cathédrale qui a succédé au ronronnement de la mauvaise climatisation brutalement interrompue.

Dans le bureau mitoyen, Jadot poursuit ses contacts téléphoniques avec les enquêteurs. Il apprend des choses bien intéressantes sur Valéry-Sabrina-Duchemin et sur son épouse. Sébastien l'appelle sur le téléphone portable :

– M'sieur Jadot ? J'arrive pas à joindre Rachid, son portable est fermé. C'est pour dire que je suis à Goussainville, chez les collègues. Salif est inconnu au bataillon des toxicos et autres dealers locaux. Je suis passé à Roissy, dans sa boîte de fret aérien, et j'ai aussi interrogé le voisinage où il crèche : RAS. Un gars sans histoires. J'ai même pu causer avec sa copine qui est secrétaire à la mairie, une black super-mignonne qui était de permanence et que j'ai d got e à l'hôtel de ville de Goussainville. Elle s'appelle Gloria, elle habite l'étage au-dessus de Salif, très classe, élégante, une vraie beauté. Elle n'en revient pas que son homme soit inquiété par la police.

– Merci, Sébastien. Renonce à retourner interroger la belle

Gloria pour tenter de la consoler : si tu mélanges l'amour et le boulot, t'es fichu.

– Je sais, m'sieur Jadot, on me l'a déjà dit.

Le commandant rentre dans le bureau voisin. David est abattu. Rachid suggère de le laisser partir après qu'il aura signé sa déposition. L'aide-soignant s'en va, le visage rougi par les larmes, sans rien dire. Rachid l'accompagne et lui demande s'il avait vu un couple le vendredi précédent vers midi. David répond que non, mais confie que Salif lui avait raconté la brève visite de ce couple singulier qui n'était resté qu'un quart d'heure et n'avait pas même visité les lieux. La femme était très brune. Aile de corbeau, avait dit Salif. Rachid rappelle à David qu'il est sous contrôle judiciaire et qu'il va être reconduit chez lui, mais qu'il n'a pas le droit de sortir.

Jadot informe Rachid que Sébastien a fait chou blanc à Goussainville, mais qu'il y a du lourd sur le psychiatre :

– Le docteur Duchemin est convoqué dans dix minutes, je te raconterai. Affranchis-moi sur Eva-David.

– Pourquoi vous m'avez laissé seul avec lui ?

– Parce que les entretiens singuliers favorisent les confidences. Vous êtes dans la même tranche d'âge. Il est juif, toi arabe : la proximité des cultures rapproche les êtres. En tête à tête tout au moins. En groupe, c'est une autre affaire, tu sais bien.

– Oui et non, m'sieur Jadot. Je suis à moitié Breton et, si ça se trouve, sa mère s'appelle Martin. Je m'égare. Je reprends : il a appris récemment qu'il est séropositif. Il était angoissé parce qu'il avait eu un rapport sans protection avec Christophe. Il a fait le test. Il est certain que c'est lui qui l'a contaminé.

– Comment peut-il en être certain s'il baise sans capote ?

– Il est sincère, poignant même. Il n'a confié à personne qu'il était devenu séropo, comme il dit. J'ai l'impression qu'il

était soulagé de me confier son secret. Il avait la hantise du sida, il n'avait jamais de rapports sans capote, même pour la fellation.

– Qu'est ce qui lui a pris de se lâcher avec l'autre ? Le fric ?

– Sans doute, mais pas seulement. Il décrit Christophe de Saint-Alban comme un être charismatique, captivant, séducteur, manipulateur, pervers. Magnétique. Il a envoûté Eva, lui faisant valoir qu'elle lui apporterait une grâce unique en le considérant comme une femme à combler sans artifice. Il a aussi allongé dix mille euros, une misère pour lui vraisemblablement. David a accepté, pour une seule fois. Ça a suffi. Il affirme que Christophe savait qu'il était séropositif et se délectait à contaminer les autres volontairement. Il dit que, depuis ce rapport non protégé, Christophe lui demandait de ses nouvelles chaque fois qu'il le rencontrait, avec un regard ironique, méchant, du style : *Alors ma petite Eva, en forme ? Pas trop déprimée ? Pas même immunodéprimée ?* Avec des ricanelements sardoniques. C'est son comportement qui a conduit Eva à contrôler sa sérologie.

– On va finir par regretter qu'il n'ait pas été étranglé plus tôt, cette saloperie. Ça fait un mobile pour David, tu crois ? Voire pour Salif chargé de mission par lui ?

– Sûr. Son frère Jonathan est mort du sida il y a dix ans. David en avait quinze, il l'adorait. Il se demande s'ils ne sont pas tous un peu pédés dans la famille. Il chialait, une misère à voir. Je lui ai parlé des progrès de la médecine, je lui ai dit que l'infection par le virus HIV se contrôlait bien maintenant avec les médicaments. Il le sait, mais il reste pétrifié d'angoisse et de culpabilité. Il ne veut le dire à personne.

– Et il te l'a dit à toi ? Pour nous fournir un mobile ?

– Il y a des secrets trop lourds à porter, trop chargés de sens pour être partagés avec des proches. Autant les confier à un

inconnu, comme font ceux d'en face, à Notre-Dame, qui se déchargent de leurs péchés dans l'ombre du confessionnal. Un flic vaut bien un curé, surtout pour un juif. Je doute qu'il soit dans le coup, ni lui ni Salif.

– On verra. Quoi qu'il en soit, il avait un mobile sérieux pour en vouloir à mort au marchand d'art. Et le docteur Duchemin aussi, figure-toi. Je viens d'avoir des news de la galerie d'art. J'ai envoyé quelqu'un là-bas ce matin. La galerie est ouverte, ils ignorent le décès du propriétaire. Une hôtesse accueillait les visiteurs. Mon enquêteur s'est présenté et a demandé le responsable. La fille a répondu que madame Duchemin n'était pas encore arrivée. Madame Lucie Duchemin, l'assistante de Christophe de Saint-Alban. Et même plus: il a saisi l'ordi, couru voir Dubuisson qui a fait lever les codes secrets en moins de deux, y compris celui de la boîte mail. C'est gavé d'échanges électroniques passionnés entre le marchand d'art et son assistante.

– Je me demande comment ils font pour lever les codes comme ça.

– Ils ont des logiciels programmés pour, avec des séries aléatoires. Quand le code ne contient que des chiffres, ça mouline vite. Si ça se trouve, Christophe avait mis sa date de naissance: ça ne m'étonnerait pas d'un lascar qui semblait sacrément sûr de lui et intouchable.

– Vous ne trouvez pas que ça fait beaucoup de coïncidences? Qu'Eva-David, Christophe et Sabrina-Valéry-Duchemin se fréquentent, je comprends: ils partagent des valeurs, si j'ose dire. Mais que le culturel François Bataille confie la destinée de sa mère au marchand véreux, et que la femme du psychiatre en soit l'assistante et la maîtresse, ça me dépasse. Qu'est-ce que c'est que ce taré qui cumule les prestations: pédale efféminée dans les saunas libertins, amou-

reuse d'un travesti au zizi en béton, séducteur de la femme du prochain ? D'autant que, pour ce que j'en ai vu, il était plutôt repoussant, le Christophe, corpulent, poilu, chauve, grotesque avec sa perruque de travers et sa culotte en dentelle. Très riche et dispendieux, d'accord, mais quand même. Et puis, des Duchemin, y en a plein les annuaires, non ?

– Tu n'as sans doute pas vu le marchand d'art au mieux de sa forme. D'après ce que tu m'en as dit, David s'est fait piéger, et pas que pour l'argent. On va essayer d'en savoir plus. Il est dix heures et demie : fais entrer Duchemin. On va bien savoir si sa femme s'appelle Lucie, si elle a un job, et lequel.

Le psychiatre n'en mène pas large, tout fragile dans son étriqué costume de la veille. C'est un garçon aux allures frêles, qui a troqué ses lentilles de contact pour de grosses lunettes de myope qui lui donnent l'air d'un candidat au Concours général. À moins qu'il ne porte aucun verre correctif quand il s'expose en Sabrina sur le sling de l'Antinea's, pour ne pas voir et mieux se faire admirer. Le sexe ne se regarde pas en face. Un brun, vaguement boutonneux, qui masquait des résidus d'acné sous le fard, aux lèvres minces, au menton fuyant. Des longs cheveux bruns féminins encadrent son visage d'étudiant attardé au nez aquilin, un long et fin visage avec grand front intelligent. Gauche, mal dans son corps, des allures à la Woody Allen bousculant tables et chaises par maladresse dès que des regards se portent sur lui. Ça ne rate pas : il trébuche en entrant dans le bureau, se rattrape au dossier de la chaise qui s'efface, et il tombe lamentablement contre le bureau pour se retrouver le cul par terre. Rachid l'aide à se relever. Il hume au passage une haleine alcoolisée. Duchemin a picolé avant dix heures du matin. Comment imaginer ce pauvre type en psychiatre analysant les états d'âme des uns, ou faisant face

aux délires des autres? En cocu plutôt, en cocu de théâtre de boulevard. Rachid est consterné. Jadot enchaîne en regardant ses notes :

– Asseyez-vous. Vous êtes Valéry Duchemin, trente-quatre ans, docteur en médecine, psychiatre. Votre cabinet est situé rue des Saints-Pères. Vous êtes également attaché à l'hôpital Saint-Antoine. Vous demeurez 73 rue de Penthievre. Vous êtes marié.

– Vous ne savez pas? Vous savez, j'en suis sûr. Pourquoi me faire marcher? Pour me cuisiner? De toute façon, j'ai réfléchi, autant avouer tout de suite.

– Je vous écoute.

– Ma femme est morte.

– Pardon?

– Ma femme est morte. Dans la nuit de jeudi à vendredi. Je ne l'ai pas dit à vos collègues hier soir.

– Je suis désolé, docteur Duchemin. Pouvez-vous me raconter ce qui s'est passé?

Le médecin se tasse sur sa chaise, effrayé, et ne répond pas. Jadot lui demande s'il veut se reposer un peu, lui propose de reporter l'audition de quelques minutes, le temps qu'il reprenne ses esprits. Mais il insiste sur le fait qu'il est absolument nécessaire d'éclaircir la situation. Le psychiatre sue à grosses gouttes, roule des yeux hagards. Il semble perdre les pédales – si l'on peut dire. En inventant un Duchemin replet, on croirait voir Bernard Blier face à Louis Jouvet dans le *Quai des Orfèvres* de Clouzot. Un Duchemin effondré. Rachid lui propose un verre d'eau, qu'il accepte et avale d'un trait. Il se redresse. Sa voix est pâteuse :

– Je vous jure que je ne l'ai pas tué.

– Qui? Votre femme?

– Non, Christophe. Ma femme s'est suicidée.

– Écoutez Duchemin: soit vous êtes en état d'expliquer clairement ce qui s'est passé, soit vous vous reposez un quart d'heure et nous reprenons. Vous avez consommé de l'alcool? Vous avez pris des tranquillisants?

– Oui, un peu. Je vous remercie. Je vais tout vous dire.

Il renifle. Rachid lui tend les mouchoirs en papier. Le psychiatre se redresse sur sa chaise. Il a le regard vaguement halluciné, brillant. Ses traits sont creusés. Il n'a pas dû dormir de la nuit. Il raconte sa dérive d'une voix monocorde, les yeux fixés sur la flèche de la Sainte-Chapelle: «Il faut que je raconte depuis le début. Nous sommes... Nous étions mariés depuis cinq ans. Ma femme a dix ans de plus que moi. Avait. C'était une ancienne patiente. Elle ne travaillait plus depuis des années. Son ancien mari le lui avait interdit, bien qu'elle soit merveilleuse, cultivée, titulaire d'une maîtrise. Elle avait rédigé son mémoire sur le baroque italien. Je l'avais libérée de cette emprise odieuse. L'Antinea's n'est pas que ce que vous croyez. Les habitués se connaissent, ils se reposent en bavardant sur le petit canapé vert du bar. C'est ainsi que j'ai noué une relation avec Christophe de Saint-Alban. Le travestissement crée des complicités, une forme de connivence. Il cherchait une assistante. Je lui ai parlé de Lucie. Et voilà.»

Le psychiatre demande un autre verre d'eau. Il s'abreuve avidement. Il semble soulagé de raconter son histoire. Il ne craint pas de confirmer aux policiers un mobile qu'ils pressentaient. Les policiers qui pensent en eux-mêmes: «Il s'est rendu au sauna le lendemain du suicide de sa femme. Comment ne pas en déduire que c'était pour tuer l'amant? Pourquoi servir ça sur un plateau après l'avoir caché hier soir?» Le témoin reprend son discours de suspect. Il parle comme un automate, les yeux mi-clos. Il revit cet épisode de sa vie:

– Il nous a invités chez lui, avenue Mozart, pour faire

connaissance. C'est un homme inouï, terriblement cultivé, intelligent, fascinant. Il possède un Nicolas de Staël, qu'il nous a commenté. Je découvrais que de ce peintre, dont je pensais être connaisseur, j'ignorais tout avant de pénétrer chez de Saint-Alban. Le tableau met en scène des bateaux qui paraissent vivants, mais qu'on devine s'échouant dans une mer sans fin. Une allégorie de la mort qui vogue. Il a acquis un Canaletto, qu'il conserve dans sa chambre forte. Lucie avait rédigé son mémoire sur ce peintre vénitien. Elle buvait les paroles de Christophe, les yeux brillants. J'ai compris qu'elle en tombait amoureuse. Il magnétise les autres, son regard et sa voix vous envoûtent. Il est encore plus laid en homme qu'en travesti grotesque, et l'on a envie de se fondre en lui, pourtant. Un désir mystérieux d'être connu de lui, de devenir son féal. C'était il y a trois mois. Lucie m'a tout raconté de la suite. Nous étions convenus de tout nous dire, elle et moi, comme Sartre et Beauvoir.

– Elle savait que vous veniez à l'Antinea's?

– Oui, ne m'interrompez pas. Lucie est devenue sa maîtresse. Elle avait hâte de me quitter, de vivre avec lui. Et je la comprenais. Nous étions mariés depuis cinq ans, elle souffrait de dépression, je croyais l'avoir guérie, quelle dérision! Elle ne prenait plus mes médicaments depuis qu'elle fréquentait Christophe. Elle était transformée, enthousiaste. Elle désirait un enfant qui aurait ressemblé à cet être d'exception. Elle irradiait de bonheur. Elle conservait mes antidépresseurs. Elle les a avalés dans la nuit de jeudi à vendredi, une dose énorme. J'étais de garde à l'hôpital. Je l'ai retrouvée morte à mon retour, hier matin. Les boîtes vides jonchaient le lit. Rien d'autre. Pas un mot.

Duchemin a achevé sa narration. Il reste assis, droit comme un «i», le corps et le visage figés. Jadot attend avant de pour-

suivre. Un long silence pèse sur le bureau, long et pesant comme est longue et pesante la minute de silence que l'on observe pour honorer la mémoire d'un disparu, et que l'on écourte :

– Je vais vous poser une question personnelle.

– Allez-y.

– Aviez-vous eu des relations sexuelles avec votre femme pendant ces trois derniers mois ?

– Aucune. Je n'existais plus pour elle.

– Vous confirmez être resté au sous-sol, dans la salle du sling, entre quinze et seize heures ?

– Oui.

– Vous réalisez que vous êtes suspect en raison du mobile que vous fournissez ?

– Ça m'est égal.

– Vous confirmez qu'Eva est restée en bas jusqu'à seize heures et que Salif s'est absenté dix minutes ?

– Je confirme. Et qu'ils ont eu une altercation. Je suis las de tout cela.

– Vous pouvez disposer, docteur Duchemin. Je vous rappelle que vous êtes sous contrôle judiciaire et astreint à résidence. Vous allez signer votre déposition et on va vous reconduire. Une question encore : étiez-vous à l'Antinea's le vendredi précédent ?

– Oui.

– Vous étiez arrivé vers quelle heure ?

– Entre trois et quatre heures, je pense.

– Quelle est la couleur des cheveux de votre épouse ?

– Elle était brune.

– Très brune ?

– Oui, très brune. Des cheveux noirs. Aile de corbeau.

Le psychiatre se lève et quitte le bureau pour rejoindre les

fonctionnaires qui le ramèneront chez lui. Il chancelle avec une dignité qui contraste avec l'embarras initial. Rachid commente, circonspect :

– Nous attirons les confidences aujourd'hui, Monsieur Jadot. On n'en demandait pas tant. Vous croyez cette histoire de dingue? Nous allons vérifier que sa Lucie est bien morte suicidée. Nous savions déjà qu'elle était la maîtresse de De Saint-Alban, mais le reste? Le mari quasi amoureux de l'amant de son épouse et comprenant béatement qu'elle veuille un enfant, qu'il n'existe plus pour elle? Allant jouer la Sabrina à l'Antinea's après la découverte du cadavre de sa femme le matin même? Je sais bien que tous les psychiatres sont moitié cinglés, mais quand même.

– Il est peut-être candauliste.

– Caudaliste?

– *Candauliste*. Une fantaisie érotique, une perversion dirait Sébastien. Un candauliste est un mari qui éprouve du plaisir à imaginer sa femme dans les bras d'un autre, voire à assister aux étreintes, voire à les organiser. Un cocu volontaire, si tu préfères. Une forme d'homosexualité refoulée.

– Vous le trouvez refoulé, Duchemin? Il s'assume plutôt, non?

– Le moins qu'on puisse dire est qu'il se cherche, surtout. Tantôt psychiatre et époux attentionné, tantôt folle de son corps et jouant la pute à l'Antinea's. Je ne serais pas étonné qu'il se sente profondément femme et terriblement mal dans une peau de mâle qui perturbe sa nature profonde. Contraint de jouer un rôle, d'être hétéro, marié. Tout en se projetant dans la peau de son épouse comblée par un homme, un vrai.

– Christophe de Saint-Alban? Lucie Duchemin aurait pu trouver plus macho pour cocufier sa femelle de mari.

– Y a tout en magasin, Rachid. Le marchand d'art était

sans doute un bisexuel intégral comme David, tantôt femme en travesti, tantôt mâle viril et puissant. Comme la chauve-souris de La Fontaine: *Je suis oiseau, voyez mes ailes, je suis souris, vive les rats*. Je suis femme voyez mes broderies, je suis homme vive mon... Tu vas me faire dire des âneries.

– C'est bizarre, ce nom, caudaliste. Jamais entendu parler.

– *Candauliste*. La légende du roi Candaule conte que cet original aimait exhiber son épouse nue dans les souterrains de son château. Dans certaines versions, la belle n'était pas uniquement admirée par les voyeurs convoqués. Un truc de l'Antiquité grecque. Les fantaisies en sous-sol ne datent pas d'aujourd'hui, qu'elles s'exercent dans les sombres recoins de l'Antinea's, dans d'antiques cavernes ou dans les profondeurs des esprits perturbés.

– Que Duchemin soit cocu militant suffirait à écarter les soupçons qui pèsent sur lui ?

– Bien sûr que non. Un névrosé se révolte volontiers, notamment après un violent traumatisme comme celui subi par notre psychiatre. Il a pu se rendre à l'Antinea's dans le but de tuer de Saint-Alban, pour se prouver qu'il est homme aussi, qu'il est enfin mâle. Et voilà trois suspects avec un mobile: Bataille pour venger sa Luce petite puce, Eva pour châtier son bourreau infect et infectant, et Duchemin pour réparer ses errances envers sa Lucie, en tueur masqué. En tueur travesti plutôt, mais la formule sonne bizarrement. Il va falloir obtenir d'autres commissions rogatoires de la juge Martin-Dubourg pour enquêter à l'hôpital où Lucie Duchemin est morte, saisir le dossier médical, confirmer la version du mari, vérifier qu'il s'agit bien d'un suicide, interdire l'inhumation et tout le tintouin pour une expertise médico-légale afin de déterminer les causes de la mort. Je m'en occupe. C'est au tour de l'employé, Claude Dominique. Je l'ai convoqué à onze heures.

Chapitre 8: Salif

Goussainville, samedi, neuf heures et demie. Salif Cissoko regarde par la fenêtre. La voiture s'éloigne. Les flics viennent de le raccompagner chez lui après l'interrogatoire. Combien de fois lui a-t-on répété qu'il était sous contrôle judiciaire, forcé de rester cloîtré dans son appartement? Ça va continuer combien de temps ce soupçon? Il aperçoit une Ford Mondeo qui stationne devant chez lui. Ça pue la flicaille. Tout le monde sait bien, par ici, que la police s'équipe chez Ford. L'étau se resserre. Déjà, hier soir, à l'hôtel de police du douzième, il a fallu tout déballer, raconter qu'on est un pauvre black logé sous les avions dans cette banlieue perdue. Et ils ont remis ça ce matin. Qui de bien habite à Goussainville? Qui se souvient de l'accident du Tupolev écrasé sur une école au cours d'une démonstration au salon du Bourget en mille neuf cent soixante-treize? Quatorze morts, une misère par rapport à l'accident du Concorde crashé en l'an deux mille sur Gonesse, la ville natale de Salif: cent treize morts. Dont le père de Salif, qui bossait à l'hôtel de la Patte-d'Oie où le bel oiseau s'était fracassé. Le flic beur rigolait tout à l'heure, il se marrait de voir Salif comme un con forcé d'avouer qu'il est né à Gonesse et qu'il crèche à Goussainville. Et sûr que le rebeu le prenait pour un gay, quelle honte. Salif est certain qu'il gagne des masses de plus que le keuf. Rien qu'avec les primes. Mais

ça, ils s'en foutent. La preuve: chaque fois que Salif prend sa belle berline, faut toujours qu'un flic l'arrête, lui demande ses papiers, le fasse lanterner une plombe pour vérifier qu'il ne roule pas dans une voiture volée. Il n'est pas aux trente-cinq heures, Salif, pas au SMIC. Il a un bon boulot. Organiser le fret aérien, c'est un job de pro. Faut un sacré savoir-faire pour trouver les vols disponibles, les pourvoyeurs, caler l'offre avec la demande, dénicher les aéroports détaxés, fluidifier tout ça. C'est pas un truc de fonctionnaire. Et c'est mieux qu'homme de ménage dans cet hôtel où son père est mort, à Gonesse, sous le Concorde. Trois mille euros par mois plus les primes, ça permet de se payer une Peugeot 408 neuve. Les foutus cons. Ils ont remis ça ce matin: et pourquoi il va à l'Antinea's, et pourquoi ceci avec Eva, cela avec Sabrina, qu'est-ce que ça peut leur foutre? Faut se méfier de l'inspecteur-chef, il a l'air malin sous ses airs doucereux. Pourquoi a-t-il attendu que l'interrogatoire soit fini pour prétendre que Claude l'avait vu vers les cabines? Et pourquoi Claude aurait-il raconté ça? Il est cinglé à ce point? Ça ne tient pas debout, c'est incohérent. Il bluffait, l'inspecteur-chef. Faut se méfier, l'étau se resserre. Un black de banlieue qu'ils croient pédé, ça fait le coupable idéal, il aurait dû y penser avant. Ils sont bien capables de trouver des preuves avec leur police scientifique. Et pourquoi le beur l'a-t-il cuisiné sur le vendredi d'avant, sur le couple avec la femme brune? Ils ont piqué l'ordinateur, fouillé l'appartement, ils n'ont rien trouvé et ne trouveront rien. C'est la force de Salif: il est intelligent. Ces connards de flics ne se méfient pas.

Il est seul dans l'appartement et regarde par la fenêtre. Aller voir Gloria? La belle secrétaire de la mairie est de permanence. Dommage, ça l'aurait détendu de baiser Gloria. Il ne tient plus en place. Pourquoi avoir attendu? C'est foutu. Ils

n'auront pas Salif. Salif n'est pas comme ses ancêtres qui subissaient le joug arabe sans mot dire.

Qu'ils aillent se faire foutre avec leur contrôle judiciaire. Il lui faut de l'air, respirer. Salif quitte l'appartement. Il gagne les caves et les parcourt jusqu'à l'immeuble mitoyen. Il glisse son grand corps souple à travers un soupirail et s'enfuit.

Le bruit des Boeing et des Airbus est affolant. Ils se succèdent au-dessus de la ville. Ça dépend des heures. Gloria dit qu'elle s'y habitue. Un volcan est entré en éruption en Islande deux ans auparavant. Le trafic aérien fut interrompu sur l'Europe pendant dix jours : un gigantesque nuage de cendres s'était répandu dans l'atmosphère, les avions ne pouvaient plus voler. Salif s'était retrouvé au chômage technique, et Gloria ne pouvait plus dormir car elle est habituée au bruit. Une sorte de dépendance. Salif aussi avait mal dormi, mais il n'avait pas voulu le reconnaître. Gloria est trésorière de l'association qui s'active pour la protection de l'environnement. Elle a obtenu du maire qu'une grande banderole soit déployée au frontispice de l'hôtel de ville : *Stop au trafic de nuit à Roissy*. Seuls les habitants de Goussainville l'ont lue. Les premiers jours. Désormais, personne n'y prête plus attention. Gloria tient le maire par sa beauté. Elle est originaire de Guinée équatoriale, un pays où les femmes sont belles et parlent espagnol. Le maire est Blanc. Gloria se refuse à lui mais laisse courir les bruits. La rumeur suffit à flatter le premier magistrat de la ville. Salif a envie de la voir. Dommage qu'elle soit de permanence à la mairie.

Il traverse la ville sous les vrombissements. Il se rend à Goussainville-Vieux-Pays. C'est un lieu étrange où Salif aime se promener avec Gloria, les soirs d'été. Le bruit des avions y est à son meilleur, car l'endroit est précisément dans l'axe de la grande piste. Celui qui lève la tête a le sentiment de pouvoir

toucher le ventre gris des Boeing dodus, qui ressemblent à des cétacés poussifs beuglant dans la tempête.

Lorsque l'aéroport fut construit, dans les années soixante, le maire de l'époque avait obtenu que les maisons du village appartenant à des habitants désireux de quitter les lieux soient achetées par l'aéroport. Un nouveau Goussainville a été bâti, un peu plus loin, où l'on pensait qu'il y aurait moins de bruit. La plupart des maisons du vieux village furent murées : elles étaient invendables. Le hameau ressemble désormais à ces villes fantômes du Far West du temps de la ruée vers l'or, désertées lorsque la mine était épuisée, et qui tombaient peu à peu en ruine, sous le soleil et sous le vent. La vieille église de Goussainville n'a pas été murée. Elle est du seizième siècle. Elle est classée.

Quelques irréductibles vivent encore là, au bout des pistes. L'endroit évoque le film *Nous irons tous au paradis*, quand des naïfs acquièrent une magnifique maison contiguë à un aéroport et bradée à la hâte un jour de grève des aiguilleurs du ciel. S'il est vrai que la poésie naît du contraste, Goussainville-Vieux-Pays représente la quintessence absolue de la poésie : tandis que les avions rugissent au-dessus de ce bourg paisible, une ferme y prospère, et quelques gamins s'ennuient devant les maisons aveuglées, en regardant les lapins qui gambadent vers les luzernes.

Salif s'assied à l'entrée du cimetière. Il roule un joint de haschich, le fume lentement. Il s'apaise un peu. Il repart et descend la ruelle vers la ferme. Une bouffée de parfum l'enveloppe. C'est bientôt la fin du ramadan. L'agriculteur a planté un immense champ de menthe pour satisfaire une demande qui explose : les musulmans se réunissent le soir autour du thé à la menthe, pour fêter la rupture du jeûne. Le champ est d'un vert éclatant, il répand une odeur puissante, enivrante,

acide et camphrée. Un ouvrier la récolte avec une serpe. Salif l'observe travailler à genoux. Le travailleur maghrébin lui offre une touffe de menthe, avec un large sourire: «Pour le thé, mon ami, Salâm Aleïkoum.» Salif le remercie et remonte vers l'église. Il pense qu'il a tort de craindre le policier beur plus que les autres. Il se souvient d'une maxime qu'un instituteur avait demandé d'apprendre quand il était enfant, une sentence de l'émir Abdelkader: *«N'interrogez jamais un homme sur son origine: si l'eau puisée dans une rivière est saine, c'est qu'elle vient d'une source pure.»* Il offrira la menthe à Gloria. Il a hâte de la voir.

Il regarde le portail de l'église. Le tympan représente un Jugement dernier avec ses trois niveaux. Un diable figure dans celui du bas, un démon cornu, aux pieds velus et sabotés, au corps difforme entouré de serpents. Il tient une fourche et ricane en regardant Salif droit dans les yeux. Un regard de feu.

Des bruits courent à Goussainville: des messes noires seraient célébrées en secret dans le lieu de culte abandonné, et des sarabandes sataniques se dérouleraient la nuit dans le petit cimetière qui le jouxte. Des messes noires, le vert de la menthe, le regard de feu du diable et les pierres tombales blanches dans le cimetière: Salif a le cœur qui se serre. Il s'enfuit en courant. Il trébuche. Il a fumé la beuh, ça le saoule. Il revient vers chez lui. Il récupère un peu. Il ouvre la porte de sa belle 408, s'installe au volant et démarre sous le bedon d'un A380 assourdissant. Il n'a pas prêté attention à la Ford Mondeo stationnée non loin. Les flics en planque n'ont pas vu Salif. S'il fallait remarquer les Noirs, à Goussainville...

Chapitre 9: Mafflier

Samedi, neuf heures et demie. Mafflier quitte la gardienne de l'immeuble du boulevard de Picpus :

– Merci pour l'invitation mais je n'ai pas le temps de prendre un café. Au revoir madame, bonne journée, saluez David de ma part.

– Je dis de la part de qui ?

– Mohamed.

Il abandonne la pipelette qui, bien que peu perspicace, semble dubitative en regardant le lieutenant partir. Mafflier est un grand blond, avec des yeux bleus rieurs et une belle chevelure dense et bouclée.

Il a achevé son enquête sur Eva-David. Il va s'atteler à celle concernant Claude Dominique, qui habite Charenton, à dix minutes, et qui est convoqué quai des Orfèvres à onze heures. Les collègues vont venir le chercher à dix heures et demie. Il a le temps d'aller prendre un vrai bon café chez Noura, à la Cipale.

Il connaît bien l'endroit situé à deux pas de chez l'employé, à la lisière du bois de Vincennes. Un stade est enserré par l'anneau cycliste. Il s'y entraîne le lundi soir avec ses potes de l'équipe de rugby de la police en compagnie du PUC, locataire des lieux. Le Paris Université Club : les amitiés viriles entre étudiants et policiers perdurent ainsi. Le petit bistrot du

vélodrome tenu par Noura est sympathique. Le lieutenant se gare avenue de Gravelle. Il traverse la pelouse et passe sous le hêtre pourpre qui l'émerveille, comme chaque fois. Le grand arbre majestueux étale ses grandes branches ornées de feuilles d'un beau rouge sombre. Mais sitôt que l'on se place sous son ombre, à son pied, et qu'on le regarde par-dessous, les feuilles deviennent vertes. La partie extérieure du feuillage est la seule qui se pare de pourpre sous l'effet de la lumière. Le contraste est saisissant aux rayons du soleil montant. Mafflier prend place à la terrasse du bistrot, à l'entrée du vélodrome. Noura lui sert un café et quelques pâtisseries orientales dont elle a le secret :

– Alors, beau militaire ? En forme ? On te voit lundi soir ? Il paraît que les étudiants vous ont foutu une sacrée roustes la dernière fois.

– On les amuse. Des enfants par rapport aux collègues de Midi-Roussillon.

Noura file surveiller le couscous qu'elle proposera pour le déjeuner. Le lieutenant Mafflier déguste une corne de gazelle en songeant à la première partie de l'enquête que lui a confiée le commandant Jadot. Il aime bien travailler avec ce supérieur qui sait faire confiance, qui laisse de l'initiative aux enquêteurs. Il est à la Crim' depuis deux ans. Il a horreur des vérifications bureaucratiques, les listings à contrôler, les emplois du temps à examiner, les justifications diverses à rechercher, enfermé dans un bureau. En revanche, il apprécie le contact humain, farfouiner dans la vie des gens, tenter de comprendre leur mécanique, leur psychologie, ce qui les pousse à agir, comment ils pensent, quelles sont leurs valeurs.

Son portable sonne. C'est Jadot. Il est quai des Orfèvres et veut s'informer sur David Solal avant de l'interroger avec Rachid. Mafflier lui résume les résultats de son enquête. Il

s'était rendu la veille au soir dans le service de gériatrie où travaille l'aide-soignant quand il n'est pas Eva.

Mafflier connaît les hôpitaux : flics et toubibs sont souvent partenaires, bien que ceux-ci renâclent parfois à aider ceux-là. Une collaboration est inévitable quand coups de couteau ou plaies par balle scandent les règlements de comptes. Les uns pensent et dispensent, les autres pensent aux voyous et se dépensent. Tout policier a fréquenté les urgences, le gardien de la paix amenant un ivrogne créant du désordre sur la voie publique, la Brigade anti-criminalité y poursuivant un malfaiteur blessé, en passant par les agents qui accompagnent un détenu pris d'un malaise soudain – malaise mon œil – pour lequel il faut bien solliciter un avis médical, sait-on jamais. Les motards de la Police nationale ouvrent parfois la route aux ambulances du Service mobile d'urgence et de réanimation. Tout médecin hospitalier a croisé les fonctionnaires qui s'ennuient dans un couloir, assis devant la chambre d'un patient hospitalisé, un prisonnier, malade mais qu'il faut surveiller néanmoins.

De plus, Mafflier a séjourné un mois en chirurgie en tant que client suite à une mauvaise hernie discale qui l'avait conduit sur le billard. Il avait provisoirement abandonné le rugby, à son grand dam : son équipe de la police Ile de France Est s'était fait laminer en quart de finale par celle de Midi-Roussillon.

Il a vécu l'ambiance particulière de la nuit dans les services hospitaliers, l'équipe de veille qui arrive à vingt-trois heures, qui fait son tour, distribue les médicaments, les somnifères, qui fait une toilette à ceux qui sont dépendants, change les pansements. Puis casse la croûte vers une heure du matin en espérant se reposer jusqu'à six heures, pour peu que les malades se tiennent tranquilles.

Le lieutenant connaît désormais le sésame pour entrer anonymement et sans ambages dans un service à toute heure : la blouse blanche. Sauf dans les blocs opératoires, les services de réanimation et autres enclaves plus ou moins stériles. Mais en gériatrie, à minuit, no problemo. Le truc lui avait été confié par une infirmière, prévenante, auprès de qui il avait protesté de la rigueur des horaires des visites : son père était venu à vingt heures pour lui apporter des oranges et partager de l'amour familial. Il s'était fait virer sans même pouvoir délivrer un furtif bisou à son loupot, au motif que les visites sont réglementées : seize à vingt heures. *Vous z-avez pas vu la pancarte ?* avait aboyé le cerbère de l'accueil. Son vieux arrivait en retard de La Garenne-Colombes en raison des éternels attermoissements de la ligne treize du métro. Mafflier s'était procuré une blouse blanche. Son paternel lui rendait visite à neuf heures du soir sans que personne trouve à redire. Il aurait pu venir à dix heures du matin dans la même indifférence du personnel : en enfilant la blouse, il devenait transparent. Mafflier avait gardé la blouse magique.

Il s'était pointé en gériatrie la veille, sur les coups d'une heure du matin, muni de quelques acras de morue et d'un peu de ti-punch, en se présentant comme un vieux pote de David : *Flûte, il travaille pas ce soir ? Je suis nouveau à Rothschild, avant j'étais à la Pitié-Salpêtrière. C'est calme ? On a le temps de casser une croûte ? Y a pas de surveillante dans le coin ? J'ai aussi un peu de ti-punch. Oui, okdac, je sais, c'est interdit, mais c'est calme ou pas ?* Il avait bavardé avec les autres soignants. Ils décrivaient David comme un professionnel efficace, réservé, un collègue sympathique sur qui l'on pouvait compter. Il était très apprécié, tant de ses pairs que des malades. Le procédé n'est pas très réglementaire mais plus productif en informations pertinentes que l'enquête routinière classique, avec présenta-

tion de la carte de police et : *Parlez-moi donc de David Solal scrogneugneu*. Jadot lui avait dit de faire vite, l'enquête devait être bouclée avant dimanche soir.

Mafflier avait dormi quelques heures avant de procéder à l'enquête de voisinage, du côté du boulevard de Picpus, qui avait confirmé la bonne réputation de David Solal Il avait engagé la conversation dès huit heures et demie avec la gardienne de l'immeuble, face aux poubelles. Elle se portait garante de son locataire :

– David ? Un garçon, gentil, discret, un amour. Même avec sa grosse moto, il fait toujours attention à rouler doucement pour pas faire de bruit quand il la rentre au garage, pas le genre à pétarader pour faire de l'esbroufe. Je me demande où il a trouvé l'argent pour acheter un engin pareil avec ses mille deux cents euros par mois. Y paraît que c'est une moto américaine formidable, y a même David dans le nom.

– Une Harley-Davidson ?

– Ça doit être ça. C'est comme pour ses voyages. Fourré dès qu'il peut à Miami ou je ne sais où au bout du monde. Ça me regarde pas. Vous savez, contrairement à ce qu'on dit, les concierges sont discrètes. Je préfère dire concierge plutôt que gardienne, ça fait moins prison. Gentil comme tout, David. Il m'envoie des cartes postales de partout pour ma collection de timbres. C'est pas pour dire mais, des Arabes, y en a qu'y sont bien, vous savez. C'est comme son ami Omar, tout aussi adorable. Vous entrez prendre un café ?

David avait des amis maghrébins et la gardienne pensait que Solal était un nom d'origine arabe. Mafflier avait décliné l'invitation et préféré se rendre chez Noura. Il avait prétendu se nommer Mohamed. Pour faire plaisir.

Mafflier savoure une ultime ghoriba aux amandes, félicite Noura pour la qualité de la pâte sablée, achève un second café.

Il se dirige vers la résidence de l'employé, un HLM dans le bas de Charenton-le-Pont, vers l'autoroute, à cinq minutes de la Cipale. Claude Dominique a indiqué vivre avec sa mère. Le policier va profiter de son absence pour parler avec la maman.

Chapitre 10: Les Dominique

Charenton-le-Pont, samedi, neuf heures trente. Claude Dominique ne tient plus en place. La police du Christ-Roi ne l'a pas gardé dans ses griffes. Mais elle va revenir. Il a écrit toute la nuit. Ils vont venir le chercher bientôt. Dans une heure. La première femme n'est pas fiable. N'est plus fiable. Elle ignore son amour. Elle le bafoue. C'est à cause d'elle qu'il a été obligé de prévenir la police du Christ-Roi. L'essentiel est d'être encore disponible, de pouvoir agir. Ont-ils libéré le Serviteur noir? Devra-t-il le remplacer? Il a écrit toute la nuit. Le porteur de l'Antéchrist a œuvré, c'est bien, le Serviteur noir l'a récompensé mais le travail n'est pas achevé pour détruire les infâmes porteuses de lumière qui rôdent encore. Lucienne dort. La police doit venir le chercher. Dans une demi-heure ou dans une heure? Il ne faut pas qu'ils empêchent l'achèvement de la mission que lui a confiée le grand Lucifer. La police, tu parles! Ils se déguisent mais ils sont comme les usurpatrices, ces séides du Christ-Roi. Le Serviteur noir doit encore frapper. Son heure sonnera bientôt à nouveau. Pourra-t-il? Il faut fuir, échapper à la police du Christ-Roi. Il convient d'être prudent, ne pas être capturé, achever sa part de la mission comme le Serviteur noir va achever la sienne. Faudra-t-il l'aider? Ils recevront ensuite leur récompense, ils rejoindront le porteur de l'Antéchrist. Une

fois la mission accomplie. Sinon, ils seront condamnés à errer sur terre pour l'éternité.

Claude quitte en silence l'appartement en enjambant le canapé-lit déplié où Lucienne est allongée. Elle ouvre un œil et s'inquiète :

- Tu sors, mon chéri ?
- Oui Maman, je vais faire une course, je reviens vite.

Il dévale l'escalier. Une Ford Focus est garée devant l'immeuble avec des types à l'intérieur. Il sort par-derrière et contourne le bâtiment, aux aguets. Il gagne le buisson arboré qui orne la maigre pelouse jaunie face à l'entrée. Il observe. Autant savoir s'ils viennent, et combien ils seront, et voir leurs visages. Il s'accroupit sous les branches, dans le feuillage. Il attend. Il a les yeux rivés sur l'entrée de son HLM. Mafflier pénètre dans l'immeuble après avoir salué les gus qui planquent dans la Ford. Pas trop discrets. Claude Dominique les observe, immobile, prostré dans le buisson.

Mafflier sonne chez le gardien ; personne ne répond. Il trouve un interphone : *Lucienne et Claude Dominique*. Il sonne. Une voix de femme questionne, sans surprise : « Qui c'est ? » Il se présente comme un ami de Claude ; il monte, on lui ouvre.

- Bonjour madame, vous êtes la maman de Claude ?
- Oui. Il n'est pas là. C'est pourquoi ?
- Je suis un ami de Claude.
- Vous travaillez au CMP ?

Le sigle tourne dans la tête du policier : Crédit municipal de Paris, anciennement Mont-de-Piété ? Pourquoi pas ? Commission mixte paritaire ? Certainement pas. Comment se fait-il que l'employé du sauna soit absent ? Il devrait être chez lui en attendant d'être conduit à la Crim' pour répondre à la convocation. A-t-il fui le contrôle judiciaire avec astreinte à domi-

cile? Mafflier reste circonspect sur le pas de la porte et scrute la dame. Elle a dans les soixante ans, le visage bouffi de celle qui n'est pas levée depuis longtemps et la robe de chambre auréolée de celle surprise au milieu du petit-déjeuner, les yeux encroûtés, les lunettes de presbyte en plastique qui pendent par un cordon en un collier bizarre, les cheveux blancs en pétard, les pantoufles hors d'âge, la robe de chambre mal fagotée, les dents jaunes mais un sourire avenant et un regard doux. Le policier répond, prudent :

– Oui, voilà, je ne l'ai pas vu depuis longtemps, alors je suis venu.

– Vous avez bien fait, il m'inquiète, il ne prend plus ses médicaments depuis plusieurs jours et passe ses nuits à écrire. Vous êtes nouveau ?

Médicaments, CMP, ça fait tilt dans le cerveau du policier : un centre médico-psychologique. Claude Dominique est suivi pour une affection psychiatrique. Il enchaîne :

– Oui, la personne qui s'occupe de lui habituellement est absente. Je suis venu parce que Claude ne s'est pas présenté au centre depuis un certain temps.

– Je m'en doutais, il ne va pas bien, je me demande où il est parti. Il était tout bizarre ce matin. Mais il m'a dit qu'il n'en avait pas pour longtemps. Vous pouvez l'attendre ?

Lucienne Dominique le fait entrer dans le petit deux-pièces. Un canapé-lit est déplié dans le salon, ne ménageant qu'un étroit passage vers la cuisine. L'autre pièce est une chambre. La maman invite Mafflier à y patienter le temps qu'elle s'habille. Elle disparaît dans la cuisine. Le policier songe qu'elle est bien imprudente de quitter ainsi un inconnu qui pourrait s'enfuir comme un voleur. Mais pour voler quoi ? Il fait un tour rapide de l'appartement, très modeste. Il avise un vieil appareil de télévision à l'écran dodu dans le salon où, d'évidence, couche

la mère. Les meubles paraîtraient saugrenus et incasables dans le dépôt-vente le plus ringard, et il n'est pas sûr que l'Emmaüs tout proche en veuille gratuitement. La chambre est celle de Claude. Une mauvaise penderie abrite quelques fringues, un lit en fer occupe un coin, à côté d'un pupitre d'écolier. Mafflier découvre un petit téléviseur et un lecteur de cassettes vidéo VHS. Un mur est occupé par des étagères divisées en deux parties.

À gauche, des livres pornographiques gays, des revues remplies de photos obscènes de garçons, de travestis, de transsexuelles et des dizaines de cassettes vidéo du même acabit.

Des classeurs et des livres occupent la partie droite du rayonnage. Il en ouvre un qui contient des intercalaires de couleur et des feuilles perforées, toutes écrites à la main, d'une écriture soignée. Un titre figure sur la première fiche, tracé avec un normographe à l'encre rouge et en lettres capitales : S.A.S. Au-dessous, en plus petit : *Société des Amis de Satan*. Au-dessous, en plus petit : *Statuts et règlement intérieur*. Une dizaine de classeurs comparables contiennent des textes rédigés de la même écriture enfantine. Mafflier les parcourt. Il prend connaissance d'un charabia mystico-satanique classé selon une logique impeccable, et agrémenté de feuilles empruntées à des ouvrages spécialisés en mysticisme et en occultisme. Il y a des chapitres sur les messes noires, d'autres sur les différentes formes du Diable, Belzébuth, Lucifer, Astaroth, sur les saints, le Christ, les djinns, Iblis et les démons de l'Islam. Des heures de lecture. La dernière page du dernier classeur est intitulée : *l'Antéchrist vengeur de Lucifer*. Il la détache et la fourre dans sa poche. La plupart des livres sont consacrés au Diable et à son culte. La mère réapparaît. Elle est attifée d'un survêtement rouge de championne ukrainienne de lancer de marteau, bien trop grand pour son corps malingre. Elle apostrophe Mafflier :

– Alors? Vous voyez qu’il travaille beaucoup, hein, mon Claude! Quelle misère... Ça l’avait un peu quitté, il allait mieux, bien même. Comme avant. Et patatras, voilà que ça le reprend depuis quelques jours.

– Depuis quand?

– Une semaine à peu près. Depuis le dernier week-end. Il recommence à passer ses nuits à écrire des sottises. D’un autre côté, je préfère encore ça aux saloperies, là, même si le psychiatre dit que c’est pas grave et qu’il ne faut pas lui en parler. Vous avez vu toutes les cochonneries qu’il collectionne?

Elle a désigné d’un geste dégoûté les revues et les cassettes pornographiques.

Le policier en sait assez sur Claude Dominique. Il va falloir contacter le CMP pour en savoir davantage sur ce timbré de sexualité gay et de satanisme en rupture de suivi psychiatrique. Il prend congé en affirmant qu’il repassera en fin de matinée, qu’il a d’autres patients à visiter dans le quartier, et il demande à Lucienne de le prévenir dès que son fils sera de retour. Il note son numéro de portable sur l’ardoise à écrire du réfrigérateur. Il quitte les lieux. En sortant de l’immeuble, il tombe sur la voiture qui vient chercher le témoin pour l’audition. Il dit au brigadier que l’oiseau s’est envolé et laisse entendre à la Focus qu’il y a de l’engueulade dans l’air. Ils ne peuvent pas voir Claude Dominique qui les observe de ses yeux vairons, accroupi dans le buisson.

Vingt minutes sont passées. Il a répété la mission dans sa tête. Les usurpatrices, le Serviteur noir. Claude a vu l’homme qui ressortait de l’immeuble et qui a parlé aux types de la Ford et aux flics arrivés en voiture. Ça a discuté. Tous se sont égayés. Il les a vus repartir. L’homme qui est resté tout ce temps dans son immeuble est aussi un affidé du Christ-Roi.

Il s’extirpe du buisson par-derrrière. Il rampe. Des fois qu’ils

en aient laissé un en planque, ils sont malins. La Ford fait le tour du pâté de maison. Claude se glisse dans les massifs de fleurs qui occupent les plates-bandes. Il lève la tête. Personne. La Ford a disparu. Il rentre et se précipite dans l'escalier. Il arrive à l'étage. Il pénètre dans l'appartement. Lucienne est là. Elle s'est habillée. Elle porte son survêtement rouge. Elle lui dit qu'un infirmier du CMP est passé le voir. Ils sont malins. Il va dans sa chambre. Il ouvre le classeur où le grand Satan lui a dicté la Mission. La dernière feuille manque. Il faut agir. Prévenir le Serviteur noir. Il redescend. La Ford Focus est à nouveau garée devant l'immeuble. Il se colle contre la cloison. Il a peur. La Mission. Réussir la Mission. Il remonte les marches à pas feutrés. Il gravit l'échelle qui permet d'accéder au fenestron qui ouvre sur le toit. Il gagne l'extrémité de la terrasse en ciment en s'accroupissant. Ne pas être repéré par les séides du Christ-Roi. Il s'engage dans la lucarne de l'escalier B qu'il descend en silence. La porte de l'immeuble. Il jette un coup d'œil : la Ford n'a pas bougé. Elle est à trente mètres. Il sort en rasant le mur.

Plus tard, il gagnera le bois de Vincennes après avoir gravi la côte vers Charenton-Écoles pour rejoindre la ligne huit du métro. Il passera devant le hêtre pourpre planté en face de la Cipale, le vélodrome municipal de Paris. Au pied de l'arbre, il regardera longuement le feuillage rouge, qui deviendra vert sitôt qu'il sera sous son ombre. Il le contempera par-dessous. Noir, blanc, rouge, vert. Il aura le cœur gonflé d'espérance.

Chapitre 11 : Les experts

Quai des orfèvres, samedi, onze heures. Rien ne va plus. Salif Cissoko et Claude Dominique ont disparu. Les policiers envoyés pour ramener le beau black sont revenus bredouilles. Ils venaient de le raccompagner quand Jadot leur a donné l'ordre de revenir avec lui. Il ne s'était pas passé dix minutes, mais Salif n'était déjà plus dans son appartement de Goussainville. Et les flics en planque dans la Mondeo n'ont rien vu rien entendu.

Idem pour l'employé : quand les policiers se sont pointés à Charenton à dix heures et demie, personne d'autre que Mafflier, qui sortait de l'immeuble devant les couillons planqués dans la Focus qui n'avaient rien remarqué. Ces manquements au contrôle judiciaire de deux des témoins – qui revêtent ainsi l'habit de suspects – remettent en question la stratégie déterminée par la juge. Suspects ou complices ? Leur fuite est un aveu et on les retrouvera. Reste à les alpaguer avant dimanche soir, sinon le procureur ne va pas être content et Jadot poursuivra sa carrière à Sainte-Foy-la-Grande. Il lance les avis de recherche. Il contacte le service des écoutes : « Je veux un relevé continu des appels reçus ou envoyés par Salif Cissoko et Claude Dominique. Compris ? »

Le commandant Jadot n'en peut plus. Une enquête invraisemblable. Deux suspects envolés malgré le contrôle judi-

ciaire strict. Et puis, ça va bien d'aller prendre les témoins chez eux, les ramener, retourner les rechercher. Bataille et Duchemin crèchent dans le même coin, on fait du ramassage scolaire. Et Eva-David est à deux pas. Mais pour Salif, Gousainville c'est le trou du cul du monde. Le fiston ministre veut éviter les fuites dans la presse? Y a intérêt. S'il est pote avec le ministre de l'Intérieur, voilà une amitié qui risque de pâtir de cette gabegie. Des fois que des journalistes montent un dossier sur la manière dont les pouvoirs publics laissent fuir des suspects...

Il décide de filer avec Rachid pour faire le point avec les services. Les fadettes récupérées sont en cours d'analyse ainsi que les disques durs des ordinateurs et les comptes bancaires. Il attend avec impatience que Mafflier les rejoigne.

Samedi, onze heures. Les factures détaillées de téléphone n'apportent aucune information intéressante. Eva-David, Salif et Valéry-Sabrina-Duchemin s'appelaient de temps à autre, ce qu'on savait déjà. On relève des appels entre Christophe de Saint-Alban et Eva, Sabrina et François Bataille. Le marchand d'art était en contact avec Bataille bicoz le Canaletto, avec Duchemin bicoz sa femme. Et avec Eva pour lui filer rancard afin de la contaminer. Claude Dominique fait partie des handicapés dépourvus de téléphone portable, et la fadette du poste fixe de l'appartement qu'il occupe avec sa mère ne relève aucune conversation avec les autres. Aucun mouvement suspect n'attire l'attention sur les comptes en banque, si ce n'est des sorties en liquide du compte de De Saint-Alban. Côté ordinateurs, rien de concret non plus. Claude Dominique n'en possède pas. Ceux de Bataille, Cissoko, Solal et Duchemin sont en cours d'analyse. Rien de bien intéressant pour l'instant dans les courriels, ni dans les sites visités sur

Internet – beaucoup de sites pornographiques, ce qui n'est guère étonnant. L'ordinateur de De Saint-Alban contient des données professionnelles et des échanges énamourés avec Lucie Duchemin.

Dubuisson propose de visionner la cassette de vidéosurveillance, qui confirme que Christophe de Saint-Alban est arrivé à midi trente, au milieu d'autres clients, Salif vers treize heures, et les autres un peu plus tard. Personne n'est entré ou sorti entre quatorze heures trente et seize heures

Rachid demande s'il est possible de voir celle du vendredi précédent. Le spécialiste de la police scientifique répond que rien n'est moins sûr avec ces vieux systèmes analogiques mais que, normalement, les enregistrements couvrent deux à trois semaines. Il fait défiler le film en accéléré sur l'écran, arrête de temps à autre, et remonte le temps d'une semaine. Il trouve la date cherchée. Le sauna ouvre à onze heures trente. Les images se succèdent en temps réel à partir de midi moins cinq. Un couple se présente à midi parmi d'autres clients qui se tassent dans le petit espace couvert par la caméra, devant le guichet, entre la porte extérieure et celle donnant accès à l'établissement. Il doit pleuvoir car la femme porte un ciré, vert pomme, et un suroît à larges bords brillant de gouttes d'eau. Un grand brun dégarni à lunettes se trouve derrière elle. La femme ôte son couvre-chef. Elle a des cheveux bruns, noirs même, aile de corbeau, mais on ne peut pas voir son visage car il est masqué par l'homme qui la précède. En revanche, celui-ci est parfaitement identifiable: il s'agit du directeur des affaires culturelles de la Ville de Paris. Jadot se tourne vers Rachid:

- Il était formel, non ?
- Oui monsieur Jadot. François Bataille a affirmé ne pas avoir remarqué de femme ce jour-là à l'Antinea's.
- Ça commence à bien faire. Qu'est-ce que c'est que cette

bande d'empapaoutés? Primo, le Salif, qui doit bien se douter qu'on va retrouver son ADN sur le cadavre et qui attend pour jouer les filles de l'air. Bon Dieu, mais s'il voulait s'enfuir, pourquoi est-il venu à la première convocation pour disparaître après? J'aurais compris qu'il se soit fait la malle le soir du crime mais là, ça dépasse mon entendement. Secundo, l'employé, le Claude Dominique, disparu lui aussi. Ça nous fait un suspect de trop, sauf s'ils sont complices. Et, tertio, l'enculturé géniteur de ministre qui nous raconte des bourdes. Repasse la bande, tu veux, Dubuisson?

Les flics regardent attentivement. François Bataille est parfaitement visible. Il paie au guichet. La femme est derrière lui. Elle se retourne quand Bataille ouvre la seconde porte. Elle ôte son suroît. Elle a des cheveux noirs. Elle les dégage sur sa nuque. On entrevoit un collier de grosses perles noires. Elle va suivre Bataille, on va voir son visage et...

– Merde, ça coupe, c'est normal? s'exclame Jadot.

– Ça arrive, ma grande, répond Dubuisson, il y a une interruption.

– Tu peux rien faire?

– Rien. Regarde: l'enregistrement redémarre à douze heures onze, d'autres clients arrivent mais les tiens ont disparu.

Jadot est perplexe. Il donne les ordres pour qu'on lui ramène tout ce petit monde rapidement. Il faudra que François Bataille explique pourquoi il a menti en affirmant qu'il n'avait pas remarqué de femme le vendredi précédent alors que, de toute évidence, il accompagnait la brune visualisée sur la vidéosurveillance. On va montrer la cassette à Duchemin, des fois qu'il reconnaisse sa femme aux cheveux noirs, voire le ciré vert pomme avec le suroît coordonné, ou le gros collier aux perles noires. Mais qu'est-ce que Bataille foutrait avec la femme de Duchemin? Encore que...

Jadot commence à comprendre que le sauna de débauche est comme un club de sport. Les habitués se connaissent, bavardent entre deux de leurs exercices singuliers. Voilà comment on recommande, qui sa mère, qui sa femme, à un marchand d'art. On fait confiance, on partage les mêmes valeurs : ici le sexe débridé comme ailleurs l'aérobic, la musculation ou le volley-ball. François Bataille et Lucie Duchemin se fréquentaient peut-être. À défaut du Salif en cavale, il reconvoque aussi Eva-David qui pourrait avoir caché des choses pour protéger son amoureux. C'est Salif qui a vu le couple avec la femme aux cheveux noirs le vendredi précédent, et Eva-David a reconnu qu'il lui en avait parlé. L'employé affirme avoir surpris Salif près des cabines. Eva aurait-elle missionné Salif pour tuer de Saint-Alban ? Ou soudoyé Claude ? Ou les deux ? Est-ce la révélation de l'employé qui a poussé Salif à s'enfuir ? Jadot retourne les hypothèses en vain.

Il s'enquiert des écoutes téléphoniques en cours. Les témoins se doutent qu'ils sont surveillés et ne s'appellent pas. Les seules informations concernent David qui a commandé une pizza, Duchemin qui a appelé les pompes funèbres, et Bataille qui a téléphoné à son ministre de fils en lui demandant de *faire cesser ce cirque, tu sais bien que je suis claustrophobe, Jérôme*. Claustrophobe, Bataille ? Voilà une claustrophobie qui s'accommode aisément de l'ambiance cloîtrée de l'Antinea's et de ses sous-sols.

Rachid invite le commandant à demander une autorisation pour enquêter au domicile du couple de Saint-Alban.

– Mais c'est déjà fait, qu'est-ce que tu crois ? répond Jadot. Les deux ordis du marchand d'art sont en cours d'expertise, celui de sa galerie et celui saisi à son domicile.

– Celui de sa femme aussi ? Et les factures détaillées de son portable ? Elle est sur écoute ?

– Tu me prends pour un innocent qui oublierait de surveiller l'épouse d'un assassiné? Surtout d'un assassiné aussi tordu que le Christophe? Les fadettes de Marie-Lucie de Saint-Alban ne montrent aucune communication avec les protagonistes, OK? Et elle est sur écoute. Et on a saisi son ordinateur. Pourquoi t'inquiètes-tu de ma compétence?

– Pas du tout, vous pensez bien m'sieur Jadot. Mais vous savez, elle n'avait pas l'air surprise quand on lui a annoncé que son mari était mort. Une réaction inadaptée, pas du tout comme celle décrite dans les recommandations: *Informar une famille du décès tragique d'un de ses membres.*

– Elle est brune? Aile de corbeau? Tu aurais pu le dire plus tôt.

– Non, non, elle a des cheveux roux coupés courts.

– Bon, quoi qu'il en soit, on la surveille.

Le lieutenant Mafflier pointe son nez, de retour de Charenton.

Chapitre 12: Les ordres de Satan

Samedi midi. Mafflier résume son enquête sur David Solal, qui atteste la vie irréprochable de l'impeccable aide-soignant et ses goûts dispendieux. Il reprend rapidement le contenu de l'entretien téléphonique du matin avec Jadot pour enchaîner sur les Dominique mère et fils.

Il explique que l'employé est malade, en rupture de traitement et de suivi au CMP. Il montre la feuille manuscrite qu'il a trouvée dans le classeur. Il précise que l'employé du sauna s'est vraisemblablement enfui juste avant son arrivée, croisant en quittant les lieux la brigade qui venait le chercher. Jadot lève les yeux au ciel en ressassant son regret de n'avoir pas obtenu une garde à vue. Des recherches actives ont été déclenchées de Charenton à Goussainville, en espérant qu'elles seront rapidement fructueuses. Un assistant de l'équipe de Dubuisson fait irruption :

– Commandant Jadot? Le service des écoutes vient d'intercepter un appel en provenance du domicile de Claude Dominique. Un appel de son fixe vers un portable.

– Et alors?

– Le portable était fermé, il n'y a pas eu de conversation, ni de message, mais le numéro appelé est celui du dénommé Salif Cissoko.

– Quoi! La mère cherche à contacter Salif? Qu'est-ce que

c'est que cette histoire ? Appelez-moi immédiatement les loustics en planque devant l'immeuble.

Lesdits loustics roupillent à moitié dans la Ford Focus banalisée garée devant l'HLM de Charenton, en écoutant *Rire et Chansons*. Ils se réveillent en entier quand Jadot leur ordonne de monter immédiatement à l'appartement. Personne ne répond. Jadot s'énerve : « Y a un gardien, Mafflier ? » Mafflier répond que oui. Jadot ordonne aux deux zèbres de se démener. Le gardien est dans sa loge et écoute *Rire et Chansons*. Il possède un double des clés. On se presse, on remonte à l'étage, les policiers ouvrent la porte. L'appartement est silencieux. Lucienne Dominique est allongée dans la chambre de Claude. Elle est morte, étranglée avec un bas de femme en résille noire, serré autour de son cou si fortement que les chairs débordent de part et d'autre du sillon d'étranglement. Le corps est basculé sur le lit en fer, tête en arrière. Le visage est violacé, la mâchoire pendante, la langue sortie, les yeux révoltés. Les lunettes de presbyte en plastique pendent par le cordon comme un collier bizarre sur le survêtement rouge trop grand. Les dents jaunes ricanent en un sourire étonné.

Jadot renâcle en apprenant la nouvelle. Bien entendu, pas trace du fils de la morte et les couillons en planque n'ont pas davantage aperçu de grand black depuis leur poste d'observation. Pourtant, les Noirs sont rares à Charenton. Le commandant délègue une équipe compétente et avertit Dubuisson, qui proteste pour la forme : il se passerait bien de tels week-ends au mois d'août. Il part sur les lieux avec son équipe de police scientifique en jetant à Jadot : « Et, bien sûr, il te faut les résultats des tests ADN en urgence, ma mignonne, hein ? » Jadot approuve de la tête. Il est midi trente. Il peut espérer des conclusions pour la fin d'après-midi, au pire dans la soirée. Dubuisson est enquiquinant avec

ses astuces à deux balles du style : *ma grande, alors heureuse ? On y va, mignonne ?* Il n'a pas toujours bon caractère mais il est sacrément fiable.

Le procureur s'informe de l'enquête heure par heure. Il a le ministre aux fesses. Et la juge Martin-Dubourg entend prendre les choses en main rapidement. Les témoins qui n'ont pas filé sont reconvoqués pour quatorze heures. Jadot invite Rachid et Mafflier à casser la graine. Ils s'excusent, préférant rejoindre leurs épouses respectives pour souffler un peu, si c'est possible.

Mafflier tend à Jadot la feuille qu'il a subtilisée dans le classeur de Claude Dominique, un texte manuscrit d'une écriture enfantine : *Les ordres de Satan ont été exécutés à moitié. Le Serviteur blanc a achevé sa part grâce à sa ruse, sa taqiya de porteur de l'Antéchrist. Elles étaient comme les cavaliers de l'Apocalypse. Il en a conduit deux à l'anéantissement, puis il a fécondé la première femme et le Serviteur noir l'a libéré. Il est désormais bienheureux dans le jardin d'Éden de Satan le Grand. Le Serviteur noir doit désormais poursuivre les autres usurpatrices car l'ange Lucifer est le seul qui a le droit de porter la lumière. Il reste les autres, l'autre moitié des ordres. Le Serviteur noir suffira-t-il à la tâche ? Faudra-t-il l'aider ? Les ordres sont formels et la mission doit être achevée avant le jour du faux seigneur.*

Jadot fourre le document dans sa poche. Il a faim. On se retrouvera après déjeuner dans son bureau, quai des Orfèvres, pour la reprise des interrogatoires. Mafflier lui demande ce qu'il pense du texte de Claude Dominique. Jadot lui répond qu'il a faim.

Georges Dupin est disponible. Jadot le rejoint dans une brasserie de la gare de Lyon. Ils s'installent à la terrasse et commandent un plateau de fruits de mer pour deux et une bouteille de pouilly-fuissé. Ils font le point :

– Jamais de muscadet. Le muscadet est au blanc ce que le beaujolais est au rouge, t'es d'accord non ?

– Tu exagères, Georges. Il y a d'excellents beaujolais et certains morgons sont admirables. Et il y a de très bons muscadets, comme les gros-plants élevés sur lie.

– Oui, je sais. Mais les vigneronns de ces coins exagèrent parfois. Ils produisent des quantités énormes de picrate, leur réputation en souffre. Tu sais ce qu'on dit dans le pays nantais, vers la vallée de l'Erdre ? *Les mauvais gros-plants font les bons vins d'Alsace*. Beaucoup d'amateurs font comme moi : ils évitent de principe.

– Alors, va pour le pouilly. On en reste là ou je te tiens au courant de l'enquête ?

– Vas-y, je bois tes paroles.

Jadot explique que de lourds soupçons pèsent sur l'employé du sauna et sur Salif Cissoko, au motif qu'ils ont fui. Et, pour le second, qu'on a découvert son empreinte génétique sur le bas résille qui a servi à étrangler le marchand d'art. Et, pour le premier, que sa mère a été retrouvée assassinée selon le même procédé. Ce ne peut être qu'elle qui a cherché à joindre Salif sur son portable, sauf si Claude Dominique est parvenu à se glisser dans l'appartement à l'insu des loustics en planque. À moins que le Noir ne soit venu de Goussainville pour commettre le meurtre et faire diversion en appelant son propre portable à partir du fixe. Monsieur Jo donne son sentiment à Jadot :

– Même punition, même motif : l'assassin des deux est une seule et même personne. Tu auras les résultats des tests génétiques sur le corps de Lucienne Dominique rapidement ?

– Dubuisson va faire le maximum. Ses biologistes vont comparer les prélèvements effectués sur le corps en testant en priorité l'ADN de Salif. J'aurai le résultat en fin d'après-midi s'il est positif.

– Salif Cissoko et Claude Dominique sont complices, non ?

– C'est évident. L'employé est un déséquilibré, en rupture de suivi psychiatrique. Il est le seul à ne pas avoir de mobile pour le meurtre de De Saint-Alban, mais tout est concevable s'il est en plein délire. Il faudrait imaginer qu'il entraîne Salif dans une sorte de folie à deux. Mais autant Claude Dominique paraît bizarre depuis le début, autant le grand black me semble avoir les pieds sur terre. Son mobile serait d'avoir tué pour venger Eva-David. Admettons. Mais pourquoi aller trucher Lucienne Dominique ? Il y a quelque chose qui cloche. Et cloche aussi le fait que l'employé signale avoir surpris le Noir rôder vers les cabines. Il aurait dû la fermer, non, s'ils sont complices ?

– Oui, tu as raison, répond Monsieur Jo. Tout part en eau de boudin de ce côté. Une histoire de dingues.

– J'espère qu'on va mettre la main sur les fuyards rapidement. Des avis de recherche sont partis dans tous les hôtels de police et les commissariats, j'ai mis des limiers sérieux en planque à Goussainville et à Charenton, on va fureter dans le 9-3 et tous les autres 9 quelque chose et jusqu'au 9-5, on finira par les trouver, fût-ce dans le 75, mais quand ?

– Tu vas recuisiner Eva, la copine de Salif ?

– Tu parles ! Eva-David a un sacré mobile s'il est vrai que de Saint-Alban l'a piégé(e) pour lui flanquer délibérément le virus du sida. Et François Bataille, le père du ministre, qu'en penses-tu, Georges ?

– C'est Salif qui a raconté cette histoire de couple venu la semaine précédente ?

– Oui, il a remarqué ce couple étrange, un homme et une femme brune qui ne sont restés qu'un quart d'heure, sans même visiter l'établissement. Elle a bavardé avec l'employé avant de repartir.

– Et c'est Bataille qui l'accompagnait ?

– Incontestablement. Il est parfaitement reconnaissable sur la bande de vidéosurveillance, précédant une femme aux cheveux noirs qui porte un ciré et un suroît vert pomme avec un collier de grosses perles noires autour du cou. Mais son visage est masqué par Bataille.

– Là non plus, ça ne colle pas, Jadot. Bataille est un habitué. Pourquoi serait-il venu avec une femme une semaine auparavant juste pour causer avec l'employé ?

– Je n'en sais rien, bon Dieu ! On n'en saura pas plus tant qu'on n'aura pas remis la main sur Claude Dominique. Il y a deux choses certaines, Georges. Primo, François Bataille ment. Et je vais te le recuisiner aussi. Secundo, Lucie Duchemin avait des cheveux bruns. Aile de corbeau.

– Tu imagines qu'elle est venue avec Bataille à l'Antinea's une semaine avant le meurtre ?

– Est-ce que je sais ? Ils se connaissent tous ! François Bataille a un sacré mobile pour l'assassinat de De Saint-Alban, qui était une ordure, qui avait spolié sa mère et l'avait conduite au suicide. Et la femme du psychiatre était la maîtresse de ce salopard séropositif qui se délectait à contaminer son prochain. Alors... Il y a autant de probabilités d'une complicité entre Salif et Claude Dominique qu'entre Bataille et Lucie Duchemin. Et pourquoi pas entre tous ceux-là ? Et encore un que je vais recuisiner, le Valéry-Sabrina-Duchemin. Ils sont tous convoqués à partir de quatorze heures. D'autre part, j'espère qu'on va dénicher le psychiatre du CMP qui soigne Claude Dominique. J'aimerais bien savoir ce qu'il va nous raconter.

Jadot tend à Monsieur Jo la feuille que Mafflier a extraite du classeur de la Société des amis de Satan. Le commissaire lit, réfléchit, relit attentivement. Jadot le questionne :

- Tu vois le délire?
- Peut-être. Si je te dis « rouge » et Lucienne Dominique, ça t'évoque quelque chose?
- Elle portait un survêtement rouge quand on l'a trouvée morte. Quel rapport avec la choucroute? Éclaire-moi, veux-tu?
- Tu ne crois pas si bien dire. Je pense avoir une piste, mais c'est ténu. Il faut que je vérifie. Tu peux me laisser le texte? Je vais repasser chez moi consulter quelques sources documentaires et je te rappelle dans l'après-midi, ou je passe te voir à la boîte. Je me suis un peu intéressé aux diableries par le passé, figure-toi.
- Je voudrais montrer ce texte au psychiatre du centre médico-psychologique qui suit Claude Dominique.
- Tu l'as sous la main? Es-tu sûr de pouvoir débusquer l'homme de l'art un samedi après-midi? Je te faxe le texte dès que tu l'as trouvé. Laisse-moi gamberger, tu veux bien? Et essaie de savoir si l'employé du sauna était au courant des suicides de la mère de Bataille et de la femme du Duchemin.
- J'essaierai. Quel rapport avec ce baratin ésotérique?
- Je ne sais pas encore, faut voir.
- T'es bien mystérieux.
- Tu prends des bulots ou des crevettes? Ils ont des crevettes de Madagascar, ici, de loin les meilleures. Je te laisse les bulots, c'est trop caoutchouteux. Comme les escargots ou les cuisses de grenouilles. Les bulots et les bigorneaux ne valent que pour l'accompagnement, la mayonnaise, comme ces batraciens ne s'apprécient que pour l'ail du beurre d'escargot. Après, j'attaque les huîtres, des Marennes numéro deux, celles que je préfère. Et sans citron, ni vinaigre à l'échalote: les huîtres, ça a du goût. Un coup de blanc?
- Les escargots ne sont pas des batraciens mais des gastéropodes. Sers-moi un coup quand même.

Ils se régalaient en silence. Georges propose un dessert. Jadot décline et se contente d'un café pendant que son collègue dévore un baba au rhum qu'il arrose copieusement avec la bouteille que le serveur a laissée à disposition. Jadot sourit :

– Ben dis donc, tu vas faire la sieste?

– Pas du tout : je me stimule pour faire la lumière sur la mission étrange et satanique de Claude Dominique. Tu doutes de ma sagacité?

– Je ne sais pas, Georges. Tout ça me dépasse, je suis un rationnel. J'ai parfois du mal à suivre, bien que j'aie tenté de me cultiver sur les désordres des sous-sols de l'âme humaine, la psychanalyse et tous ces mystères de l'organisme. Tu vois, je trouve ces affidés de l'Antinea's extravagants, ce François Bataille, ce Salif Cissoko, ce docteur Valéry Duchemin et ce gentil aide-soignant de David Solal, tous installés dans une vie rangée, haut fonctionnaire cultivé, technico-commercial efficace, psychiatre installé, soignant apprécié et, dans le même temps, tous affamés de transgressions.

– Je t'accorde qu'ils poussent le bouchon un peu loin, si j'ose dire. Remarque néanmoins que leurs fantaisies ne s'exercent pas *dans le même temps*, justement. David Solal ne s'occupe pas davantage de ses patients en minijupe que Valéry Duchemin n'écoute les siens en escarpins et bas de soie. Tout un chacun peut lâcher la bride pour peu que les événements y invitent. Tu prends un cigare? Profite de la terrasse. Je vais te raconter une anecdote. Tu pourras la verser dans ta collection au chapitre *circonstances atténuantes*.

Jadot suçote son havane et se cale dans la chaise pour écouter, les yeux parfois plissés par la fumée âcre et délicieuse qu'il disperse en gonflant ses joues joufflues. Le commissaire Dupin engloutit une dernière bouchée de baba. Il se verse un peu de rhum et entreprend son récit avec gourmandise :

«J'avais une trentaine d'années, je débutais ma carrière, on m'avait envoyé en congrès à Liège. Un commissaire belge tenait la vedette. Il organisait un bastringue qui durait deux jours, un truc formaté par Interpol sur la coopération internationale en matière de trafic de stupéfiants. Je bossais à Marseille, jeune inspecteur, comme on disait encore, et ambitieux. Ça m'a passé. J'étais dans mes petits souliers car je devais présenter une analyse des réseaux qui se réorganisaient dans les années quatre-vingt, après la disparition de la French Connection, un sujet hypersensible. Les mafiosi reprenaient le business, on évoquait une Pizza Connection. Je n'avais jamais parlé en public. Il n'y avait pas d'ordinateurs à l'époque, pas de PowerPoint ni toutes les fantaisies que ces techniques favorisent. Et pas en sous-sol, ces fantaisies-là : en pleine lumière. L'informatique est un progrès baroque. Elle devrait améliorer les possibilités de communiquer. Elle les transforme, sans aucun doute, mais j'ai du mal à comprendre l'intérêt que l'on trouve à se foutre en rang d'oignon pour décrypter sur un écran le texte qu'un gugusse lit tout haut. Tu te souviens, l'année dernière, au séminaire organisé à l'ESNP de Lyon ? On se serait cru à la messe. Les orateurs sont des paresseux : plutôt que d'illustrer leurs propos par des graphiques ou des images, ils se contentent de projeter leur texte et de l'ahaner. PowerPoint ? Moi j'appelle ça *pauvre point*. Ils pourraient tout aussi bien distribuer leur baratin dactylographié : chacun lirait par-devers soi, comme dans le livre de prières au temple. J'attends avec gourmandise que les curés fassent défiler les oraisons sur un écran, au-dessus de l'autel :

Et cum spiritu tuo.

Ou les imams à la prière du vendredi, dans la mosquée :

Allah Akbar.

Je m'égare. Bref, j'avais préparé des diapositives, en ces temps anciens, pour documenter ma communication au congrès de Liège, avec des graphiques composés à la main et au Letraset, un peu comme Claude Dominique fabrique ses titres au normographe. On photographiait les documents, on en faisait des diapos que l'on envoyait en séance à l'aide d'un Carrousel, le projecteur de l'époque. Le Moyen Âge. Il fallait éviter de se planter. Oublier une faute d'orthographe ou choisir des couleurs dégueulasses, et c'était la honte affichée en grand format. En conséquence, les diapositives étaient en nombre réduit : l'orateur se contraignait à regarder l'auditoire et devait savoir causer. L'art oratoire, c'est fini maintenant, Jadot.»

Le commandant sourit en arrondissant sa bouche pour lâcher des volutes bleutées vers le ciel gris, tout en invitant Georges à cesser ses pleurnicheries sur un passé rétrograde. Le commissaire poursuit :

«Fume donc ton cigare et écoute. Le congrès durait deux jours. Je m'étais promené seul en ville le premier soir. Je devais présenter mon travail le lendemain, en séance plénière. Je pétochais à mort. Les exposés de la journée avaient été excellents, notamment celui d'un petit con de la brigade des stupps, extrêmement brillant. Je redoutais de rater ma prestation. La veille du grand jour, donc, je me baladais dans Liège. Je traversais le quartier chaud. Je parcourais cette rue insolite où les prostituées s'exposent dans des vitrines. Certaines sont fringuées sado-maso avec cuirs et chaînes, d'autres sexy-provoc exhibent escarpins, bas noirs, porte-jarretelles et soutifs pigeonnant, des belles, des moches, des grosses, des jeunes, des vieilles et d'autres habillées en secrétaire, en ménagère, en écolière. De tout pour tous les goûts. Je rentrai à l'hôtel, vaguement émoustillé. Une femme était assise dans le hall.

Une belle quadragénaire, vêtue avec une sobre élégance, joliment maquillée. Je la reconnus : on s'était trouvés côte à côte au self le midi. Elle assistait à un séminaire commercial, un truc sur les ventes aux enchères ou je ne sais quoi. Il y avait plusieurs réunions en même temps dans le beau palais des congrès au bord de la Meuse. Leurs participants se trouvaient mélangés à l'heure du déjeuner. Elle m'avait battu froid quand j'avais cherché à engager la conversation au-delà des banalités, plutôt austère, boulot-boulot-on-n'est-pas-là-pour-rigoler, tailleur modeste et chignon tiré impec. Et la voilà qui traînait à jouer les vaporeuses au bar de l'hôtel à onze heures du soir. Je la saluai : Bonsoir, qu'est-ce que vous faites là toute seule ? Elle avait le regard vague comme une âme et de beaux yeux noisette. Je lui offris un verre. Un Martini. Elle en but deux, puis un troisième. Elle me raconta son histoire. L'année précédente, dans une réunion du même genre à Paris, chez Drouot, elle avait rencontré un dirigeant de chez Christie's. Un bel Anglais qui avait époustoufflé l'auditoire venu boire ses paroles lors d'un séminaire destiné à des commissaires-priseurs voulant se former aux transactions internationales. Je commençais in petto à priser cette commissaire qui me changeait des nôtres. Le type était charmeur et parlait français avec un accent irrésistible. Elle s'était renseignée sur lui : il était connu comme un expert incontournable, la référence des enchères mondiales. On ne lui connaissait qu'un seul défaut : c'était un dragueur invétéré. Elle l'avait constaté à la pause car il l'avait baratinée d'importance et sans vergogne. Elle en avait été flattée, tant il est vrai que les compliments sont des gourmandises dont les femmes ne se lassent pas, surtout quand elles sont servies à la louche. Ils partageaient le même hôtel. Elle l'avait croisé le soir dans le hall, comme elle me rencontrait cette nuit à Liège, mais il l'avait snobée. Ça l'avait vexée.

Puis mortifiée quand il avait téléphoné dans sa chambre bien plus tard pour lui proposer de bavarder un peu. Un euphémisme volontiers utilisé par les messieurs qui ont envie de tirer un coup, tout le monde sait ça. Elle allait s'endormir. Elle avait décliné la proposition, choquée par la manière. Il la prenait pour quoi? Elle l'avait regretté. Elle était comme beaucoup de femmes: les opportunités d'être courtisée se fondent dans l'obscurité du temps qui passe et le bel Anglais était une sommité, une pointure, le seigneur des adjudications, le roi du marteau. Beau parleur et doté d'une intrigante réputation d'homme à femmes. Alors, un an plus tard, pour ce congrès de Liège où elle le savait invité, elle avait décidé de saisir une occasion qui pouvait se représenter, de rompre ses vaisseaux et de s'abandonner à lui sans enchères, tout goujat qu'il fût. Les raisons d'être au loin, d'ouvrir une parenthèse, de donner un coup de canif dans le contrat ne sont pas si fréquentes. Ils s'étaient croisés dans l'après-midi. La star de chez Christie's lui avait de nouveau fait du gringue et, avec l'audace des timides, elle lui avait indiqué le nom de l'hôtel où elle résidait. Elle l'attendait depuis plus de deux heures. Le bel amant putatif n'était pas venu. Il n'était pas loin de minuit. Elle était frustrée, humiliée. Un peu ivre aussi. Je l'avais écoutée avec tendresse. Elle était émouvante et montrait ce désespoir absolu de la femme abandonnée. Pire: ignorée. Elle s'était faite belle, elle avait défait ses cheveux qui tombaient en boucles sauvages sur ses épaules, et revêtu une jolie robe, un peu décolletée. Elle avait le rose aux joues. Était-ce le produit du fard, de l'alcool? Ou la conséquence des confidences délivrées au hasard d'une rencontre avec un inconnu? Je la désirai. Elle s'en aperçut. Je la raccompagnai jusqu'à sa chambre. Nous avons baisé comme des bêtes. La décence m'interdit de te donner des détails. Nous avons longuement bavardé aussi. Elle m'a raconté sa vie

de commissaire-priseur scrupuleux et d'épouse honnête qui n'avait jamais trompé son mari. Ou si peu. Il faut des circonstances aux femmes réservées. Je suis reparti vers cinq heures du matin. Je présentais ma communication au congrès à neuf heures. J'avais dormi deux heures, d'un sommeil de plomb, sans rêves ni cauchemars. Je m'étais réveillé en pleine forme et j'ai été très bon. Enfoncé, le petit con de la brigade des stupés. Le commissaire belge m'a chaudement félicité de ma prestation. Celle du matin, pas celle de la nuit précédente dont ce commissaire-là ignorait qu'elle m'avait épanoui : j'étais devenu sûr de moi comme un vieux routier en dissertant devant mes diapos face au public. Je n'ai jamais revu la commissaire, ma jolie priseuse d'une nuit. Elle se nommait Élisabeth et habitait Nantes. Elle était mariée et avait deux enfants. Deux garçons. »

Jadot a achevé son cigare. Quelques cendres décorent sa veste. Il interroge, dubitatif :

– Et tu en déduis quoi de cette histoire ?

– J'en conclus que, pour peu que les circonstances s'y prêtent, les pulsions peuvent remonter en salve du sous-sol vers la conscience de tout un chacun. Même celle d'une irréprochable mère de famille.

Le commandant quitte Monsieur Georges en murmurant : « Mouais. M'étonnerait quand même qu'on la retrouve à l'Antinea's, ta priseuse égarée. Agite plutôt tes neurones au lieu de cancaner et tiens-moi au parfum, Georges, moi j'y vais. »

Chapitre 13 : Samedi après-midi

Samedi, quatorze heures, quai des Orfèvres. Jadot entreprend la deuxième série d'interrogatoires en compagnie de l'échassier qui tape les dépositions en silence. D'abord Bataille, puis Eva-David, puis Valéry-Sabrina-Duchemin. Rachid et Mafflier traînent sans doute avec leurs épouses respectives : une enquête aussi tordue excite les sens, d'autant que l'énigme baigne dans des histoires de cul et de mort. Eros n'est jamais loin de son frère Thanatos, et les femmes sont curieuses. Elles savent que leurs jules ne peuvent rien raconter. Comment être sûre que ce week-end de travail n'est pas bidon ? Le meilleur démenti à leur apporter est de les baiser d'importance, leur offrir le café du pauvre. Mais pas pendant des plombs, faudrait voir à ce qu'ils ne se pointent pas après quinze heures, les jeunes.

Bataille est conduit à quatorze heures précises dans le bureau de Jadot, qui dispose d'une copie de la séquence de vidéosurveillance du vendredi précédent, celle où le directeur de la culture apparaît clairement devant la femme brune qui porte le ciré et le suroît. Il fait défiler les images sur l'écran de l'ordinateur et questionne :

- C'est bien vous ?
- Absolument, répond François Bataille.
- Qui est la femme qui vous accompagne ?

- Aucune femme ne m'accompagne.
- Et la brune, là, derrière vous, avec le ciré ?
- Inconnue au bataillon. Vous imaginez que j'étais accompagné ?

- Il me semble, oui.

- Vous racontez n'importe quoi. Repassez le film.

Les images défilent. Bataille fait remarquer qu'il est face au guichet, qu'il paie et qu'il entre. À aucun moment il ne se retourne. Il affirme ensuite s'être dévêtu et avoir pris une douche avant de gagner le recoin aux vidéos, selon son habitude. Sa version est plausible. S'il est vrai que Bataille n'est pas revenu à l'accueil et que le couple n'a pas pénétré plus avant dans l'établissement, elle se tient et corrobore celle de Salif : le Noir avait précisé que le couple était demeuré au bar et il n'avait pas mentionné Bataille. En ce cas, l'homme du couple serait celui qui est derrière la femme, le grand brun dégarni à lunettes. Jadot fait amende honorable :

- Très bien Monsieur Bataille, je prends note de votre déposition. Vous la signerez en sortant comme ce matin.

- Votre enquête piétine, me semble-t-il. C'est fâcheux.

- Ne vous inquiétez pas, nous avançons. Une dernière question : avez-vous confié à quiconque que votre mère s'était suicidée après avoir été victime de l'escroquerie de De Saint-Alban ?

- À quiconque ? Que voulez-vous dire ?

- À un des autres témoins.

- Pas directement.

- Indirectement ?

- J'avais suggéré à ma mère de consulter un psychiatre. Elle était dépressive à l'idée de devoir finir ses jours en maison de retraite. Je m'en étais ouvert auprès du docteur Duchemin. Elle l'avait consulté, Luce ma petite puce, en vain.

Le directeur de la culture a des larmes qui montent aux yeux. Un club. L'Antinea's est un club où l'on fait des connaissances, qui deviennent des amis puis des confidents. Et l'on présente sa mère au marchand d'art que l'on n'imagine pas véreux et ensuite au psychiatre en dentelles. C'est sans doute un moyen de se rassurer, de se convaincre que sa déviance n'en est pas une, qui est partagée avec des congénères par ailleurs normaux. La preuve : on leur confie sa mère.

Quatorze heures trente. Duchemin est en avance, Eva-David en retard. Normal : les agents qui sont partis à trois rues d'ici sont plus longs à revenir que ceux envoyés à l'autre bout de Paris.

Jadot questionne le médecin sur le vendredi précédent. Duchemin répète qu'il est arrivé vers quatorze heures. Il lui demande quel vêtement porte sa femme les jours de pluie. Le mari répond qu'il ne sait pas. Il ne la reconnaît pas sur la vidéo. Ni le ciré vert pomme ni le collier avec de grosses perles noires ne lui évoquent son épouse. Il semble totalement indifférent à la situation, comme tétanisé par la succession des événements, la découverte du cadavre de son épouse, la venue à l'Antinea's malgré cette surprise terrible, sa position de témoin autant que de suspect d'un assassinat. Il répond aux questions comme un automate. Jadot pense qu'il s'est gavé de tranquillisants. Le psychiatre confirme avoir reçu la mère de François Bataille en consultation. Jadot a une intuition :

– Et Claude Dominique ? Vous savez qu'il est psychotique ? Vous l'avez suivi, lui aussi ?

– Oui et non.

– Comment ça ?

– Oui, je sais qu'il est malade. Non, je ne le suis pas. Je l'avais reçu aux urgences psychiatriques quand il avait présenté

une bouffée délirante inaugurale. Je l'avais adressé au service du secteur concerné, à l'hôpital Esquirol, et je sais qu'il dépend du CMP de Charenton. Mais je ne le soigne pas.

– Vous avez gardé des liens? Vous discutez à l'Antinea's, parfois?

– Ça arrive. Je le trouvais très affecté ces derniers temps. Et hier, c'était mon tour.

– Comprenez-vous les charges qui pèsent contre vous? Vous vous précipitez précisément là où vous savez trouver le responsable du suicide de votre épouse.

– Pourquoi dites-vous que Christophe est responsable de la mort de Lucie? Qu'en savez-vous?

Jadot ne tirera rien de ce zombie qui débite mécaniquement des sentences dénuées de sens et paraît complètement dépassé. Il insiste toutefois :

– Reprenons. C'était votre tour à l'Antinea's hier? Que voulez-vous dire?

– Je suis toujours mal à l'aise quand j'arrive au sauna. Je me sens libéré une fois travesti. Entrer alors que je suis en homme me coûte énormément. Après, ça va mieux. Vous ne pouvez pas comprendre. Hier, c'était épouvantable. Claude m'a réconforté, il m'a aidé à m'habiller en femme.

– Vous vous êtes confié à lui?

– Oui.

– Que lui avez-vous dit?

– Tout.

– Quoi, « tout? »...

– Tout, tout sur Lucie, sur son suicide, sur de Saint-Alban, sur la mère de Bataille, sur cette fatalité. Ça m'a soulagé. Vous ne pouvez pas comprendre.

Jadot comprend surtout que Rachid avait raison de suggérer que les psychiatres sont des cinglés. Il paraît que les étudiants

en médecine sont plus souvent névrosés que les autres. Non que la médecine rende plus dingue que le droit, les lettres ou les sciences. Mais il semble que, lorsqu'on a dix-huit ans et qu'on se sent fragile, angoissé, dépressif, on choisit volontiers les études médicales, en quête d'une explication à ses propres problèmes. De là à penser que les plus perturbés se tournent ensuite vers la psychiatrie, il n'y a qu'un pas que Jadot franchit sans allégresse en regardant Duchemin s'en aller tête basse et épaules tombantes.

Entre Eva-David, renfrogné(e), sapé(e) loubard de banlieue. Il répète en boucle que Salif n'est pour rien dans l'affaire. L'aide-soignant en rajoute, jurant ses grands dieux que le black n'a pas eu le temps nécessaire d'étrangler le marchand d'art : « Puisque je vous répète qu'il est monté juste pour prendre une douche, il était revenu au sous-sol cinq minutes après. » Il confirme que le Noir lui avait parlé du couple étrange venu le vendredi précédent : « Mais juste comme ça, il n'en avait rien à foutre, ni moi non plus. » Jadot reprend la séquence du jour du meurtre à l'Antinea's :

- Vous êtes arrivé vers quelle heure ?
- Deux heures et demie à peu près, je vous ai déjà dit.
- Salif était déjà là ?
- Oui. On est descendus au sous-sol, je vous l'ai déjà dit, et on n'a pas bougé entre trois et quatre heures, sauf Salif qui est monté prendre une douche cinq minutes pas plus, puis je suis remontée à quatre heures et gna gna gna et gna gna gna et j'ai trouvé la cabine fermée et Claude a ouvert et on a trouvé Christophe étranglé et gna gna gna et gna gna gna et Claude a appelé la police.

- Salif était arrivé vers quelle heure ?
- Demandez-lui donc.

– Il a fui malgré le contrôle judiciaire. Ça le rend éminemment suspect.

– Quel con. Pourquoi il a fait ça ?

– D’après vous ?

Jadot a une intuition. La seconde de l’après-midi. Il se conforte dans l’idée que les fruits de mer et le pouilly-fuissé possèdent des vertus stimulantes méconnues :

– Pensez-vous que Salif a pu avoir une relation avec un autre partenaire avant votre arrivée ?

– Un autre, non. Mais une autre, possible, oui. C’est un chaud lapin, mon Salif, alors, pour peu qu’une trave sexy ait traîné par là... Mais il ne m’a rien dit. Il avait intérêt : je suis jalouse.

– Nous le recherchons et nous le trouverons. Avez-vous une idée de l’endroit où il pourrait se cacher ? Il a fermé son portable.

– Aucune.

– Vous connaissez son adresse électronique ? Je vous propose de lui écrire. Il peut se trouver dans un lieu où il dispose d’un ordinateur et consulte ses courriels.

– Ses quoi ?

– Ses emails. Installez-vous devant mon écran et écrivez sous ma dictée. Dans son intérêt.

– Et comme ça, s’il répond, vous aurez l’IP de la bécane.

Eva-David hésite, puis s’assied devant le clavier, connecte Internet et ouvre la messagerie à son adresse : evasexyjolie@yahoo.fr. Il écrit le message que lui dicte Jadot : Salut Salif, je suis avec le commandant Jadot à la brigade criminelle. Il n’arrive pas à te localiser car tu as fermé ton portable. Il pense que tu pourras peut-être lire ce mail et répondre. Si tu es innocent – et je sais que tu l’es –, il faut que tu reviennes voir la police, sinon ça va te coûter cher. Il voudrait savoir rapidement si tu

as baisé avec quelqu'un hier à l'Antinea's avant que j'arrive. Réponds vite et rends-toi. Je t'adore. Eva.

– Pourquoi cette question? interroge Eva-David en cliquant sur «envoyez».

– Une intuition. Autre chose: savez-vous si Salif s'intéressait aux diableries, aux messes noires, au satanisme?

– Non, je ne vois pas, c'est pas son genre, ces conneries.

Jadot fait signer la déposition et escorter l'aide-soignant chez lui. Il est quinze heures.

Il n'y a plus qu'à attendre que les deux suspects en fuite soient retrouvés. Attendre que les analyses en cours parlent, compulser encore les factures détaillées des téléphones, fouiller les ordinateurs, décortiquer les comptes bancaires, poursuivre les écoutes téléphoniques, attendre le résultat des autopsies des corps de De Saint-Alban, de Lucie Duchemin et de Lucienne Dominique. Attendre. Les enquêtes, c'est de l'attente. Le commandant sera prévenu dès qu'il y aura du neuf. Il file au palais de justice où la juge d'instruction Martin-Dubourg lui a donné rendez-vous.

Chapitre 14: François

Rue de Varennes, samedi, seize heures. François Bataille rôde dans son bel appartement. Il téléphone à son fils Jérôme pour lui répéter qu'il est claustrophobe et le prier de faire cesser ce cirque. Le ministre répond qu'il fait tout ce qui est possible et se dispense de commentaires. Ils se savent sur écoute. Le père d'un membre du gouvernement chopé dans un sauna libertin et mêlé à une histoire de meurtre: quel beau pataquès pour la PJ et la Chancellerie. Ce couillon de Jérôme se passerait bien d'un père indigne mais, comme on dit: on choisit ses amis, on ne choisit pas sa famille. Surtout pas son père. Jérôme a toujours ressemblé à sa mère. Il porte son nom. Pourquoi avoir épousé cette femme? François avait renoncé à trouver la réponse depuis qu'ils avaient divorcé, peu de temps après la naissance de l'enfant. Il aimait les arts, la culture, le libertinage. Elle était austère, méticuleuse, obsessionnelle de l'ordre et du rangement, soucieuse de l'entretien du ménage, de l'argent, et du futur. Était-ce pour sa beauté que François s'était entiché d'elle? Une beauté vénitienne, aux longs cheveux blonds, une Vénus de Botticelli qui serait sortie de sa conque en hiver et non au printemps, glacée par des frimas inopportuns. Ou parce qu'elle était son contraire, et qu'il pensait inconsciemment que sa vertu allait sourdre jusqu'à lui? Ou encore parce qu'il espérait secrètement pervertir cette

froide Aphrodite? L'une et l'autre perspective avaient fait long feu, et François ne s'était pas davantage rangé que son épouse ne s'était départie de son mérite. Sitôt mère, elle avait accaparé son fils. Elle entendait l'élever dans la rigueur et avait chassé ce père frivole.

Quelle est la part entre l'inné et l'acquis? Est-ce parce que Jérôme avait capté ses gènes qu'il ressemblait tant à sa mère, qu'il était programmé pour le travail, la rigueur compassée, l'affichage d'une étroite morale et l'ambition du paraître? Ou parce qu'elle l'avait élevé et lui avait transmis ces valeurs? Élever un enfant, quelle jolie formule. La mère de Jérôme devait craindre que son père n'abaissât leur fils.

Jérôme n'avait aucun goût pour la surprise. Il redoutait ce qui sortait de l'ornière de l'ordre établi. Il était fébrilement préoccupé par un scandale qui menaçait sa famille, qui risquait de ternir sa réputation, celle de sa mère, voire écla-bousser le gouvernement, l'État, la France, l'Europe, le monde entier, allez savoir. Il aimait se convaincre de son importance, le petit Jérôme, ministre à trente-huit ans. Pour une fois qu'il est utile à son père. François savoure amèrement la situation.

Le libertinage. Trente-huit ans de libertinage depuis le divorce. François Bataille est songeur. À quoi bon tout ça, les partouzes, les femmes présentées comme des épouses et que l'on emmène dans ces clubs privés. Des putes, oui, ces prétendues épouses libertines que l'on échange avec celle d'un autre qui traîne là, sa légitime au bras. Une autre pute, oui, qui minaude et joue les farouches un instant. C'est un théâtre : en fait, on s'échange des putes. Non pas des bourgeoises qui jouent les hétaïres, voyons, qu'alliez-vous penser? Des escorts rémunérées, des filles haut de gamme, fort chères, bonnes comédiennes pour jouer bobonne en apparence coincée mais qui se lâchera, le moment venu, comme une chienne

en chaleur. Il arrive qu'une épouse, une vraie, s'aventure en ces lieux de débauche. Elle reste volontiers au bar pendant que son mari batifole dans les coins réservés aux câlins. Elle observe, elle surveille : un homme, ça a des besoins. Mieux vaut tenir un mari sous contrôle que le découvrir amouraché d'une jeune maîtresse et gaspillant les revenus du ménage. Croit-elle. Quelle dérision. Autant fréquenter l'Antinea's, le spectacle est sincère, sans mystères, et c'est moins coûteux.

François tourne en rond dans l'appartement. Il n'y habite guère et le découvre depuis que Luce est partie. Auparavant, il était chez sa mère tous les soirs, tous les samedis, tous les dimanches. Ils sortaient, ils se promenaient bras dessus bras dessous, ils fréquentaient les théâtres, les musées. Comme quand papa était encore vivant, qu'il se détruisait dans les cercles de jeu, dans les casinos, sur les champs de course. Jusqu'à son suicide. Il l'avait caché aux enquêteurs – qui devaient le savoir, ce jeune policier maghrébin est compétent. Son père s'était endetté à mort, comme on dit. Son père, sa mère, son grand-père, tous suicidés.

Valéry l'avait rassuré. Il avait souligné que certaines formes de dépression étaient génétiques, mais pas toutes. C'est un bon psychiatre, Valéry, et si gentil. Il avait tout essayé pour sortir Luce de la dépression. Il y aurait une génétique des humeurs, de l'âme, des comportements ? Est-on programmé pour être joyeux ou déprimé ? Hétéro bon teint ou gay ? Pour se travestir ou pour emmener des épouses fantasmagiques dans les clubs privés ? François se souvient des confidences d'Eva un jour qu'ils buvaient un thé, tassés l'un contre l'autre sur le canapé vert de l'Antinea's. Salif devait traîner avec Sabrina dans le sous-sol. Eva avait murmuré : « Tu sais, François, mon vrai nom c'est David. Mon frère s'appelait Jonathan. Il est mort. Tu crois que c'est de famille, être gay ? » Pourquoi

cette ordure de De Saint-Alban nous a-t-il plongés dans ce bain horrible? C'est inné aussi d'être un salaud, un pervers? Un amateur d'art éclairé, séduisant, magnétique? François Bataille a hâte de revoir Valéry, peu importe quand, ni où, ni comment. Oublier tout ça.

Il est retourné à Venise après les obsèques de Luce qui repose dans le petit cimetière de San Donà di Piave à côté de son père et de sa grand-mère, celle qui avait offert ce tableau d'un petit-maître italien du dix-huitième, tu parles, un Canaletto, il s'en doutait bien ce salopard de marchand d'art pourri. Son assassinat est une libération pour François. Et pour Valéry. Et pour tous les autres.

À Venise, il a cherché un Canaletto à la galerie de l'Académie. Non sans mal: la plupart des œuvres de ce peintre vénitien sont à Londres. Il en a déniché un: Perspectives. Le tableau représente un vaste corridor parqueté, largement ouvert sur un extérieur d'où un grand escalier monte en oblique, derrière de hautes colonnes aux chapiteaux composites. Le ciel est gris, nuageux. Des personnages sont posés ça et là, statiques. Deux hommes semblent se battre sur une loggia dont on devine l'ébauche. Une grande tenture rouge pend de la balustrade. C'est un exercice de style, le peintre se jouant des perspectives complexes et de la lumière qui s'y glisse pour exposer la perfection de son art. François a pensé en le contemplant: «Et pour moi, quelles perspectives désormais que Luce est partie?»

Il est retourné à Murano. Il a traversé la lagune par le vaporetto. Il s'est promené sur les berges du canal et dans les jardins. Le cardinal de Bernis y possédait une petite maison. Il se souvient de l'histoire, que ne lui avait pas racontée sa mère. Le cardinal pervertissait une maîtresse ravissante, une nonne. Il reçut Casanova dans son casin, et l'on prétend que

ce dernier fut invité à commenter les ébats du prélat avec la religieuse, et qu'il apprécia la performance. Le voyeurisme est vieux comme le monde. Où Casanova se promènerait-il, de nos jours, pour juger des prouesses du clergé?

François est retourné à l'église de Murano pour admirer le pavement en mosaïque que lui vantait sa mère: «Regarde, admire, Francesco: ce sont les plus belles mosaïques byzantines, bien plus belles que celles de San Marco, avec plein d'animaux. Tu aimes les animaux, n'est-ce pas? Regarde les coqs: ils transportent le renard qui a été capturé. Contemple la victoire de l'ordre sur la ruse.» Jérôme tiendrait-il de sa grand-mère aussi? La génétique est troublante. L'acquis doit bien compter aussi... Pourquoi Jérôme porte-t-il le nom de sa mère? Une lubie, avait pensé François, une lubie féministe que d'avoir exigé que l'enfant portât les deux noms accolés: Jérôme Bataille-Ledroit. Le fils avait conservé Ledroit comme nom d'usage. Il est vrai que le patronyme convient mieux que Bataille à ce médiocre coq.

François est retourné admirer les souffleurs de verre qui exposent leur savoir-faire aux touristes. Il a contemplé les pièces admirables de chez Barovier & Toso, la verrerie la plus célèbre de Murano. Il a acheté des figurines de pacotille sur un étal posé en pleine rue, quatre petits cavaliers en verre, chacun d'une couleur différente. Le vendeur les a enveloppés dans un papier kraft noir et les a placés dans un petit sac aux couleurs de l'Italie.

Chapitre 15 : La juge

Samedi, seize heures. Jadot a rendez-vous au palais de justice. Il y va par le souterrain qui le relie directement au 36, celui qu'empruntent les détenus pour se rendre aux audiences par un sous-sol dépourvu de fantaisie, mais non d'humidité.

Il a prévenu Elbachir et Mafflier: il n'a pas besoin d'eux dans l'immédiat, ils peuvent continuer leurs petites affaires mais qu'ils restent joignables. Rachid répond qu'il en profite pour aller à Beaubourg avec sa femme, et Mafflier pour regarder France-Écosse pendant que la sienne est au supermarché. Jadot constate qu'il n'y a plus de jeunesse, regrette que le café du pauvre ait vécu et s'interroge sur le financement des retraites. La juge Martin-Dubourg lui téléphone: elle le prie de l'excuser, elle aura une demi-heure de retard.

Le commandant se rend à la Sainte-Chapelle. C'est une habitude qu'il a prise depuis qu'il travaille au quai des Orfèvres quand il dispose de quelque temps devant lui. Les enquêtes, c'est aussi beaucoup d'attente. La foule des touristes piétine à l'entrée, comme aux portes des Galeries Lafayette le premier jour des soldes. Jadot contemple le monument gothique enserré dans les murs du palais de justice, contraste saisissant entre profane et sacré. On raconte qu'Hausmann, le préfet bâtisseur de Napoléon III, projetait de raser Notre-Dame et la Sainte-Chapelle pour faire place nette et bâtir la nouvelle île

de la Cité. Tant qu'à faire... Les touristes exhibent leurs passeports pour pénétrer dans l'enceinte judiciaire et gagner l'édifice. Le commandant n'a pas besoin de présenter sa carte au gardien qui le reconnaît.

Le sanctuaire est en deux parties : la Chapelle-Haute, vaste et lumineuse, la Chapelle-Basse, étroite et sombre. Comme à l'Antinea's qui se partage entre le haut et le bas. Comme dans nos cerveaux écartelés entre la conscience qui domine et nous impose la morale de la pleine lumière, et l'inconscient qui tourmente en sous-sol la noirceur de nos âmes.

Les vitraux de la Chapelle-Haute sont à dominante rouge et bleu. Ils sont réputés les plus beaux de l'art gothique avec ceux des cathédrales de Chartres et de Bourges. Le bleu domine à Chartres, un bleu cobalt unique au monde. À Bourges, c'est le rouge. Les deux se partagent ici. Il faut venir le matin pour admirer ceux de l'abside, orientée à l'est, vers le soleil levant. Jadot contemple la grande rosace située à l'opposé, qui rutile, illuminée par l'astre qui entame son déclin vespéral. Les vitraux, petits, sont enchâssés dans des arabesques de pierre. Ils illustrent l'Apocalypse de saint Jean. On y devine les sept trompettes, les sept sceaux, les sept combats de la Femme contre le Diable, les sept châtiments et les quatre cavaliers qui annoncent la fin du monde.

Martine Martin-Dubourg est une petite femme d'une quarantaine d'années, en apparence insignifiante. Elle ne doit pas mesurer plus d'un mètre cinquante et peser quarante kilos toute mouillée. Le visage rond et poupin, les cheveux châains coupés court, le front grand, le regard taquin, la silhouette mince. Elle porte un tailleur-pantalon et des hauts talons qui claquent et lui permettent de viser un mètre cinquante-

cinq, voire soixante. Compétente, bosseuse, pragmatique, les prévenus et les avocats qui l'ont prise de haut l'ont souvent regretté. Incorruptible, arc-boutée au devoir de réserve, les journalistes comme les hommes politiques qui tentèrent de lui tirer les vers du nez pour ceux-là, de l'influencer pour ceux-ci, en furent toujours pour leurs frais. Presque toujours. Elle a son franc-parler. Elle reçoit Jadot d'un :

– Alors commandant ? Le procureur aux fesses ou le ministre ?

– Les deux, mon capitaine, vous pensez bien.

– Vous en êtes où de l'enquête préliminaire ?

– Un désastre, deux témoins en fuite, ayant échappé au contrôle judiciaire, et aucune piste sérieuse. Cinq témoins, dont trois suspects avec un mobile très fort. Et parmi ceux en fuite, pas de vrai mobile ou pas de mobile du tout. Mais l'un des deux semble sacrément dérangé.

– J'avais recommandé de mettre tout ce petit monde en garde à vue, c'est n'importe quoi. Quand on a la chance de tenir l'assassin dans un panel de cinq personnes, on garde tout le monde. Vous ne savez plus faire avouer en vingt-quatre heures ? La Crim' n'est plus ce qu'elle était ?

– Ce n'est pas à vous que je vais apprendre que de simples aveux ne servent à rien. Il faut des aveux circonstanciés, qui apportent des précisions, qui explicitent les circonstances entourant les crimes. Sinon, les avocats se gobergent en cour d'assises et nous passons pour des couillons, les magistrats instructeurs comme les policiers, vous le savez mieux que quiconque.

– Vous n'aimez donc pas les avocats, commandant ? réplique la juge avec un regard malicieux.

– Vous me taquinez, Madame la Juge. J'ai un frère aîné qui affirme que, le soir du Grand Soir, tous les comptes se

solderont et les avocats rempliront la première charrette des condamnés.

- Les juges occuperont-ils la seconde?
- Avec les flics, sans doute.
- Vous dites ça pour me reconforter?

La juge a une grimace facétieuse et poursuit :

– Je partage votre point de vue concernant la procédure retenue pour l'affaire de l'Antinea's : c'est du grand n'importe quoi. Le juge des libertés et de la détention a canné devant le ministre via le proc. Tout comme moi, bien obligée. J'imagine que vous êtes contraint d'organiser une noria de fonctionnaires pour aller chercher les témoins chez eux, les raccompagner, les reprendre. Quelle sottise. Racontez-moi où vous en êtes.

Jadot expose les résultats de l'enquête en cours. La juge prend des notes, très rapidement, avec un papier et un crayon, en traçant des colonnes et des repères. Jadot sait qu'elle n'oubliera rien, qu'elle établira une synthèse dactylographiée par elle-même et que ça va pulser. Elle commente, consternée :

– Un deuxième mort, comme si on avait besoin de ça. Ils vont être contents à la Chancellerie. Bon, c'est plié, non? Mettez la main sur l'employé du sauna et sur le black complice, passez-les à la moulinette pour qu'ils avouent et voilà tout. Et des aveux circonstanciés, n'est-ce pas, commandant? C'est ces deux-là, non? Et magnez-vous le train avant qu'il y ait d'autres cadavres.

– Les recherches sont en cours, nous allons les retrouver. Mais il est possible que l'affaire soit compliquée.

– De toute façon, je prends les choses complètement en main lundi au plus tard. Ministre ou pas. Et si c'est son père qui a mandaté l'assassinat, il encourra dix ans. Et perpète si c'est lui l'assassin. Je vous laisse, j'emmène ma fille au théâtre

ce soir et il faut que je me fasse belle pour qu'elle n'ait pas honte de sa mère. Vous avez des enfants?

– Je suis célibataire.

– Mauvais citoyen. Qui paiera nos retraites?

– Je comptais sur mes collaborateurs, mais la concurrence de Picasso et du Quinze de France est rude. Je vous souhaite une bonne soirée, Madame la Juge.

– Vous me semblez fatigué, commandant. Bonsoir et bon courage. Mon portable reste branché au théâtre, en vibreur.

Chapitre 16: Eva

Boulevard de Picpus, samedi, seize heures. David Solal se repose. Chez lui, tranquille. Tranquille jusqu'à quand? Si ça se trouve, les schmitts qui viennent de le ramener vont rappliquer dans une heure pour recommencer le bazar. Marre de tout ça. Ce salaud de Saint-Alban: Ça va ma petite Eva, pas trop déprimée? Pas même immunodéprimée? Mais quel type! On se trouvait intelligent rien qu'à le regarder. Était-ce ce sentiment qui poussait Eva à redevenir David avec Christophe? À le posséder comme une femelle soumise, à le dominer offert comme une loque sur la table de pique-nique de l'aire d'autoroute, sous les regards des types qui le moquaient? Pour se venger de n'avoir pu obtenir le diplôme d'État d'infirmier, d'être trop con ou trop paresseux, de n'être qu'aide-soignant?

David se lève. Il voit l'hôpital Rothschild de l'autre côté du boulevard. Monique lui a téléphoné. Sa copine infirmière de nuit en gériatrie. Elle lui a raconté qu'un drôle de type était venu dans le service, cette nuit. Un pote à lui, disait-il, muté de la Pitié-Salpêtrière et qui venait dire bonjour avec des acras et du ti-punch. Monique s'était demandé ce qu'il pouvait bien foutre là en blouse s'il ne bossait pas. Mais ce grand couillon de Romuald, du ti-punch, faut pas lui en promettre. David n'a pas osé répondre que c'était sûrement un keuf. Pourtant, selon

elle, il n'était pas beur. David avait confirmé qu'il avait un copain aide-soignant à la Pitié qui venait d'être affecté à Rothschild. Ils devaient se marrer, les mecs de la brigade criminelle qui écoutaient ses conversations. Encore que: ils sont tellement cons, ces keufs. Ces schmitts de commico comme dit son pote Omar. Que vont-ils conclure de ce mensonge? Vont-ils imaginer on ne sait quoi? David sent qu'il est injuste. Le keuf rebeu était sympa. Jamais il n'aurait imaginé se confier à quiconque, avouer sa faute impardonnable, reconnaître qu'il était contaminé. Par cette ordure de De Saint-Alban. Il est soulagé d'avoir raconté sa misère à un inconnu, même s'il avait ainsi éveillé les soupçons. Peut-être qu'il le fallait. Peut-être faut-il confier un secret quand il vous tараude trop.

David se souvient de l'histoire du roi Midas. Il avait trouvé le récit grotesque quand Monique le lui avait raconté. Elle est marrante, Monique, elle passe son temps à bouquiner. Elle a des passions changeantes, tantôt c'est l'histoire et elle s'abonne à *Historia*, tantôt les pays lointains et elle ne quitte pas Géo. Elle lit la nuit, quand les malades sont tranquilles, entre une heure et six heures du matin. Elle s'est récemment prise de passion pour la mythologie. Ce fameux roi Midas avait des oreilles d'âne, une disgrâce infligée par un dieu de ces temps-là, qu'il avait dû bigrement offenser. Le pauvre en avait honte et portait un bonnet pour cacher son infirmité à ses sujets. Oui mais voilà, l'un d'entre eux était dans la confidence: le coiffeur. Midas était contraint d'ôter son couvre-chef pour se faire couper les cheveux. Le pauvre barbier trouva le secret trop lourd et s'en alla creuser un trou dans le sable pour s'en décharger en y chuchotant: Le roi Midas a des oreilles d'âne. Puis il reboucha le trou. Des roseaux poussèrent là. Les jours de vent, ces plantes frivoles bruissaient et répétaient à l'entour: Le roi Midas a des oreilles d'âne. Et le peuple fut informé du

malheur du souverain. David avait trouvé l'histoire stupide. Il en comprend maintenant le sens. Il espère que le keuf rebeu sera plus fiable que les roseaux mythologiques.

Il ne prenait pas de plaisir à être mâle, sinon pour se venger d'un de Saint-Alban trop savant, trop riche, trop puissant, trop séduisant. Il était trop, Christophe. David ignorait le plaisir cérébral que le pervers marchand d'art ressentait à être humilié. Le fric aussi? Sans doute. Il faudra se séparer de la Harley et du diamant. Les dégager, comme Christophe a dégagé. Et oublier Miami. Il avait fini par gagner quand même, de Saint-Alban, il lui avait refilé sa merde, le salaud. Exprès. Volontairement. Mais il a payé, et c'est bien.

David s'allonge. Séropo. Lui qui s'était juré de ne jamais devenir séropositif. Il a consulté. Le médecin l'a rassuré, mais il va devoir bouffer des médocs, des antirétroviraux *ad aeternam* pour contrôler la bestiole, l'empêcher de détruire ses défenses. Éviter de claboter comme Jonathan qui avait le caberlot rempli de tumeurs et qui est crevé dans les convulsions. Maman ne s'en remettra pas si elle apprend que David, aussi... Monique ne sait rien de sa double vie. Ni elle, ni personne. Son frère avait supplié les toubibs de cacher à sa mère qu'il avait le sida. Ils avaient souscrit à sa requête, ils avaient respecté le secret professionnel qui lie le médecin à son malade. Mais sans doute l'un d'entre eux s'en était allé creuser un trou dans le sable, et les roseaux qui avaient poussé là répétaient dans le vent: Jonathan a le sida... Jonathan a le sida... Qu'espérait-il, Jonathan? Que sa mère ignore qu'il allait mourir ou qu'elle ne sache pas qu'il était pédé? Elle s'en foutait en fait, toute mère juive qu'elle était: perdre un fils, c'est ça qui n'est pas normal. Le reste, on s'en fout.

David se lève du lit où il s'est avachi. Il regarde encore son lieu de travail. Avec des jumelles, il pourrait presque vérifier

si les collègues bossent. S'ils s'occupent bien des vieux. Tout le monde s'était foutu de lui quand il avait postulé le service de gériatrie. T'es cinglé, David? La moitié sont déments, ils se pissent dessus, faut les changer tout le temps, y s'agitent, y gueulent, y remercient même pas, un boulot de merde. On préfère les urgences, c'est plus technique. Ou la pédiatrie: il est plus rassurant de porter un regard nostalgique sur ce que nous fûmes que d'affronter la menace de ce que nous deviendrons. David ne voulait pas soigner des jeunes, des garçons de son âge, celui qu'avait Jonathan. Il avait fait un stage dans une unité de soins palliatifs. Il n'avait guère supporté d'assister ces hommes et ces femmes qui quittaient la force de l'âge vers un avenir décharné, et qui le renvoyaient à son frère. À lui-même. Alors, va pour la gériatrie. Il avait fait ce choix par défaut, imaginant plus tolérable de délivrer des soins à ces vieux normalement destinés à souffrir et mourir. Il se réjouissait chaque jour davantage de son orientation professionnelle. Tous les vieillards ne sont pas déments, contrairement aux assertions convenues. Beaucoup le sont avec douceur. Bien des confidences émergent de ces consciences nuageuses. Et bien des grâces, bien des regards. D'autres conservent un cerveau agile. Ils sont malades, blessés, mais ils guérissent de leur fracture du col du fémur, de leur tassement vertébral, de leur pneumonie, de leur phlébite. Ils sont courageux, volontaires, déterminés pour la rééducation, pour réapprendre comment marcher, comment respirer, comment souffrir en silence, aussi. Ils sont fragiles, il faut les aider à se nourrir, à se vêtir, à se changer. À pisser et à chier. À vivre. Et quand les portes de la mort s'entrouvrent, qu'on les devine dans le brouillard et que bâille le vaste portique, tout reste à faire et non pas rien. La sérénité des jours qui restent importe davantage que leur nombre, la qualité de vie prend le pas sur

la quantité de vie. David apprit à être prévenant, à écouter et non parler, à rester assis au chevet pour prendre la main et assurer une présence, simplement. Comme le policier avait posé sa main sur l'épaule d'Eva quand elle s'était effondrée.

Rothschild. Trois hôpitaux parisiens portent le nom du philanthrope juif: l'hôpital, la Fondation de Rothschild, juste à côté, et la Fondation ophtalmologique, rue Manin. Les riches bienfaiteurs ashkénazes étaient bien gentils, mais cette manie de foutre leur nom partout entretient des confusions et l'on ne compte plus les errances entre Picpus et les Buttes-Chaumont.

Juif. Qu'est-ce que c'est, être juif? David contemple dans le miroir son joli minois au nez retroussé, sa peau transparente et imberbe, ses yeux bleu lavande. Shabbat. La religion l'emmerde. Le vendredi soir, il traîne à l'Antinea's, c'est le jour de Salif, alors shabbat... Mais quel con, ce Salif. Pourquoi s'enfuir? Ça ne sert à rien, les keufs sont trop malins. Surtout le beur. Ça lui a fait tellement de bien de se raconter à lui. Et comme ça, ils s'intéressent moins à Salif. Mon beau Salif, où es-tu? Quelle connerie as-tu faite?

David va chercher le chandelier à sept branches que lui a offert sa mère. Il allume les bougies. Mieux vaut tard que jamais. Il a le temps avant que trois étoiles s'allument dans le ciel. Il va chercher le Livre. Il lit: Souviens-toi du jour du repos. Tu travailleras six jours, et tu feras tout ton ouvrage. Mais le septième jour est le jour du repos de l'Éternel, ton Dieu: tu ne feras aucun ouvrage, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bétail, ni l'étranger qui est dans tes portes. Car en six jours l'Éternel a fait les cieux, la terre et la mer, et tout ce qui y est contenu, et il s'est reposé le septième jour: c'est pourquoi l'Éternel a béni le jour du repos et l'a sanctifié. David remarque qu'il n'est pas interdit de baiser

le jour de shabbat. À moins que baiser soit un ouvrage. Puis il a honte. Il se dit que la religion sert à ça, à oublier la mort, oublier Jonathan qui convulsait dans ses draps souillés et râlait en bavant. Il ira voir sa mère à Créteil, et il lui dira.

Il admire la décoration de son appartement. Il l'a refait à neuf grâce au fric de l'autre ordure. Il a choisi les couleurs : des murs en velours rouge et noir, des étagères peintes en blanc, un dessus-de-lit et des rideaux verts.

Chapitre 17 : Les métaphores

Jadot est retourné à son bureau. Il est dix-sept heures. Il attend, il tourne en rond. Il appelle Dubuisson :

– Du neuf?

– Rien du tout, ma grande. Tu me donnes encore une heure? La PCR tourne.

Agaçant avec ses termes techniques à la gomme. Il appelle le service des écoutes :

– Du neuf?

– Un peu, mon commandant. Rien du côté des témoins, mais on épluche les appels de Marie-Lucie de Saint-Alban.

– Et alors? Elle a sonné qui?

– Personne en 06, mon commandant. Mais on a repéré un or qu'elle a appelé à plusieurs reprises depuis une semaine.

– Et alors? Une boutique de fringues? Chanel? Dior? La Clé des soldes?

– On vérifie, mon commandant. Je vous rappelle.

Voilà Georges qui rapplique, tout flambard, avec la feuille du classeur de la Société des amis de Satan à la main. Il a le regard à la fois rieur et inquiet. Il s'assied devant le bureau de Jadot, sort un papier rempli de notes, met ses lunettes et demande :

– T'as cinq minutes? Tu m'offres une bière?

– Bien sûr, vieux. Un peu tiède peut-être, mais sincère. Alors? Tu as expertisé les divagations de l'employé frappa-dingue?

– Je vais te dire ça. Tu as des nouvelles du psychiatre du CMP?

– Que dalle. Il est en week-end. On a envoyé un OPJ saisir le dossier. C'est fermé le samedi. Ils l'ont baladé à l'hôpital Esquirol, il a réquisitionné l'administrateur de garde qui en réfère à sa hiérarchie, on y sera encore demain – plutôt lundi – pour saisir un dossier médical imbitable, pour autant qu'ils ne l'aient pas paumé, ou fait exprès de le paumer pour nous faire chier.

– Tu es fatigué, Jadot, tu deviens grossier, c'est pas ton genre.

– Allez, Georges, fais pas ta mijaurée. Voilà que je cause comme Dubuisson, je dois être fatigué, effectivement. Tu as décrypté les salades de l'autre cinglé?

– Peut-être. As-tu vérifié que l'employé du sauna pouvait être informé des suicides de Luce Bataille et de Lucie Duchemin?

– Oui. Il pouvait.

– Marie-Lucie de Saint-Alban est en danger de mort.

– Qu'est-ce que tu racontes?

– Écoute bien. Je te relis le texte: Les ordres de Satan ont été exécutés à moitié. Le Serviteur blanc a achevé sa part grâce à sa ruse, sa taqîya de porteur de l'Antéchrist. Elles étaient comme les cavaliers de l'Apocalypse. Il en a conduit deux à l'anéantissement, puis il a fécondé la première femme et le Serviteur noir l'a libéré. Il est désormais bienheureux dans le jardin d'Éden de Satan le Grand. Le Serviteur noir doit désormais poursuivre les autres usurpatrices car l'ange Lucifer est le seul qui a le droit de porter la lumière. Il reste les autres,

l'autre moitié des ordres. Le Serviteur noir suffira-t-il à la tâche? Faudra-t-il l'aider? Les ordres sont formels et la mission doit être achevée avant le jour du faux seigneur.

– Totale­ment abscons. Des élucubrations écrites par un fou.

– Oui, mais par un fou qui assassine. Ou qui commande les meurtres. Il convient de prendre en compte que ce malade souffre d'un délire interprétatif. Il est fêré de religion et de satanisme. Des coïncidences sont pour lui des messages venus de l'Au-Delà. En l'occurrence, un Au-Delà satanique. Il faut prendre ça très au sérieux. La clé est Lucifer, l'ange porteur de lumière. Le suffixe grec phoros signifie qui porte. Le phare porte au loin; le sémaphore, sémaphore, porte un signal; le photophore, une bougie. Le doryphore est un insecte qui porte une excroissance en forme de lance.

– Tu phosphores, dis donc, Georges.

– Ne plaisante pas et écoute. Lucifer est l'ange porteur de lumière. Luce, la lumière, et phoros, qui porte. Il a péché par orgueil en voulant se comparer à Dieu, le surpasser. La lumière est le symbole de la connaissance. Dieu l'a puni et l'a chassé du Ciel. Victor Hugo a écrit un poème sur la chute de Lucifer qui s'est mué en Satan, l'ennemi de Dieu, le Diable.

– Abrège, tu veux?

– Écoute, c'est important que tu comprennes. Les cavaliers de l'apocalypse sont au nombre de quatre. L'Apocalypse de saint Jean est le dernier chapitre de la Bible des chrétiens. Des cavaliers y surgissent qui annoncent la fin du monde. Ils chevauchent des montures aux couleurs symboliques: le blanc de la pureté, le noir de la famine, le rouge de la guerre et le vert de la mort. Claude Dominique, dans son délire, les identifie aux quatre femmes qui se nomment Lucie, dont il pense qu'elles sont usurpatrices car elles ont volé son nom à

Lucifer, son nom de Lumière. Lux en latin. Lucie ou Luce ou Lucienne. Luce, la mère de Bataille, quatre-vingt-sept ans, est la blanche aux cheveux blancs. Lucie Duchemin est la noire aux cheveux aile de corbeau. Lucienne Dominique est la rouge, la couleur de son survêtement. Toutes portent le nom de Lux, la lumière. Reste à trouver qui est la verte.

– C'est dingue.

– Oui. Mais tout est cohérent. Le Serviteur blanc, c'est de Saint-Alban. Alba, la blancheur, comme celle de l'albatros, de l'albâtre, de l'aube. La taqîya est une tradition musulmane, vivace chez les chiites, qui invite le croyant à masquer sa conviction pour mieux agir pour la bonne cause, le djihad. Dans son imaginaire, Claude Dominique croit que le marchand d'art s'est caché sous un nom de saint pour mieux agir au service de Satan et conduire les deux premières usurpatrices au suicide : Luce la blanche et Lucie la noire. Et Christophe, c'est celui qui porte le Christ, Christophoros, en l'occurrence l'Antéchrist, le Diable.

– C'est dingue. Et : il a fécondé la première femme, c'est quoi, ça ?

– Il a fécondé la première femme signifie : de Saint-Alban a contaminé Eva. L'employé le savait. Eva, Ève, la première femme, l'arbre du Bien et du Mal, le fruit de la connaissance offert par le Diable, Adam et Ève chassés du jardin d'Éden, ça ne te dit rien ?

– Oui, forcément. C'est dingue. Et le Serviteur noir, alors ?

– C'est Salif. Il a libéré le Serviteur blanc – Christophe de Saint-Alban – qui est désormais dans le jardin d'Éden de Satan. En clair : il l'a tué. Et il restait à tuer deux usurpatrices quand Claude a rédigé son texte, dans la nuit de vendredi à samedi, si je comprends bien. C'est fait pour ce qui est de l'usurpatrice rouge, la mère de Claude.

– Salif? Complice de ce fou? Qui aurait assassiné le marchand d'art puis Lucienne?

– C'est ce qui est écrit.

– Monsieur Jadot! Téléphone!

Jadot prend l'appel. Il écoute. Il raccroche d'un air las :

– C'était Dubuisson.

– Alors?

– Alors, bravo mister Sherlock Holmes. Ils ont identifié un ADN sur le bas résille qui a servi à étrangler Lucienne Dominique.

– Salif?

– Oui. Sans aucun doute. Il y a son empreinte génétique sur le bas. C'est lui le Serviteur noir qui a tué le marchand d'art. Et lui aussi qui a assassiné Lucienne Dominique. Tu as raison sur toute la ligne, Georges.

– Monsieur Jadot? Téléphone! Le service des écoutes.

Jadot prend l'appel. Il écoute. Il raccroche. Il se tourne vers Monsieur Jo :

– Écoute bien ça, Georges : ils ont identifié le numéro en or appelé plusieurs fois par Marie-Lucie de Saint-Alban depuis huit jours.

– Alors?

– C'est la ligne fixe de l'Antinea's.

– Elle est en danger de mort. C'est elle la quatrième Lucie, l'usurpatrice verte. Celle au ciré vert pomme.

– Sauf que la femme au ciré vert pomme est brune, aile de corbeau, alors que la femme du marchand d'art est rousse. Ça ne colle plus.

– Méfie-toi. Si elle a téléphoné à l'Antinea's, c'est qu'elle connaît Claude Dominique. Et relis la fin : Le Serviteur noir

suffira-t-il à la tâche? Faudra-t-il l'aider? Les ordres sont formels et la mission doit être achevée avant le jour du faux seigneur. Le jour du Seigneur, c'est dimanche. Demain. Il est quelle heure?

– Dix-huit heures.

– Jadot, je suis absolument certain que Marie-Lucie de Saint-Alban doit être assassinée. Avant minuit.

Jadot prévient Martine Martin-Dubourg, qui lui donne carte blanche pour la fin de l'enquête préliminaire: «Mais je vous en supplie: pas de troisième cadavre. Je vous ai dit ce que j'allais voir au théâtre avec ma fille? Je vous le donne en mille: Les dix petits nègres.»

Le commandant appelle Rachid, qui abandonne Picasso, Beaubourg et sa femme. Mafflier a regardé la fin du match à la télé: la France a battu l'Écosse dix-sept à trois. Jadot lui confie la permanence. Mafflier reste au quai des Orfèvres pour recueillir les infos. Il enquêtera sur Marie-Lucie de Saint-Alban en surfant sur la toile: «Fouille le passé de cette femme, ses loisirs, ses centres d'intérêt, sa vie sociale, amoureuse, sportive, que sais-je?»

Jadot emmène Rachid avec lui. Objectif: l'avenue Mozart. Il songe à l'adaptation théâtrale du roman d'Agatha Christie: dix suspects, un seul coupable, et qui ne figure pas parmi les dix. Contrairement au Crime de l'Orient-Express: dix suspects, tous coupables. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour le Crime de l'Antinea's? François Bataille, David Solal, Valéry Duchemin ligüés pour mandater Claude Dominique? Manipuler sa folie, et faire de Salif Cissoko le Serviteur noir pour l'exécution? Il est dix-neuf heures. Les policiers arrivent avenue Mozart.

Chapitre 18: Valéry

Rue de Penthievre, samedi, dix-neuf heures. Valéry Duchemin est seul chez lui. Les policiers l'ont reconduit après le second interrogatoire. Il prend un tranquillisant, une gélule de Tranxène. Générique: clorazépate. Il presse une orange. Il ajoute une rasade de vodka au jus de fruit. Il boit. Il est las. Il divague, il chantonne: Clorazépate, je m'épate, tu t'épates, je vous z'épate, clorazépate. Il se lève, il contemple longuement dans sa psyché son long visage fin, encadré par ses longs cheveux bruns, sa longue silhouette fragile.

Il gagne son bureau et ouvre une chemise qui renferme des lettres. Certaines sont dactylographiées, d'autres manuscrites. Des dizaines de missives, classées par date et lieu d'expédition, département par département: 94, 91, 93, 60, 75, autres. Val-de-Marne, Essonne, Seine-Saint-Denis, Oise, Paris, autres départements. Il les relit. Il parcourt lentement les témoignages de son passé que lui adressèrent des patients reconnaissants. Certaines lettres de remerciements émanent de leur entourage, d'une mère, d'un fils, qui expriment leur gratitude au docteur Duchemin pour ce qu'il a fait. Un psychiatre est rarement honoré ainsi. Valéry Duchemin en était fier.

Sa vie défile en lui comme dans le cerveau comateux de celui qui va mourir dans l'accident de voiture des Choses de la vie. Comme le héros du film, il palpe ces petites choses qui

furent du bonheur et du malheur au long de son existence. Lui aussi est obsédé par ces lettres qui pourraient être découvertes, celles des patients, celle de Lucie.

Psychiatre. Pourquoi être devenu psychiatre? Pour les autres? Pour lui-même? Il se revoit à Clermont. Pas Clermont-Ferrand: Clermont de l'Oise. Un des grands CHS d'Ile de France. Les centres hospitaliers spécialisés. Un euphémisme pour désigner les hôpitaux psychiatriques afin de ne pas appeler par leur nom les asiles d'antan. Ils furent bâtis loin de Paris, pour éloigner les fous. À Neuilly-sur-Marne, à Perray-Vaucluse. Perray-Vaucluse, dans l'Essonne: il n'y a pas davantage de rapport entre le Clermont des fous et l'Auvergne qu'entre Perray-Vaucluse et Avignon. Dans le 91, le 94, le 60, les psychotiques! À Charenton, les fêlés, les schizos! À Esquirol, qui est à Saint-Maurice et non à Charenton, mais quelle importance? C'est là que mourut le Divin Marquis. Il existe un CHS qui se nomme Les Murets à La Queue-en-Brie, dans le 94. Des murets pour enfermer les fous? Valéry y avait exercé en tant qu'interne.

Clermont de l'Oise. Les psychotiques. L'était-il aussi, Valéry, tantôt professionnel apprécié, tantôt femme à l'Antenne? Il avait conscience de sa double personnalité, alors: tout au plus névrosé, Valéry. C'est plus compliqué que ça. Il en avait eu marre de Clermont, de cette médecine mal rémunérée et automatique se bornant à délivrer des médicaments à des patients hébétés, encadrés par un personnel chaque jour moins nombreux et démotivé. Les fous coûtent cher. Marre de cette jolie campagne, marre de se promener seul dans le parc du Châtelier pour contempler le panorama admirable. Marre du village de Fitz-James au nom singulier. Marre de se travestir dans son petit appartement et de prendre des poses devant son miroir. Marre de cette trouille excitante des soirs

d'été, quand il allait voguer dans la forêt de Hez-Froidmont, entre La Neuville et Thury, après avoir tourné à gauche en haut de la côte de l'escargot pour rejoindre les parkings et les buissons où se retrouvaient les gays – sauf le dimanche, jour des familles.

Il avait démissionné de son emploi de praticien hospitalier titulaire. Même pas pris de disponibilité. Par de garde-fou, pas de possibilité de revenir en arrière. Pas de garde-fou. Valéry ricane en regardant sa vie se dérouler. Les soignants et les collègues avaient organisé un pot pour son départ : il était estimé. Il avait reçu de beaux coffrets luxueux, des DVD d'opéras. Il adore la musique, l'art lyrique surtout. Une autre raison pour se rapprocher du palais Garnier et de la Bastille. Le Chevalier à la Rose de Richard Strauss, Les Noces de Figaro de Mozart, Le Couronnement de Poppée de Monteverdi et les Capulets et les Montaigus de Bellini, voilà les cadeaux qu'ils avaient choisis pour le remercier : des opéras avec des rôles travestis, Octavian, Chérubin, Néron, Roméo. Tout un programme. Lui qui pensait garder jalousement son secret. Ces clins d'œil l'avaient ému.

Il a changé de vie du jour au lendemain. Il a ouvert un cabinet rue des Saints-Pères. Il a pris ses quartiers à l'Antinea's le vendredi après-midi. Il a acheté un abonnement à l'Opéra de Paris. Il profite des vacances à Saint-Antoine pour conserver une attache à l'hôpital. Il prend des gardes le jeudi soir, il ne se confit pas dans les névroses des bourgeoises du faubourg Saint-Germain. Il craignait de rencontrer des difficultés pour créer une clientèle. Il n'en fut rien. Un collègue l'avait rassuré : Tu verras, le plus dur est de trouver les vingt premières. Après, tu les as pour vingt ans, deux fois par semaine. Il avait raison. Mais les névrosées friquées ne sont guère plus passionnantes que les psychotiques déjantés gavés

de médicaments. Il avait reçu Lucie dans son cabinet de la rue des Saints-Pères, et plus tard Luce Bataille

Il déchire lentement toutes les lettres.

Il songe. Il songe à François Bataille qui ne lui a pas reproché d'avoir échoué, qui est revenu le voir après le suicide de sa mère. Tout ça était la faute de De Saint-Alban. Une détestation commune les a rapprochés, une complicité: ne s'étaient-ils pas illusionnés ensemble sur le marchand d'art? N'étaient-ils pas tombés sous sa coupe, victimes de son charme, de son pouvoir de séduction, de son magnétisme? Victimes de l'œuvre de mort, de Thanatos qui n'est jamais bien loin de son frère. De Saint-Alban s'était approprié les femmes de ces hommes, la mère du premier qu'il avait menée au suicide, l'épouse de l'autre qu'il avait mise dans son lit et dans son cœur démoniaque, en attendant pire. Être trompé, bafoué, humilié de conserve crée des liens, la solidarité des martyrs. Valéry a envie de revoir François.

Il songe à ces années avec Lucie, à ces folies. Il a menti aux policiers: il a découvert une lettre près du cadavre en revenant ici, hier matin. Une lettre adressée à de Saint-Alban. Lucie explique posément à son amant la raison de son suicide. Sans un mot pour Valéry, comme s'il n'existait plus. Avait-il jamais existé pour Lucie? Combien d'interdits avait-il transgressé par elle? C'est une erreur, pour un médecin, que de créer des liens affectifs avec un patient. Mais la faute professionnelle est peut-être plus grave pour le psychiatre que pour le gynécologue. Fouiller les âmes est une prédation plus subtile et perverse que de s'approprier les corps. Lucie avait tout raconté de sa vie au psychiatre, ses échecs, son mari méprisant, sa passion pour l'art, ses dépressions récurrentes, sa misère sexuelle. Le médecin l'avait écoutée, Valéry l'avait aimée. Ils se disaient tout, comme Sartre et Beauvoir. Lucie fut la première à qui

Valéry confia son besoin de se travestir. Valéry fut le premier à qui Lucie avoua ses frustrations. Ils partagèrent leurs névroses et s'y équilibrèrent quelque temps. Lucie aimait être admirée et servie, Valéry jouait les soubrettes et choisissait les amants pour sa femme. Jusqu'à lui présenter de Saint-Alban et la perdre à jamais.

Valéry Duchemin a détruit la lettre de Lucie avant de se rendre à l'Antinea's une dernière fois, comme il déchire à présent les témoignages des patients. Il n'a pas fermé l'œil la nuit précédente, il a ressassé tout ça, Lucie, les folies pendant ces cinq ans, de Saint-Alban, les folies, Lucie et de Saint-Alban, de Saint-Alban étranglé par un bas résille. Il est épuisé. Le Tranxène et l'alcool achèvent de l'assoupir.

Valéry Duchemin s'éveillera au milieu de la nuit. Il aura une pensée pour Salif, le bel amant épisodique que tançait la jalouse Eva. Il prendra un bain brûlant et refera les gestes coutumiers du vendredi matin, quand il se rasait méticuleusement avant de se rendre à l'Antinea's. Il n'est guère velu, mais il prendra soin de faire disparaître sa maigre barbe et les quelques poils qui percent encore aux aisselles, sur le torse, les fesses, les attributs mâles. Il est rompu à cet exercice dont il sort entièrement glabre, ne conservant d'une petite touffe brune sur le pubis. Il épongera consciencieusement son corps féminin. Il ouvrira le coffre où il conserve les effets qu'il se procure dans les boutiques spécialisées de Pigalle. Il choisira ses hauts talons rouges vertigineux, ses bas noirs à la large jarretière brodée, son soutien-gorge Wonderbra-push-up-fashion-gel et son shorty coordonné en dentelle vert pâle. Il revêtira sa courte robe blanche. Il évoluera longtemps devant le miroir en prenant des poses. Il se trouvera belle.

Chapitre 19: Marie-Lucie

Avenue Mozart, samedi, dix-neuf heures. Le bâtiment Art nouveau brille dans le soleil couchant. La façade en meulière s'agrémente d'impostes et de ferronneries ouvragées. Un gnomon est planté au-dessus de la porte. Son ombre indique l'heure. Jadot constate qu'il est presque vingt et une heures: deux heures d'avance sur ce grand cadran solaire. Loggias, bow-windows, balcons avec garde-corps et auvents, encorbellements divers sculptent l'édifice. La toiture en retroussis se pare de nombreuses cheminées et les gouttières ornementées abritent quelques gargouilles. L'ensemble est étrange, vaguement moyenâgeux, mais moderne par le mélange des styles et des matériaux. Un peu effrayant, comme les constructions de Gaudí à Barcelone. Les policiers se présentent à l'interphone, encastré dans le piédroit de la porte:

- Police.
- Patientez, je vous prie.

Le grand vantail s'ouvre. Ils prennent l'ascenseur et sont accueillis par l'impassible James en gilet rayé, qui leur annonce que madame va les recevoir. Le temps est radieux – nul nuage n'encombre plus l'horizon. Cependant, Marie-Lucie veuve de Saint-Alban n'est pas moitié à poil sur sa terrasse. Elle reçoit les visiteurs dans le petit salon à la lourde cheminée de pierre. Elle arbore une robe noire, seyante, assez courte mais convenable,

éclaircie par une très large ceinture bleue soulignant sa taille fine et agrémentée d'une broche en or fixée au bord du sobre décolleté, en regard du sein gauche. Quelques « C » en cuir noir s'entrecroisent discrètement le long de la ceinture. Ses yeux sont masqués par des lunettes de soleil. Elle porte des escarpins légers, avec des talons très hauts, et cède à son naturel en priant les policiers de s'asseoir dans le même temps qu'elle se place face à eux en croisant les jambes. Elle propose des cigarettes, qui sont poliment refusées. Elle saisit le lourd briquet Dupont et en allume une, une égyptienne rose au bout doré, en s'enquérant :

– Vous permettez ? Voulez-vous un rafraîchissement ?

– Je vous remercie, répond Jadot. Je vous présente mes condoléances. J'ai des informations importantes vous concernant. Auparavant, je dois téléphoner. Où puis-je m'isoler ?

– James va vous accompagner.

Elle a appuyé sur l'interphone. Le domestique apparaît immédiatement. Jadot se retire avec lui. Sur le pas de la porte, il fait un signe à Rachid qui le rejoint. Il lui murmure à l'oreille : « Tu ne dis rien. Absolument rien. Elle ne doit pas quitter cette pièce, OK ? » Rachid approuve d'un clin d'œil et reste seul avec la belle rouquine qui l'apostrophe :

– Alors, monsieur le policier ? Que me voulez-vous ? Le contenu de mon ordinateur ne vous suffit pas ?

– Le commandant Jadot vous le dira.

– Voilà bien des mystères. Attendons-le. Vous ne voulez vraiment rien boire ?

– Non, je vous remercie.

– Vous permettez ?

Elle ouvre un petit bar masqué dans un meuble à la belle marqueterie et se sert un whisky. Le temps passe. Jadot est sacrément long. La veuve en noir engage la conversation, comme si de rien n'était :

– Vous regardez le Nicolas de Staël ?
– Il est admirable.
– C'est une reproduction, évidemment. L'original est dans notre chambre forte. Voulez-vous le voir ?

Elle se lève. Rachid intervient.

– Nous restons ici en attendant le commandant Jadot. J'ai des ordres.

– Comment ça ? Je ne peux pas me déplacer dans ma propre maison ? Suis-je en état d'arrestation ? C'est insensé. Je trouve déjà inadmissible que l'on soit venu perquisitionner chez moi.

Elle se rassied, agacée, boudeuse, jambes décroisées, et écrase nerveusement sa cigarette dans le grand cendrier d'albâtre. Jadot revient. Il s'est absenté une dizaine de minutes en compagnie du domestique. Madame de Saint-Alban proteste auprès de lui, outrée de se voir séquestrée, selon elle. Jadot reste imperturbable. Il la regarde, s'assied, explique :

– J'ai le devoir de vous protéger. L'enquête a établi formellement que le meurtrier de votre mari est Claude Dominique, employé du sauna libertin l'Antinea's, dans le douzième arrondissement. Il s'est enfui et a sauvagement assassiné sa propre mère ce matin. Du matériel génétique lui appartenant a été identifié sur les dépouilles et le corps de la mère était atrocement mutilé, les seins découpés et le sexe lardé de coups de couteau. L'individu est fiché. Il s'agit d'un serial killer recherché depuis des mois. On a trouvé chez lui un document vous concernant. Le psychopathe a écrit qu'il avait des ordres de Satan pour exécuter l'usurpatrice luciférienne Marie-Lucie de Saint-Alban.

Une Marie-Lucie de Saint-Alban tétanisée sur son siège. Son regard est caché derrière les lunettes, mais elle est extrêmement pâle, comme vidée de son sang. Elle se lève et boit un

autre whisky. Elle semble réfléchir en vidant le verre à petites gorgées, debout devant les policiers. Rachid esquisse un regard d'incompréhension vers Jadot, qui reste de marbre après son étonnante déclaration. La femme demande :

- Puis-je me retirer dans ma chambre ?
- Je vous en prie, répond le commandant.

Elle sort. Rachid tente d'interroger Jadot, un Jadot qui lui impose le silence d'un geste en montrant l'interphone qui est resté ouvert. Et qui poursuit à voix haute :

– J'espère qu'on va coincer ce dingue rapidement. On a tout bouclé à Charenton, il ne peut pas passer à travers les mailles du filet. T'imagines la mère de Saint-Alban taillée en morceaux, avec ses nichons mis de côté et son minou joliment assaisonné au rasoir ?

– Sûr m'sieur Jadot, enchaîne Rachid qui joue le jeu. Vous vous souvenez du rapport des collègues ? Ce branque torture ses victimes pendant des heures avec des sévices sexuels atroces.

Les policiers continuent leur conversation sur l'hypothétique tueur en série pervers. Rachid jette un regard inquiet vers le couloir qui mène à la porte d'entrée. Jadot lui montre une clé, indiquant d'un air entendu qu'il a verrouillé la porte et que personne ne peut sortir de l'appartement. Ils attendent. Madame de Saint-Alban revient après un bon quart d'heure. Elle s'est changée et a ôté ses lunettes. Rachid reconnaît les grands yeux verts indifférents. Elle porte un pantacourt en toile, des chaussures de sport Dior, un tee-shirt et une veste en écru. Elle semble partir pour une randonnée :

– Je me prépare à une longue veillée en votre compagnie, messieurs, c'est bien de cela qu'il s'agit ?

– J'espère que l'assassin sera capturé rapidement. Je suis en contact permanent avec mon équipe, Madame, réplique Jadot en montrant son portable.

- Puis-je prendre l'air sur la terrasse?
- Je vous en prie. Nous vous accompagnons.

Les deux policiers suivent la belle veuve aux jolies fesses moulées dans le pantalon sportif. Dans la salle à manger qui ouvre sur la terrasse, Jadot lui propose galamment de la laisser seule. Elle l'en remercie et disparaît dans la lumière du soleil qui décline derrière la tour Eiffel. Les policiers patientent. Dix minutes passent. Jadot reçoit un texto sur son portable: «Opération réussie.» Il entraîne Rachid sur la terrasse: «Elle doit être mûre, on va l'alpaguer.» Un homme gît sur le ventre, à côté du spa, une plaie sanglante à l'occiput. Ils le retournent. C'est Claude Dominique. Ils parcourent la terrasse: Marie-Lucie de Saint-Alban a disparu.

- Merde, Rachid, c'était pas prévu ça.

Chapitre 20 : Lundi

Lundi matin, palais de justice de Paris. Le commandant Jadot savoure les félicitations de la juge Martin-Dubourg, qui achève de prendre des notes dans son petit bureau.

– Belle enquête, commandant, bravo. L'assassin est neutralisé. Vous avez des nouvelles ?

– Le traumatisme crânien a été sans conséquence et Claude Dominique a repris connaissance. Les psychiatres disent qu'il va mieux, mentalement. Ils lui ont administré des médicaments. Son état délirant s'apaise. Il est à Fresnes pour être soigné pendant son incarcération. Il a avoué les deux meurtres, en se mortifiant de n'avoir pas réussi l'intégralité de sa mission satanique.

– Le pauvre type. Nous verrons bien si les psychiatres le déclarent responsable. Salif Cissoko est retrouvé, m'avez-vous dit ?

– Il s'est rendu dès qu'il a su que nous avons établi la culpabilité de l'employé. Il avait paniqué en apprenant que Claude Dominique l'impliquait. Il s'était imaginé je ne sais quoi, que l'on allait croire les divagations du fou.

– Vous avez compris pourquoi on a retrouvé l'ADN du Noir sur les deux cadavres ? La police scientifique s'est plantée ? Les experts vont faire la gueule ?

– Ils ne se sont pas trompés. Salif a répondu au courriel que

j'avais dicté à Eva-David. Il avait fumé du haschich après s'être enfui de Goussainville et avait roulé dans sa belle voiture pour se calmer avant de se réfugier chez son amie Gloria, une secrétaire de la mairie. C'est de là qu'il a répondu. Il aurait pu être découvert rapidement. C'est les experts de Goussainville qui vont se faire engueuler, à se demander si le bruit des avions n'assourdit pas la jugeote. Salif reconnaissait, dans sa réponse, avoir eu un rapport avec une travestie dès son arrivée à l'Antenne², le vendredi du crime, vers treize heures trente.

– Et alors ? Quel rapport, si j'ose dire ?

– Un préservatif usagé a été découvert dans la poche de l'employé. Je vous fiche mon billet qu'il avait chipé la capote abandonnée par Salif dans la poubelle de la cabine où il avait forniqué en début d'après-midi. On vérifiera qu'elle contient des résidus de son sperme. Claude Dominique a vraisemblablement souillé les cadavres pour faire croire que Salif était l'assassin.

– Et se persuader lui-même que le Serviteur noir sorti de son cerveau dérangé l'assistait. Bien joué, commandant. Marie-Lucie de Saint-Alban a donc reconnu avoir mandaté l'assassinat de son mari et rémunéré le tueur. Article 221 du Code pénal : elle risque dix ans. Bien défendue, elle bénéficiera des circonstances atténuantes. Son avocat va se régaler vu le mari qu'elle avait dégoté, un sacré criminel celui-là. Sait-elle si elle est séropositive ?

– Elle ne sait pas. Elle ignorait que son mari était contaminé avant d'avoir découvert ses mœurs perverses, mais elle refusait les rapports sexuels depuis qu'elle se doutait de quelque chose. Il était devenu agressif, il a tenté à plusieurs reprises de la violer mais elle prenait le dessus.

– Une forte femme, cette jolie bourgeoise ?

– Très sportive, ancienne championne de kickboxing.

– Dommage qu'elle ait voulu faire justice elle-même. Il encourait cinq ans d'emprisonnement pour transmission volontaire du virus. Je parie trois ans max pour elle. Le juge des libertés et de la détention a prolongé sa garde à vue hier soir et je la reçois tout à l'heure pour la mettre en examen. Mais êtes-vous bien certain que les autres n'étaient pas impliqués? Ils se connaissent tous, tous ont un mobile. Tous peuvent se réjouir de l'assassinat du marchand d'art.

– À vous de voir, Madame la Juge. Mais il semble que seul Claude Dominique avait un contact avec Marie-Lucie de Saint-Alban.

– Certes, mais, d'après ce que je comprends, il connaissait tout de la vie secrète des habitués de l'Antinea's. Il pourrait être à la fois mandaté par l'épouse et chargé de mission par les autres.

– Je n'ai pas d'éléments en faveur de cette hypothèse en l'état actuel des investigations.

– J'aviserai. Je vais creuser ça. Encore bravo pour votre enquête. C'est un plaisir de travailler avec vous. Et félicitez votre équipe de ma part, voulez-vous? Je pense que le procureur et le ministre l'ont déjà fait, n'est-ce pas?

– Comme vous le savez, ils sont bien trop occupés pour cela, contrairement à vous et moi.

La juge éclate de rire et raccompagne Jadot, qui a rendez-vous avec Monsieur Jo.

Le commandant Jadot s'est fait déposer devant l'Opéra-Bastille pour gagner à pied l'hôtel de police du douzième. Il s'engage dans l'avenue Daumesnil. Il longe le viaduc des Arts, sous la promenade plantée. Il regarde les vitrines des ateliers d'artisans branchés qui exercent des métiers rares, ou étranges, ou que l'on croyait disparus: sculpteur sur bois, parurier,

passementier, maître luthier. D'autres se consacrent à la ferronnerie d'art, à la parasolerie, au marouflage, à la décoration sur porcelaine ou à la fabrication d'automates, de jouets mécaniques, d'oiseaux chanteurs, à la restauration d'objets.

Il y a une boutique de location de costumes face à la rue Barrot. On doit pouvoir s'y travestir.

Monsieur Jo l'accueille fébrilement :

– Alors ? Tu racontes maintenant que tu as passé la main au magistrat ?

– L'usurpatrice verte était Marie-Lucie de Saint-Alban.

– Je te l'avais dit : le ciré vert pomme. Nous aurions dû nous douter que c'était elle depuis le début. Tu sais bien que les femmes sont coquettes et que le vert est la couleur des rousses.

– Tu avais raison sur toute la ligne, Georges. Dès que nous sommes arrivés chez elle, samedi soir, je l'ai laissée sous la surveillance de Rachid et je suis allé cuisiner James, le domestique. J'ai vite appris que sa patronne avait un ciré vert avec un surcoût coordonné – il me les a montrés dans la penderie – ainsi qu'un collier de grosses perles noires et une perruque brune, aile de corbeau. Le tour était joué. Mais dis-moi, Georges, toutes ces femmes portent le prénom de la lumière, Lucie ou tout comme, et elles affichent, comme par hasard, les couleurs des cavaliers de l'Apocalypse. C'est incroyable, non ? Comme un fait exprès pour alimenter le délire du psychotique.

– Pas du tout, Jadot. C'est dans l'autre sens que ça se passe. Elles se seraient appelées Ernestine ou Germaine, elles auraient porté du violet ou du bleu, et il aurait trouvé d'autres correspondances. En se plongeant dans des textes religieux, ésotériques, occultes, sataniques et apparentés, on découvre ce que l'on cherche. Le violet est la couleur de l'initiation, le jaune celle de la richesse, l'indigo est la septième couleur, et je te

passé la symbolique du chiffre sept. Tu connais la rosace de l'Apocalypse à la Sainte-Chapelle? Il y a aussi les sept collines de Rome, les sept péchés capitaux, les sept sacrements, les sept femmes de Barbe-Bleue, et bien d'autres.

– Tu peux les citer, toi, les sept péchés capitaux, Georges?

– On en oublie toujours un. Comme pour les sept nains de Blanche-Neige: en général, on oublie Joyeux. Pour les péchés, c'est la Paresse qui passe à l'as, la mère de tous les autres. Tout se décline dans un cerveau fertile et dérangé comme celui de Claude Dominique. Il aurait pu être inspiré par le bleu, symbole de l'infini, du divin, du spirituel, de la pureté qu'il aurait mêlé au rouge qui évoque le sang, le sexe et le diable.

– Comme les couleurs des vitraux de la Sainte Chapelle. Tu as sans doute raison, encore une fois. D'où tiens-tu ce savoir?

– J'ai traité une affaire de messes noires avec des crimes pédophiles à Grenoble, une horreur. Tout était peint en bleu dans la cave qui servait de sanctuaire aux fous sanguinaires, et des fragments de l'Apocalypse étaient reproduits sur les murs, en lettres rouges. J'ai cherché à comprendre. Je n'ai rien compris mais j'ai beaucoup appris. C'était Marie-Lucie de Saint-Alban qui était venue à l'Antinea's le vendredi précédent? Avec Bataille?

– C'était elle, portant sa perruque aile de corbeau, escortée par un privé qu'elle avait embauché: le grand brun dégarni à lunettes de la vidéo. Bataille se trouvait là par coïncidence. Elle avait recruté le détective pour qu'il enquête sur son mari qui tantôt la délaisait, tantôt devenait violent. Un banal soupçon d'adultère qui s'est transformé en une découverte épouvantable: son mari était pervers, se travestissait dans un sauna. Elle a voulu voir les lieux et a demandé au détective de l'accompagner. Elle a discuté avec Claude Dominique au bar du sauna et ils se sont reconnus. Elle l'a retrouvé dans

un café après la fermeture. Il n'était pas encore en phase délirante. L'employé savait tout des aventures du marchand d'art, notamment avec Eva-David. Marie-Lucie s'est effondrée. Elle vouait une admiration sans bornes à son mari, elle l'adulait, elle le décrit encore comme un être envoûtant, captivant, magnétique. C'était une blessure narcissique inouïe, une déception inimaginable. Elle a lié son destin à celui de Claude Dominique qui aimait passionnément Eva en secret, qui jalou-sait Salif. Et ils partageaient d'autres valeurs, tu verras. Elle l'a revu plusieurs fois. Elle le contactait en téléphonant à l'Antinea's. Claude n'avait pas de portable et ne voulait pas qu'elle appelle chez lui. Ils se sont convaincus mutuellement qu'il fallait faire disparaître de Saint-Alban. Le délire de l'employé en fut relancé. Il a interrompu son traitement et a cessé de se rendre au CMP.

– Elle l'a payé ?

– Oui. Elle y tenait, pour prouver son implication. Il a accepté dix mille euros « pour ses œuvres ».

– Ensuite ?

– Je savais qu'elle avait eu des contacts avec l'Antinea's et je venais de cuisiner James, le domestique. J'étais certain qu'elle était l'usurpatrice verte et je lui avais lourdement détaillé les menaces qui pesaient sur elle, inventant que l'employé était un serial killer qui torturait et mutilait ses victimes.

– Tu n'y es pas allé de main morte.

– J'espérais qu'elle avouerait et nous aiderait à piéger l'assassin. Rien de tout ça : c'est une femme orgueilleuse, elle refusait l'idée d'avouer. Elle voulait assumer un destin qu'elle avait lié à celui de l'employé psychotique. Il l'a harcelée en lui téléphonant de cabines publiques samedi après-midi. Il voulait absolument la voir. Son dernier appel provenait de la cabine de la rue La Fontaine, à cinquante mètres de chez elle. Elle

a répondu pendant qu'elle était seule dans sa chambre et que nous l'attendions au salon avec Rachid, vers vingt heures. Claude Dominique annonçait qu'il arrivait. Elle tenta de l'en dissuader en lui disant que la police était dans l'appartement. Il a déclaré qu'il passerait par la terrasse et il a raccroché. Tu penses bien que, dans son délire, il n'avait rien à foutre de nous. Je suppose qu'il projetait de tuer l'usurpatrice verte pour achever la mission ordonnée par le Diable, avant de se jeter dans le vide pour rejoindre le Serviteur blanc dans le jardin d'Éden de Satan le Grand.

– Il voulait passer par la terrasse ? Au quatrième étage ?

– Oui, ça n'étonna pas Marie-Lucie. Les autres valeurs qu'elle partageait avec Claude étaient l'alpinisme, l'escalade. Mafflier a fouillé sur Internet. Marie-Lucie Cherlet était une alpiniste connue dans sa jeunesse. Non tant pour la haute montagne que pour la varappe. Elle avait remporté des compétitions. Elle figurait au palmarès des internationaux d'escalade de Serre-Chevalier en mille neuf cent quatre-vingt-quinze. Claude et Marie-Lucie posent côte à côte sur une photo datant de l'an deux mille illustrant un blog du Cosiroc. Elle avait trente-cinq ans, Claude vingt.

– Le quoi ?

– Le COmité de défense des SItes et ROChers d'escalade. Puis la roue avait tourné. Elle était devenue l'épouse passionnée de Christophe de Saint-Alban, il était tombé malade, psychotique. Elle faisait du kickboxing, il poursuivait la varappe. Ils ne s'étaient pas rencontrés depuis plus de dix ans quand elle l'a retrouvé à l'Antinea's. Elle a voulu le protéger une fois leur projet mortifère accompli, bien qu'elle se fût aperçue rapidement que sa maladie mentale était en poussée évolutive. Quand elle comprit qu'il allait escalader l'immeuble pour venir sur la terrasse, elle a paniqué, compte

tenu de ce que je venais de lui raconter. Mais elle imaginait pouvoir le raisonner, le faire redescendre, l'accompagner, va savoir. Elle s'est vêtue sportivement et est partie l'attendre. Je l'ai laissée seule sur la terrasse.

– Et pourquoi donc ?

– Je voulais la faire mariner un peu. J'avais envoyé deux sbires faire le guet pour appréhender l'assassin dès qu'il arriverait dans le quartier.

– Ils l'ont raté ?

– Il avait gagné le bâtiment auparavant par une venelle et l'avait gravi par la façade. Il faisait le guet, planqué derrière le spa.

– Dis donc, Jadot, tu aurais pu inspecter la terrasse avant d'y lâcher la veuve, non ?

– Tu l'aurais fait, toi, l'extralucide ? Ce couillon de Mafflier a traîné sur Internet : j'ai appris les détails sur les talents d'alpiniste de Claude et de Marie-Lucie après la conclusion de l'affaire. Comment voulais-tu que j' imagine qu'il gagnerait la terrasse en grimpant par la façade ? J'ai vérifié après : je me suis penché à la balustrade pour regarder vers le bas. C'est foutrement haut et vertical, j'ai eu le vertige rien qu'en jetant un coup d'œil. J'ai encore du mal à comprendre comment il a fait pour grimper par là sans se casser la figure. En revanche, Marie-Lucie le savait : escalader un immeuble Art nouveau biscornu doit être une plaisanterie pour un bon varappeur. Les ferronneries, loggias, encorbellements, gargouilles et balcons constituent autant de prises pour l'alpiniste. Elle s'est pointée sur la terrasse, il l'attendait, il a tenté de l'étrangler avec un bas résille.

– Son arme de prédilection. Symbolique, encore une fois : un attribut sexuel évoquant un réseau. Je ne serais pas étonné qu'on trouve du matériel génétique de Salif dessus. Elle a résisté ?

– En bonne pratiquante du kickboxing, elle lui a balancé un coup de pied à la figure, puis l’a assommé avec un cendrier en comblanchien qui était posé sur la table de jardin. Elle a trouvé une corde de montagne dans son sac à dos. Elle l’a fixée à la balustrade et a descendu la façade en rappel. Les collègues l’ont cueillie en bas : à défaut d’assassin s’apprêtant à escaler la façade, ils ont interpellé sa complice qui venait de la descendre.

– Pourquoi cette fuite absurde ?

– C’est une femme pétrie de vanité. Elle était meurtrie par l’échec monstrueux que lui avait infligé son époux vénéré. Je pense qu’elle voulait honorer Claude qui l’en avait libérée, par-delà sa folie. Revenir sur terre en empruntant le chemin qui avait conduit son allié à travers ciel jusqu’à elle, le long de la corde, légère dans la nuit, comme l’ange Lucifer descendit du firmament après avoir de trop près quêté la lumière et menacé Dieu. Et non piteusement solliciter les flics. Elle se doutait qu’elle n’irait pas loin et elle a souri quand elle a été appréhendée. Elle a demandé de pouvoir replier la corde.

Chapitre 21 : Les promotions

Un an bientôt depuis les fantaisies mortelles dans les sous-sols de l'Antinea's. Les capitaines Rachid Elbachir et Jean-Luc Mafflier régaler collègues et supérieurs pour fêter leurs promotions. Ils ont bien fait les choses en renonçant au sempiternel buffet campagnard charcutaille-cubis-vin-rouge-dix-huit-heures.

Ils ont réservé le bistrot de la Cipale et les services de Noura pour un déjeuner de classe et roboratif: couscous. Les tables sont disposées sous des parasols à l'entrée de l'ancien vélodrome où policiers et étudiants s'entraînent à de mutuels placages tous les lundis soir. Le confit d'oignons aux raisins de Noura est célèbre depuis Charenton-le Pont jusqu'à Saint-Maur-des-Fossés, tout au long de la boucle de la Marne que traversait jadis le chemin de fer de la Bastille. Il accommode mouton et merguez en un sucré-salé sensationnel et piquant. Comme la patronne, piquante, la jolie cinquantaine épanouie, grande, brune, une crinière drue entourant un visage carré, seins en obus, fesses rondes et musclées que l'on devine dures comme du béton. Nul ne s'aviserait d'y porter la main, au risque de se faire réprimander d'importance par Noura de sa belle voix grave de contralto: « Ça va pas? Je suis une femme honnête, moi, monsieur. » En effet, malgré son port érotique avec sa croupe moulée dans un pantalon élégant de belle

coupe, sa taille cambrée par des escarpins ajourés et ses jolis pieds aux ongles vernis, malgré une opulence captant le regard dans le décolleté, Noura se dit femme honnête. Au moins dans son bistrot. Elle porte un pantalon blanc, un corsage vert tendre, un pendentif chinois en pierre noire et ses éternelles lunettes rondes cerclées de rouge. Monsieur Jo la taquine :

– Chère Noura, venez avec nous. Votre couscous est une merveille. Dites-moi, vous connaissez sans doute la signification de votre prénom, n'est-ce pas ?

– Évidemment : El Nour signifie la lumière en arabe. J'aurais pu me prénommer Lucie. J'ai suivi les procès – les enquêtes me passionnent, je suis fana de Faites entrer l'accusé. J'ai appris que l'assassin habitait Charenton. Je ne suis pas superstitieuse et je porte volontiers ses couleurs, comme vous pouvez le constater : le blanc appelle le noir qui accompagne le rouge qui est la couleur complémentaire du vert. Les cavaliers de l'Apocalypse étaient des esthètes.

Jadot et Monsieur Jo ont choisi les vins. Jo s'est procuré un condrieu pour l'apéritif et les sorbets. Le commissaire claque la langue en prenant le commandant à témoin :

– Je ne connais pas d'autre blanc avec une telle complexité d'arômes fruités. Et contrairement aux autres côtes-du-rhône, un seul cépage, le sais-tu ?

– Viognier. Tu me prends pour un innocent ? Hors de prix, tu ne t'es pas foutu de nous. Je t'accorde que, pour une fois, le tarif est justifié. Et tu vas voir mon côtes-du-rhône rouge, un rasteau que j'ai déniché pour accompagner le couscous : grenache prédominant, avec mourvèdre et syrah, des cépages qui donnent fruité et stabilité à ce vin charnu et bien structuré. J'ai pensé qu'il accompagnerait bien les viandes.

L'ambiance est chaleureuse. On est en juin, on peut admirer le grand hêtre pourpre aux dessous verts depuis la

terrasse du bistrot de la Cipale. Mafflier a invité le capitaine de son équipe qui arbore un maillot de rugbyman d'un goût douteux. Rachid rayonne à côté d'une Stéphanie autant fière qu'intimidée, et inquiète des comparaisons que son mari pourrait opérer entre sa cuisine et celle de Noura. Le capitaine de police fraîchement promu s'en fiche bien. Il porte un costume neuf, joliment décoré d'un fragment de poivron vert, tel un poireau de Mérite agricole. Sébastien explique des choses de très près à la jeune stagiaire de l'École de police de Paris récemment affectée à l'hôtel de police du douzième, qui semble avide d'apprendre.

Le repas s'achève. Les sorbets poussent aux confidences. Georges se penche vers Jadot :

– Dis donc, vieux. Je craignais que les contraintes budgétaires ne nuisent à la promotion de Rachid. Mon prédécesseur avait été bien servi et je redoutais qu'Elbachir dût attendre encore. Et pffft, j'ai été avisé de l'attribution d'un support budgétaire de capitaine comme s'il n'y avait qu'à demander. Tu n'y serais pas pour quelque chose ?

– Qu'est-ce que t'imagines, Georges ? J'ai déjà dû me battre pour obtenir la promotion de Mafflier, alors...

– Alors, tu peux bien me dire...

Jadot sourit. Il a fini son sorbet. Il achève suavement un dernier verre de condrieu et allume un cigare, un Roméo et Juliette. C'est un plaisir qu'il s'offre dans les grandes occasions, en plein air. Il se tourne vers Georges :

– Tu veux savoir ? Ces bureaucrates des finances ne voulaient rien entendre. Le ministre est intervenu. C'est tout.

– Merci Jadot. Dis-moi : qu'est-ce que tu penses des verdicts ? Les experts psychiatres ont affirmé que Claude Dominique était responsable de ses actes, qu'il pouvait être jugé en cour d'assises. C'est incroyable, non ?

– Oui et non. Je peux le comprendre. Un assassin psychotique qui est considéré irresponsable reste hospitalisé en secteur fermé de CHS. Le centre hospitalier spécialisé est pire qu'une prison. Les médecins ne prennent aucun risque, tu penses bien. Le pauvre type peut rester enfermé jusqu'à la fin de ses jours en psychiatrie.

– Ouais. C'est peut-être mieux que de serrer le kiki de son prochain avec des bas résille.

– Tu as assisté aux deux procès? Claude Dominique était de nouveau sous médicaments anti-délirants. Il ne se souvient plus bien de ce qui est arrivé. Il pense que c'est un autre qui a commis les meurtres. C'est vrai en quelque sorte, une conséquence du dédoublement de personnalité. Je crois que les experts psychiatres ont bien fait de le responsabiliser afin qu'il soit puni, qu'il aille en prison. Il était parfaitement équilibré sous traitement avant d'être exposé aux ignominies de De Saint-Alban. Sa psychose était stabilisée, il était régulièrement suivi au CMP. Les soignants du centre auraient dû s'inquiéter immédiatement de la rupture de suivi, constater la rechute et l'hospitaliser sous contrainte. Les services publics souffrent tous de la crise et du manque de moyens, la santé publique comme la police. L'employé du sauna a bénéficié assez logiquement des circonstances atténuantes, du fait de sa maladie et parce qu'il avait commis un crime passionnel. Les crimes sont crapuleux ou passionnels. Il aimait Eva d'un amour platonique et fervent. Il était jaloux de Salif, il voulait l'impliquer, dans la cohérence de son délire. Il était horrifié de ce que de Saint-Alban avait infligé à Eva. Et à la mère de Bataille. Et à Lucie Duchemin. Il a fondu sa haine avec celle de Marie-Lucie. Il y a une cohérence à ce qu'ils paient tous les deux. Il n'aurait pas interrompu son traitement s'il n'avait pas été exposé à la perversité terrifiante du marchand d'art. Je

suis convaincu qu'il ne serait pas passé à l'acte. Je suis épouvanté par les règlements de comptes, comme nous tous. Se faire justice soi-même est une négation de l'ordre social, une défiance à notre égard totalement inacceptable. Mais je ne regrette pas la disparition du magnétique galeriste. Je déplore amèrement celle de la pauvre Lucienne, victime collatérale de la bouffée de folie de son fils. La juge Martin-Dubourg avait raison : il aurait fallu foutre tout ce petit monde en garde à vue. Sais-tu qu'elle s'interroge encore sur l'implication des autres ? Elle subodore que François Bataille, Valéry Duchemin, David Solal et Salif Cissoko étaient complices de Claude Dominique. Tu les imagines se succéder dans la cabine pour serrer le cou du marchand d'art chacun son tour selon un plan établi par Marie-Lucie de Saint-Alban ? La veuve l'a farouchement nié, mais ce n'est pas le genre de femme à mouiller ses associés.

Le commissaire Georges Dupin sourit. Il avise le reste de condrieu qui demeure au fond d'une bouteille. Il regarde le grand hêtre. Il lâche, dubitatif : « La juge Martin-Dubourg n'a peut-être pas tort. La quête de la vérité est parfois aussi chimérique que celle de la pierre philosophale, le grand œuvre, le magnum opus. Pour y parvenir, l'alchimiste doit successivement achever l'œuvre au noir, puis l'œuvre au blanc, et enfin l'œuvre au rouge. Sers-moi un verre. »

Épilogue

François, Valéry, Salif et Eva ne fréquentent plus l'Antinea's.

Eva a pris ses quartiers dans un autre sauna, rue de Provence. David est suivi régulièrement et traité pour sa sérologie positive VIH. Tout va bien : il a un test de charge virale indétectable sous médicaments antirétroviraux. Il a vendu sa Harley-Davidson et le diamant qu'il portait à l'oreille. Il ne va plus à Miami. Il rend régulièrement visite à sa mère à Créteil.

Salif s'est pacsé avec Gloria, la belle secrétaire de Gous-sainville. Ils habitent à Villeron, non loin de Roissy. Ce petit village n'est pas dans l'axe des pistes, il est épargné par le bruit des avions. Il arrive que Salif se rende rue de Provence le vendredi après-midi, quand Gloria n'est pas en RTT.

Le docteur Valéry Duchemin a cédé son cabinet et n'a plus de vacations ni de gardes à l'hôpital Saint-Antoine. Il vit en femme en permanence. Il entreprend une nouvelle traduction des œuvres de Freud. Il absorbe des hormones œstrogéniques, il a de jolis seins ronds et va se faire opérer pour changer de sexe. Il prendra une nouvelle identité : Valérie Duchemin. Son compagnon, François Bataille, attend avec impatience que ce projet se concrétise. Ils ont parfois la nostalgie du sauna libertin. Il leur arrive de regarder un film porno ensemble sur le câble, le samedi soir. François Bataille a rompu tout contact avec Jérôme Ledroit, son fils.

Marie-Lucie de Saint-Alban a été condamnée à trois ans de détention, Claude Dominique à dix avec confusion des sanctions et injonction de soins. Ils ont bénéficié tous deux des circonstances atténuantes. Des remises de peines seront prononcées. Une fois libres, ils renoueront une amitié. Ils iront grimper ensemble au Bas-Cuvier, les soirs d'été. Elle aura repris son nom de jeune fille. Marie-Lucie Cherlet et Claude Dominique seront connus sur les circuits d'escalade des rochers de la forêt de Fontainebleau. Claude suscitera l'admiration et la jalousie. Marie-Lucie attirera les regards.

Table des matières

Prologue.....	7
Chapitre 1: l'Antinea's.....	13
Chapitre 2: les bas-fonds	29
Chapitre trois: Avenue Mozart	41
Chapitre 4: Vendredi soir	51
Chapitre 5: Rachid	63
Chapitre 6: Samedi matin	71
Chapitre 7: Les filles.....	87
Chapitre 8: Salif	103
Chapitre 9: Mafflier	109
Chapitre 10: Les Dominique	115
Chapitre 11: Les experts	121
Chapitre 12: Les ordres de Satan	127
Chapitre 13: Samedi après-midi	141
Chapitre 14: François	149
Chapitre 15: La juge	155
Chapitre 16: Eva.....	161
Chapitre 17: Les métaphores	167
Chapitre 18: Valéry.....	173
Chapitre 19: Marie-Lucie	179
Chapitre 20: Lundi	185
Chapitre 21: Les promotions	195
Épilogue.....	201

AUTRES LIVRES DE GASPARD DE LA NOCHE
PARUS SOUS LA CAPE

Luna di Miele et autres histoires de montagne

L'Homme à la moto

Nathalie

Une beauté suffocante

Sous la Cape

collection de littérature élégante et raffinée
à son siège permanent *in partibus infidelium*.
De ce côté-ci du monde, elle est hébergée par

Éditions Deleatur
Le Ponteil, 05310 Champcella

ISBN 978-2-86807-229-0

Achevé d'imprimer en mai 2014
sur les presses de Vision Express (66660 Port-Vendres)

Dépôt légal : mai 2014.

Tirage limité à 100 exemplaires, numérotés de 1 à 100,
et 20 exemplaires hors commerce,
numérotés de 1 à xx.

La première se la joue blondasse décolorée agacée, vêtue de la seule serviette rouge nouée à la taille, avec des petits seins ronds bien en vue, les ongles manucurés en vernis mauve éclatant et le regard insolent de celle que tout ça énerve, longues jambes croisées sous la serviette ras le minou. L'autre fille est fringuée pute, talons hauts de quinze centimètres, bas noirs à couture, minirobe en voile de dentelle rose, outrageusement maquillée. [...]

Rachid entraîne le commissaire dans le vestibule qui abrite une trentaine de casiers fermant à clé, comme des déshabilloirs de piscine. Il explique: « C'est là que les clients rangent leurs affaires. Ils conservent la clé attachée à un bracelet qu'ils fixent par un Velcro à leur cheville, avec la pochette qui contient un préservatif et du gel. » Le vestibule donne accès aux équipements: salle de douches collectives, toilettes, hammam, sauna. Puis un couloir, qui ouvre sur des petites cabines dotées de portes pouvant se verrouiller à l'aide d'un loquet. Le cadavre gît dans la première. Un homme corpulent, la cinquantaine. Affalé au travers d'une banquette, le visage violacé, la mâchoire pendante, la langue sortie, les yeux révulsés. Un bas de femme en résille noire est serré autour de son cou, si fortement que les chairs graisseuses débordent du sillon d'étranglement. Il porte un collant en voile de couleur chair, déchiré de partout, et un bas à jarretière en résille noire, sur une seule jambe. Un escarpin pend au bout d'un pied enraid. L'homme est vêtu d'une robe bleu pâle aux parements brodés, retroussée sur ses grosses cuisses et sur une culotte de dentelle. Une perruque blonde, de travers, masque la moitié du front. Le visage est joufflu, glabre, dépourvu de rides, celui d'un enfant étonné. Le commissaire interroge Rachid: – T'as appelé la crim' ?

Entre moiteurs et vapeurs, un crime en vase clos

Le commissaire Dupin, Monsieur Jo pour ses collaborateurs, découvre un monde souterrain, où les faux-semblants cachent de vrais crimes. Rachid, son prometteur lieutenant, et l'équipe du commandant Jadot ont un week-end pour découvrir qui, parmi les cinq témoins/suspects, a serré le cou de la victime...

Un mystère à la Agatha Christie, dans un univers glauque et troublant.

Gaspard de la Noche, auteur de plusieurs ouvrages à l'enseigne de Sous la Cape (*Luna di Miele et autres histoires de montagne*, *L'Homme à la moto*, *Nathalie*, *Une beauté suffocante*) signe un premier polar à l'intrigue maîtrisée, qui nous fait découvrir un des lieux libertins de la capitale. Cette première enquête du commissaire Georges Dupin ne restera pas sans suite !



www.souslape.fr

Genre : meurtre au sauna libertin



14 euros